

Le fil d'encre...

Une seule oeuvre.

Un seul fil.

Des milliers de murmures.

*Maison d'édition
Flânerie littéraire
<https://boutique.paulbiton.com>*

*Secret de Boudoir
Tome 9*

*« Entre les dorures de Versailles, plongez dans
un monde où rois et reines se livrent à des
frasques et complots inattendus La cour n'a
jamais été aussi fascinante ! »*

Preface.

La photographie a été le fil rouge de ma vie, m'entraînant dans un voyage fascinant à travers l'art de l'image. Pendant plus de quarante ans, j'ai exploré des territoires inconnus, apprivoisé les lumières et les silences du cinéma, saisi l'instant dans toute sa vérité. Mon parcours, atypique et passionné, m'a conduit à créer une agence de mannequins, à diriger des magazines primés, à fonder une agence de publicité et à lancer plusieurs titres consacrés à la mode.

En 2012, porté par un amour profond pour la décoration, j'ai choisi de vendre mes créations en direct, sans intermédiaire, avec pour seule exigence la qualité et le prix juste. Vendre ses propres œuvres est une aventure risquée, souvent solitaire, mais c'est là que réside la vraie beauté de l'art : dans ce frisson du réel.

Mon esprit, toujours en éveil, ne cesse de chercher. J'ai appris que derrière chaque tempête sommeille une éclaircie. Aujourd'hui, mon rêve est d'offrir aux hôtels une expérience globale : une immersion sensorielle faite de décors, de parfums, de musiques et de récits.

Alors j'ai pris la plume. Car chaque jour est une page blanche. Une aventure à vivre avec passion. Et si l'on écoute bien, c'est l'âme qui guide la main.

Le Fil d'Encre – Prologue.

À ceux qui frôlent les abîmes.

Note sur la traversée du Fil d'Encre – Tome 9

Au bord des frontières incertaines, là où les certitudes s'effilochent et où l'ombre danse avec la lumière, ce neuvième tome s'avance, les bras chargés de secrets.

Il murmure les fragments d'âmes en exil, les silences entre les mots, les battements d'ailes oubliés dans la mémoire du monde.

Chaque récit y trace une faille, une brèche invisible par laquelle s'infiltrent les vérités que l'on n'ose plus nommer.

Objets, visages, lieux — tout devient passage, seuil, vertige.

Ici, les échos ne répondent plus : ils appellent. Car sous la surface fragile du réel, une autre vie palpite, aussi dense que la nuit, aussi vive qu'un dernier regard.

Ouvrez ce livre comme on entrouvre une porte interdite.

Et laissez-vous happer par ce qui tremble encore, entre deux silences.

Le Secret des Joyaux Versailles

Dans le cœur vibrant de Paris, là où le tumulte de la ville se dissout en un souffle d'éternité, s'élève le Château de Versailles, majestueux et impénétrable. Sous ses dorures éclatantes et ses miroirs trompeurs, il murmure des histoires que peu osent écouter. Parmi elles, un secret effrayant se cache derrière les vitrines de la galerie Apollon, un sanctuaire baigné de lumière trompeuse où les joyaux royaux ne sont pas de simples trésors... mais les vestiges d'un pacte oublié.

Tout commence au XVII^e siècle, sous le règne de Louis XIV, le Roi-Soleil, dont l'obsession pour la grandeur façonna Versailles à son image. Dans sa soif d'immortalité, il fit appel aux artisans les plus talentueux d'Europe pour créer des bijoux d'une beauté inégalée. Parmi eux, un seul suscita la fascination et la terreur : le Diamant Régent. D'une pureté inhumaine, il semblait presque vivant. Les légendes murmuraient qu'il avait été arraché aux profondeurs d'une mine indienne maudite, où les esclaves chargés de l'extraire disparaissaient mystérieusement, leurs corps retrouvés vidés de leur essence.

Louis XV, ensorcelé par sa lueur glaciale, en fit l'acquisition, ignorant les avertissements de ses conseillers.

- *Ce diamant porte la voix des morts*, avait murmuré un prêtre effrayé. Pourtant, la pierre trôna fièrement au sein de la galerie Apollon, où son éclat fascinait et troublait quiconque s'en approchait trop.

Marie-Antoinette, prisonnière d'un mariage sans amour, crut un jour que les bijoux pouvaient capturer les âmes et raviver les cœurs. Elle fit réaliser une parure de diamants, priant en secret que la magie contenue dans ces pierres scelle un amour depuis longtemps éteint. Mais au lieu de cela, elle sentit un poids grandir sur ses épaules, une présence oppressante qui l'observait dans chaque reflet.

La nuit, elle rêvait de silhouettes sans visage rôdant dans la galerie, de murmures qui promettaient des destins tragiques. Peu après, la Révolution éclata.

En 1795, les révolutionnaires prirent d'assaut Versailles. Dans le chaos, un serviteur fidèle du roi, conscient de l'horreur nichée au cœur des bijoux, déroba la Couronne des Joyaux et la dissimula sous un vieux chêne dans les jardins, loin des regards humains. Il vécut dans l'ombre, hanté par un savoir interdit, sentant parfois un frisson glacé parcourir sa nuque, comme si une force cherchait à le retrouver. Ce n'est qu'après sa mort, dans d'étranges circonstances, que des archéologues mirent au jour la couronne. Mais quelque chose avait changé. L'or semblait terni, comme rongé de

l'intérieur, et certains jurèrent entendre des chuchotements résonner dans la galerie où elle fut exposée de nouveau.

Le XIXe siècle fut un temps de renouveau, mais aussi de redécouvertes inquiétantes.

Lorsque Louis-Philippe transforma Versailles en musée, il ordonna la restauration de la galerie Apollon. Un matin, dans une vieille boutique d'antiquités parisienne, un coffre oublié fut ouvert. À l'intérieur reposait la Broche de la Reine, un bijou en forme de papillon que l'on croyait perdu à jamais. Pourtant, quelque chose clochait. Le papillon n'avait plus l'éclat d'antan, ses ailes de diamants semblaient prêtes à se briser... et certains prétendirent voir l'ombre d'un insecte se déplacer sous la vitrine.

Mais parmi toutes les reliques maudites, la plus redoutée reste la Parure de la Lumière, offerte par Napoléon à Joséphine. Ce collier, conçu pour capturer l'éclat du soleil, se serait terni le soir où leur amour s'effondra. Depuis, les gardiens du musée rapportent d'étranges phénomènes: le verre protégeant le collier se couvre parfois de buée, comme si un souffle invisible y errait ; et les plus audacieux, s'ils osent frôler la vitrine du bout des doigts, jurent ressentir un froid mordant, un frisson qui n'a rien d'humain. La galerie Apollon fascine et terrifie. Les visiteurs déambulent entre les vitrines, hypnotisés par les récits de ces pierres trop

anciennes pour être inertes. Certains repartent le cœur troublé, d'autres, plus sensibles, se sentent observés jusque dans leur sommeil. Une légende persiste : ceux qui osent fixer trop longtemps le Diamant Régent entendent parfois un murmure... un mot prononcé dans une langue oubliée, un appel, un avertissement. Mais personne ne sait exactement ce qu'il dit. Peut-être vaut-il mieux ne jamais comprendre. Aujourd'hui encore, les gardiens du musée rapportent d'étranges phénomènes. Certains affirment entendre, tard dans la nuit, un tintement discret, comme si des bijoux s'entrechoquaient doucement dans les vitrines vides. D'autres prétendent avoir aperçu, dans le reflet des pierres précieuses, une silhouette fugace, drapée d'ombres, semblant veiller sur ces trésors inestimables. Et puis, il y a cette histoire qu'aucun guide ne mentionne : celle d'un visiteur, un antiquaire réputé, qui un soir, après la fermeture, s'attarda devant la vitrine du Diamant Régent. Le lendemain matin, on retrouva son carnet de notes abandonné sur le sol, ouvert à une page griffonnée en hâte : « *Ce n'est pas un bijou... c'est un œil. Il nous observe encore.* » Depuis ce jour, nul ne l'a jamais revu.

Une Romance à Versailles.

Dans le faste et l'opulence du Château de Versailles, où l'éclat des lustres rivalisait avec les étoiles, se trouvait l'Opéra Royal, un temple de l'art et du luxe. Les murs ornés de faux marbres et les dorures chatoyantes formaient un écrin parfait pour les événements qui s'y déroulaient. C'est dans ce cadre éblouissant qu'éclata une romance interdite, mêlée d'intrigues et de dangers.

Élisabeth, une jeune comtesse à la beauté envoûtante, faisait sensation chaque fois qu'elle franchissait les portes de l'Opéra Royal. Sa perruque dorée, ornée de perles et de rubis, scintillait sous les lumières, et son élégance aristocratique était le sujet de tous les murmures. Cependant, derrière ce masque de perfection, Élisabeth cachait un secret : une passion ardente pour la liberté et un amour naissant pour un homme qu'elle n'aurait jamais dû approcher.

Un soir d'été suffocant, alors que la chaleur semblait faire vibrer l'air au-delà des murs du château, l'Opéra Royal résonnait des notes envoûtantes de *La Flûte Enchantée*. Parmi le public, Alexandre, un jeune chevalier au regard sombre, assistait en silence à la représentation. Récemment revenu des guerres lointaines, il était porteur d'un secret explosif : un complot

se tramait contre le roi, et il était au cœur de l'intrigue. Le hasard - ou peut-être le destin - mit sur son chemin Élisabeth. Leurs regards s'accrochèrent, et en un instant, tout changea. Au fil des soirs, leurs rencontres se firent plus fréquentes, dans les couloirs sombres du palais et les jardins interdits. Élisabeth, fascinée par la fougue d'Alexandre, découvrit en lui une idée de la vie bien différente de celle qu'on lui imposait. Mais leur amour était une menace pour l'ordre établi.

Le vicomte René, un noble ambitieux et jaloux, épiait leurs moindres faits et gestes. Amoureux transi d'Élisabeth et proche des hautes sphères du pouvoir, il décida d'éliminer son rival. Feignant une invitation amicale, il attira Alexandre dans un piège. Une nuit, dans les recoins les plus obscurs des jardins de Versailles, il le défia en duel. Mais ce n'était pas un combat loyal : des hommes de main se cachaient dans l'ombre, prêts à frapper Alexandre en traître.

La lueur de la lune reflétait les lames croisées. Alexandre, plus agile et déterminé, réussit à terrasser René, mais non sans y laisser son sang. Malheureusement, dans la confusion, il fut blessé et capturé par les hommes du vicomte. Accusé de conspiration contre le roi, il fut jeté dans un cachot, à la merci d'un destin funeste. Quand Élisabeth apprit la nouvelle, elle sentit son monde s'effondrer. Mais loin de

se soumettre, elle décida de défier le sort. Bravant tous les interdits, elle usa de son intelligence et de ses relations pour trouver un moyen de le libérer. La nuit suivante, déguisée en servante, elle pénétra dans la prison et parvint à déjouer la vigilance des gardes.

Dans un souffle haletant, ils s'enfuirent ensemble, traqués par les forces de Versailles. Leur cavale les mena à travers la campagne française, où chaque ombre pouvait cacher un danger. Ils découvrirent alors une vérité encore plus terrible : René, humilié, avait lancé une chasse à l'homme, répandant la rumeur qu'Alexandre était un traître. Leur amour devenait un combat pour la survie.

Un soir, alors qu'ils trouvaient refuge dans une auberge isolée, René et ses hommes les retrouvèrent. Un nouvel affrontement éclata.

Alexandre, bien que blessé, trouva la force de combattre. Cette fois, ce fut René qui tomba sous la lame de son rival, mettant un terme à sa vengeance. Mais le prix était lourd. Alexandre, grièvement touché, s'affaissa dans les bras d'Élisabeth. Alors qu'il luttait pour rester en vie, il lui murmura :

- *Quoi qu'il arrive, nous sommes libres...*

Dans l'aube naissante, Élisabeth, le cœur meurtri mais déterminé, continua leur fuite, portant en elle la force de leur amour. L'histoire de leur passion devint une légende, un chant d'amour et de liberté qui résonnait encore dans les cou-

loirs silencieux de Versailles. Car, au-delà du
faste et des dorures, ce qui demeure, c'est
l'écho des amours véritables, de celles qui
osent défier le destin.

Les Secrets de Versailles.

Dans l'éclat éblouissant de la cour de Versailles, où les dorures rivalisaient avec la lumière des étoiles, certains noms se gravaient dans l'histoire, tandis que d'autres s'effaçaient dans le silence des couloirs feutrés. Parmi eux, une femme, invisible aux regards mais témoin des plus grands bouleversements : Marguerite. Marguerite était née loin du faste, dans un village où le vent dansait sur les blés dorés et où les murmures du ruisseau berçaient les âmes simples. Élevée par une mère veuve, elle apprit tôt la rigueur du labeur, mais au fond de son cœur, brûlait un désir insatiable : voir au-delà des collines, toucher du doigt ce monde dont on chuchotait le nom *Versailles*.

Le destin, sous les traits d'une servante du château en quête de jeunes recrues, vint frapper à sa porte. À seize ans, Marguerite quitta l'horizon familial de son enfance pour plonger dans un univers où chaque geste était mesuré, chaque regard pesé. Son premier jour à Versailles fut un vertige. Les tapisseries brodées d'or, le miroitement des lustres, les voix feutrées et les intrigues sous-jacentes composaient une partition aussi envoûtante que dangereuse. D'abord simple domestique, elle attira bientôt l'attention par son intelligence discrète et sa capacité à écouter sans trahir. Rapidement, elle

devint femme de chambre de Marie-Antoinette. Dans l'intimité des appartements de la reine, elle fut témoin des confidences, des éclats de rire et des larmes furtives. Mais au-delà des parures et des fêtes, Marguerite percevait les ombres s'étendre sur Versailles. Les couloirs du château résonnaient de murmures: des pamphlets infâmes circulaient, des regards se faisaient plus méfiants. Une nuit, alors qu'elle s'affairait à ranger les effets de la reine, une lettre glissa d'un corsage de soie.

Un message codé, une menace voilée. Marguerite comprit alors que Versailles n'était pas qu'un théâtre d'apparat, mais un échiquier où chaque pion pouvait être sacrifié.

Elle se mit à écouter, à observer. Les messes basses dans les alcôves, les alliances nouées dans l'ombre, les rumeurs d'un peuple grondant. Une nuit, elle surprit une conversation entre deux courtisans : un complot se tramait contre la reine. Devait-elle parler ? Se taire ? À qui faire confiance, quand même les miroirs du château semblaient espionner ?

Puis vint la tempête. La Révolution balaya les certitudes et brisa les illusions. Les salons dorés se remplirent de peur, les murmures devinrent des cris. Marguerite assista, impuissante, au départ forcé de la reine. Mais avant que tout ne bascule, elle usa de son savoir des passages secrets de Versailles pour cacher ce qui devait être sauvé : lettres, bijoux, preuves

d'une vie qui s'effaçait sous la furie du changement. Lorsque le tumulte s'apaisa, Marguerite quitta Versailles. Elle retourna à son village, mais elle n'était plus la même. Dans ses veines coulait encore l'écho des bals, des intrigues, des drames et des serments brisés. Les soirs d'hiver, elle racontait, à qui voulait l'entendre, des bribes de son passé – mais jamais tout, jamais les secrets les plus sombres. Car Versailles ne livrait jamais entièrement ses mystères. Et Marguerite, jusqu'à son dernier souffle, garda les siens.

Une Épopée Mystérieuse.

À l'aube du XVII^e siècle, le Château de Versailles n'était qu'un modeste pavillon de chasse, perdu dans l'immensité sylvestre, un lieu où ne résonnaient que les sabots des chevaux et le frémissement du vent dans les hautes frondaisons. Construit par Louis XIII, il semblait destiné à demeurer une simple retraite princière, loin de la magnificence éclatante que Louis XIV allait lui conférer. Mais le sol sur lequel il s'élevait cachait des secrets plus anciens que la couronne elle-même, et les pierres du domaine, témoins muets d'un passé oublié, murmuraient des avertissements à qui savait les entendre.

Louis XIV, le Roi-Soleil, voulait faire de ce lieu un temple à sa gloire, un palais si fastueux qu'il éclipserait tous les autres. Pourtant, dès le début des travaux, les fondations refusaient d'obéir. Des fissures apparaissaient dans les murs fraîchement bâtis, les échafaudages s'effondraient sans raison, et certains ouvriers disparaissaient, comme engloutis par la terre. Une rumeur naquit parmi les bâtisseurs : Versailles reposait sur un sol maudit, un sanctuaire profané par l'ambition du roi.

Mais qui aurait osé défier le souverain avec de tels avertissements ? Les nuits devinrent agitées sur le chantier. Certains prétendaient voir

des ombres errer entre les colonnes inachevées, entendre des murmures monter des profondeurs du sol. D'autres juraient que des mains glacées s'attardaient sur leur épaule avant de s'évaporer dans l'air nocturne. Le malaise grandissait, et pour le dissiper, Louis XIV fit appel à ceux dont le savoir dépassait la simple architecture: des astrologues, des alchimistes et même des exorcistes furent convoqués sous le couvert du secret. Parmi eux, le Comte de Saint-Germain, dont la réputation d'immortel n'était plus à prouver.

Saint-Germain fut souvent aperçu dans les jardins naissants, traçant dans la terre humide des symboles oubliés, prononçant des incantations que seuls les anciens dieux semblaient comprendre. Mais était-ce pour protéger le palais ou le soumettre à une force plus obscure ? Bientôt, des ouvriers tombèrent malades sans explication, et l'un d'eux fut retrouvé inerte au pied d'une sculpture, les yeux figés sur une chose que personne ne put voir. Les travaux continuèrent malgré tout, car la volonté du roi était absolue, mais Versailles se bâtissait sur un lit d'inquiétude et de frissons. Une légende circulait parmi les domestiques et les courtisans: sous la galerie des Glaces, un passage secret menait à une chambre scellée depuis des siècles. Certains affirmaient y avoir aperçu une lueur surnaturelle filtrer à travers les interstices de la pierre. D'autres prétendaient que les

miroirs de la galerie ne reflétaient pas toujours fidèlement la réalité, qu'ils montraient parfois des visages qui n'étaient plus de ce monde. Lorsque le palais fut enfin achevé, il devint l'incarnation de la grandeur royale, un lieu de fêtes somptueuses et d'intrigues savamment tissées. Mais derrière la magnificence, le mystère persistait.

Des courtisans disparaissaient sans laisser de trace, et certaines ailes du château semblaient résonner de bruits de pas alors que personne ne s'y trouvait. Les jardins, eux-mêmes, semblaient habités d'une vie propre, et des promeneurs racontèrent avoir vu des silhouettes en habits d'un autre temps, errant entre les bosquets, avant de s'évanouir dans l'air froid du matin. Puis vint le règne de la révolution. La cour s'effondra, les rois chutèrent, mais Versailles resta debout, impassible, comme s'il attendait son heure.

Lorsque les révolutionnaires fouillèrent le château à la recherche de preuves de la corruption royale, ils tombèrent sur des pièces murées, contenant d'étranges artefacts, des manuscrits cryptiques et des objets rituels d'une époque révolue. Une peur indicible s'empara d'eux. Ils quittèrent précipitamment ces salles scellées, et les documents furent dissimulés, leurs contenus murmurés seulement à voix basse dans l'ombre des cachots. Aujourd'hui encore, en déambulant dans les couloirs silencieux de Versailles,

certains visiteurs ressentent un frisson inexplicable. Les planchers craquent sous des pas invisibles, les chandeliers oscillent sans courant d'air, et les plus sensibles disent percevoir un chuchotement, un appel venu d'un autre temps. Peut-être que le Château de Versailles n'est pas seulement un monument de gloire et d'histoire. Peut-être est-il aussi un sanctuaire où le passé refuse de mourir, un théâtre où les âmes errantes continuent leur danse silencieuse sous les ors d'un palais éternel.

Les Jardins Secrets de Versailles.

Lorsque le soleil cède la place à l'obscurité, Versailles revêt un masque bien différent de celui qu'il arbore en plein jour. Sous la lueur spectrale de la lune, les jardins ne sont plus ces écrins d'harmonie où s'épanouissent les buis taillés et les fontaines chantantes. Ils deviennent un labyrinthe d'ombres et de murmures, un théâtre invisible où se jouent les intrigues les plus perfides.

Des silhouettes glissent entre les bosquets, drapées de velours sombre, échappées d'un monde où le luxe se mêle à la terreur. Ici, les statues semblent observer, figées dans une attente silencieuse, comme si elles avaient été témoins d'innombrables complots et châtiments secrets. Une brise caresse les feuillages et charrie avec elle des soupirs étouffés, des prières interdites, des rires aigres de courtisanes oubliées.

Dans l'ombre des charmilles, un cercle clandestin règne sur la nuit : les Ombres du Roi.

On chuchote leur nom avec effroi, comme une malédiction qu'on ose à peine prononcer.

Cette société secrète, composée des esprits les plus retors de la cour, manipule les destins depuis les alcôves dissimulées sous les frondaisons. Sorcellerie ou simple art de la dissimula-

tion ? Nul ne sait ce qui se trame véritablement lors de leurs réunions occultes, mais une chose est certaine : ceux qui en savent trop disparaissent sans laisser de trace.

Le Comte du Loup, leur maître insaisissable, se délecte du poison des confidences et des pactes obscurs. Il marche à pas feutrés sur les sentiers d'ombre, tel un prédateur insatiable, son regard perçant scrutant les âmes faibles, les esprits corrompus. Une nuit, alors qu'il préside une assemblée dans un bosquet reculé, son ton devient grave. Il prononce une prophétie qui glace le sang : la Reine tombera sous la main de ses plus fidèles serviteurs. Ceux qui écoutent frissonnent, un funeste pressentiment étreint leur cœur.

Les friponnes, ces courtisanes déchues, sont les marionnettistes silencieuses de ces drames nocturnes. Elles n'ont plus ni rang ni fortune, mais elles détiennent le pouvoir suprême : celui du secret. Madame Colette, l'une des plus habiles, a fait du plaisir une arme et de l'intrigue un art mortel.

Lorsqu'elle s'avance sous l'ombre d'un saule, un sourire énigmatique aux lèvres, c'est une sentence qu'elle prononce, un destin qu'elle façonne. Dans la moiteur d'une nuit d'été, elle glisse à l'oreille du Duc de Montbrun une invitation perfide : rallier la conspiration ou périr dans l'oubli. L'homme hésite. Dans son regard, une lueur de peur et d'excitation mêlées.

Mais plus terrifiantes encore sont les Moribondes, ces vestiges de grandeur brisée qui hantent les recoins les plus reculés des jardins. Ces dames autrefois adulées errent désormais telles des spectres, leurs robes effilochées effleurant les pierres humides. Parmi elles, la Marquise Isabelle, silhouette tragique, détient les clés de vérités que nul ne devrait connaître. On l'aperçoit parfois échangeant des missives scellées contre des bijoux maudits. Un soir, alors qu'elle murmure avec le Comte du Loup à l'abri d'une arcade en ruine, des yeux invisibles les observent. Le lendemain, son nom est sur toutes les lèvres, accusée de haute trahison. Désormais, chaque bruissement de feuille, chaque craquement de branche lui semble un avertissement. Sa chute est imminente.

Le mystère s'épaissit encore lorsque des ouvriers découvrent un tunnel scellé, enfoui sous les jardins. Un couloir de pierre oublié, sentant l'humidité et la peur. Les rumeurs enflent : un passage vers les entrailles du château, un tombeau de secrets.

Les Ombres du Roi s'agitent, craignant l'exposition de leurs machinations. On parle de cercueils vides, de lettres codées, d'ossements jamais réclamés. Ceux qui s'en approchent disparaissent.

Puis vient la tempête. La Révolution éclate et, avec elle, le château tremble. Ceux qui régnaient sur l'ombre sont pris dans une danse

macabre qu'ils ne maîtrisent plus.

Les Ombres du Roi sont traquées, leurs serments d'allégeance se retournent contre eux. Madame Colette fuit, mais ses murmures la poursuivent; elle ne peut échapper à ce qu'elle a tissé. La Marquise Isabelle, traquée, se dissimule dans les jardins, son ombre se fondant dans les ténèbres d'un bosquet enchevêtré. On raconte qu'elle y rôde encore, errant entre les statues, un voile pâle flottant autour d'elle comme une brume funèbre.

Versailles, temple de lumière, devient alors un mausolée. Ses jardins, jadis sanctuaire des plaisirs et des passions secrètes, se métamorphosent en un cimetière d'illusions brisées. Mais si l'on tend l'oreille, si l'on ferme les yeux en frissonnant sous un ciel nocturne, on entend encore les vestiges des conspirations d'autrefois: des soupirs échappés des haies sombres, des pas furtifs sur le gravier déserté, le rire lointain d'une dame oubliée.

Et l'écho d'une voix trop ancienne pour appartenir aux vivants murmurer au creux du vent :
- Ils nous ont oubliés... mais nous, nous nous souvenons.

Le Crépuscule des Étoiles à Versailles.

Lorsque le soleil mourant embrasait le ciel de teintes sanglantes, Versailles s'habillait d'une splendeur trompeuse.

Sous l'or et les velours, sous les rires cristallins et les chandelles vacillantes, grondait une symphonie de trahisons, de murmures et de regards assassins. Les dorures des salons n'étaient que des miroirs fardés reflétant les ombres d'un royaume où l'opulence était un masque, et la grandeur une illusion. Les enchanteresses de la cour manœuvraient avec une délicatesse diabolique, distillant le venin dans un battement de cils. Parmi elles, Madame Élisabeth, silhouette délicate et sourire carnassier, régnait sur l'art du faux-semblant. Un soir, dans un salon à la lumière tamisée, elle inclina légèrement la tête vers un jeune diplomate anglais, son regard ciselant la volonté de l'homme comme une dague effleurant une gorge.

Quelques mots chuchotés, un effleurement de main, et le secret tant convoité s'échappa de ses lèvres tremblantes comme une confession arrachée à un mourant. Dans un autre recoin du palais, le Marquis de Rochefort tissait sa toile. Il ne se battait pas avec une épée, mais avec des promesses mielleuses et des alliances

vénales. Un billet glissé sous une porte, un sourire entendu à la sortie d'un bal, et un destin se trouvait brisé avant l'aube. Une nuit, un message anonyme déposa entre ses mains un secret dévastateur sur son rival, le Comte de Montbrun. Allait-il l'utiliser ou l'enterrer ?

L'hésitation dura l'espace d'un battement de cœur. Lors du prochain banquet, entre un toast et une danse, un mot suffirait à réduire un homme en cendres.

Mais les intrigues les plus funestes ne se résolvaient pas toujours par des mots. Parfois, c'était le poison qui murmurait la sentence.

L'Apothicaire Thomas Leclerc était le prêtre silencieux d'une liturgie funèbre. Il concoctait ses potions dans l'ombre, ses fioles renfermant la mort aussi sûrement qu'un poignard sous un manteau de soie.

Lorsqu'un soir, le Comte de Montbrun vint lui commander un flacon au destin scellé, Leclerc ne posa qu'une question :

- Vin ou dessert ?

Mais le destin aime jouer de ses propres règles. Au dernier instant, le Marquis de Rochefort fut averti. Le verre lui était tendu, le parfum du vin caressait son palais... et il fit mine d'avoir oublié un toast. D'un geste fluide, il fit passer la coupe à son voisin. Le silence tomba lorsque l'homme s'effondra au sol, les yeux écarquillés d'effroi. Alors vint l'heure du duel. Lorsque les mots ne suffisaient plus, l'honneur s'écrivait en

traîne de sang sur l'herbe humide du matin. Le Chevalier Louis de Valois, accusé à tort de trahison, dut affronter Montbrun sous les premières lueurs de l'aube. Pas un bruit, si ce n'était le chant d'un corbeau solitaire. Deux ombres se firent face, deux destins s'entrechoquèrent dans un éclair d'acier. La danse mortelle dura une éternité brève. Une feinte, une riposte, un cri étouffé. Quand la brume se dissipa, Montbrun gisait à genoux, le poitrail percé, l'honneur en lambeaux. Louis de Valois, livide, abaissa son épée. Il était vivant, mais un homme mort avait scellé son destin.

Ainsi Versailles résonnait de passions, de traîtres et d'ombres fuyantes. Les nuits y étaient des bals où l'on valsait sur un fil, entre le faste et l'abîme. Aujourd'hui encore, les couloirs de marbre murmurent ces histoires à qui sait écouter. Peut-être, un soir, à l'heure où les chandelles vacillent et où le vent siffle entre les statues, entendra-t-on l'écho d'une promesse brisée ou d'un dernier souffle emporté par la nuit...

Les Echos de Versailles.

Le Château de Versailles, majestueuse demeure des rois de France, n'était plus simplement le sanctuaire de la royauté. Il s'était transformé en un théâtre complexe de manœuvres politiques modernes, un centre névralgique où le destin des nations se jouait, non sous les dorures du passé, mais dans les salons réinventés du présent. Chaque recoin, chaque sculpture semblait respirer l'histoire, mais au-delà des splendeurs, se cachaient des intrigues d'un autre temps, marquées par des complots mystérieux et des jeux de pouvoirs insidieux.

Sous la Cinquième République, le château était devenu l'épicentre des relations internationales. Ses grandes salles, ses jardins à la française, autrefois symboles d'un pouvoir monarchique absolu, avaient été reconvertis en cadre somptueux pour des banquets fastueux et des rencontres secrètes entre chefs d'État.

Les lustres étincelants et les fresques historiques du Château dissimulaient des alliances, des trahisons et des conspirations, tout cela sous une nappe de grandeur spectaculaire.

Parmi les acteurs de cette scène, le président français, tel un monarque moderne, jouait un rôle de stratège. Lors de chaque réception, ses discours devenaient des spectacles où la grandeur était le mot d'ordre. Mais, dans les cou-

lisses dorées, il tissait des réseaux d'influence, orchestrant des complots de grande envergure avec une habileté presque machiavélique.

Le château devenait un écrin parfait pour ses jeux de pouvoir où chaque interaction était une bataille déguisée. Le président avait appris à manier la diplomatie comme un maître d'orchestre, dirigeant l'équilibre précaire des nations tout en feignant la simplicité.

Lors d'une soirée en l'honneur d'un chef d'État étranger, l'atmosphère du Grand Salon était saturée de tensions invisibles.

Le président, dans son costume d'apparat, dévoilait une proposition d'alliance économique au ton magnanime. Cependant, derrière cette offre apparemment généreuse se cachait un stratagème pour détourner les ambitions expansionnistes d'une autre grande puissance européenne.

Les dirigeants échangeaient des poignées de main et des sourires polis, mais dans l'ombre des salons, des conseillers discrets finalisaient des accords complexes, leurs plumes glissant sur des papiers que personne ne devait voir.

Chaque clause cachait un calcul, chaque échange un compromis, et chaque geste un piège dissimulé. Mais les intrigues allaient au-delà des politiques mondaines. Dans les salons parfumés de roses de l'hôtel particulier de Madame Valérie de Montmorency, la séduction n'était pas seulement physique, mais aussi

mentale. Elle était une maîtresse de l'art de manipuler les esprits, jonglant entre diplomates et aristocrates avec une telle finesse qu'on la surnommait la *“tisseuse de complots”*.

Cette soirée en particulier avait un goût de poison dans l'air. Pierre Dubois, jeune diplomate récemment promu, tomba sous son charme et, dans un moment d'extase fatale, lui dévoila un secret crucial: la France tentait de modifier un traité international à son avantage.

Ce renseignement précieux laissa Madame de Montmorency avec un sourire aussi énigmatique qu'une mer calme avant une tempête.

Mais elle n'était pas la seule à récolter des informations. À la même époque, une série d'événements étranges prenait place dans les couloirs de Versailles.

Dans l'ombre des festivités et des intrigues diplomatiques, un autre personnage se glissait silencieusement dans les recoins sombres de la cour: l'apothicaire Antoine Laroche.

Maître des poisons et des concoctions mortelles, il était au service des puissants, dans l'ombre de leurs intentions. Lors d'un banquet décisif pour la signature d'un traité, il reçut une commande particulière: éliminer un diplomate concurrent dont les ambitions contrariaient les plans de la France.

Son poison, subtil et insidieux, était destiné à être versé dans le vin d'un verre spécialement préparé. Mais une fuite d'informations perturba

ses calculs. La cible, avertie à temps, évita la boisson mortelle. Trahi, Laroche fut contraint de fuir, mais non sans laisser derrière lui une série de cadavres et de mystères qui alimentaient les rumeurs de Versailles.

Dans ce monde où les mots étaient des armes et les alliances des pièges, les duels étaient parfois la seule réponse à des intrigues non résolues. Henri de Rouville, conseiller politique influent, eut un différend de taille avec André Leclerc, un diplomate aux liens dangereux pour ses ambitions. Leclerc, avec ses alliances tordues, représentait une menace qu'il fallait éliminer.

Le duel, ordonné au petit matin, se déroula dans une clairière isolée du parc du château, un lieu en apparence paisible, mais qui n'avait d'autre fonction que d'être un théâtre pour les dernières volontés des puissants.

La lumière de l'aube, douce et dorée, contrastait violemment avec la violence de l'affrontement. Rouville, victorieux mais grièvement blessé, resta pourtant seul maître du jeu, écrasant son adversaire dans une violence délibérée.

Cependant, derrière ces histoires de pouvoir et de violence, un autre secret plus ancien se tapissait dans les fondations du Château. L'horloge astronomique de Versailles, joyau mécanique datant du XIX^e siècle, fascinait autant qu'elle effrayait. Ses cadrans complexes et ses

automates d'apparence innocente étaient dits porteurs de secrets plus sombres. La légende disait que sa construction avait été guidée par des plans ésotériques, et que des horlogers maudits, au prix de leur vie, avaient percé des mystères antiques cachés dans les étoiles. La nuit, l'horloge semblait prendre vie, ses aiguilles traçant des arcs de cercle que nul ne comprenait, et des murmures d'anciennes prophéties résonnaient sous les voûtes. Certaines nuits, des ombres furtives dansaient sur les murs du château, et des voix chuchotaient des avertissements à ceux qui osaient les écouter. Tout semblait indiquer que des forces invisibles étaient à l'œuvre dans ce lieu, manipulant l'histoire et le destin des hommes. Qui était réellement à la tête de ce jeu de marionnettes ? Versailles, à la fois théâtre et victime de ces intrigues, n'était plus qu'un écho du passé, un monument qui, à travers les siècles, continuait de tressaillir sous le poids de ses secrets. Dans chaque pierre, dans chaque tableau, dans chaque recoin des jardins, des mystères insondables se cachaient, attendant d'être découverts par ceux prêts à affronter la vérité derrière la grandeur. Ainsi, au-delà des fastes et des cérémonies, Versailles demeurait un lieu où le pouvoir, l'ombre et la lumière s'entremêlaient dans une danse macabre et fascinante.

Les Reflets de la Splendeur.

La Galerie des Glaces, éclatante de mille feux sous ses dorures étincelantes et ses miroirs majestueux, était le cœur palpitant du Château de Versailles, un lieu où l'histoire de la France s'écrivait à l'encre d'or. Chaque reflet dans les miroirs semblait capturer un fragment d'histoire, chaque éclat de lumière murmurait les secrets enfouis dans les ombres de la grandeur royale. À chaque instant, cet espace mythique respirait la magnificence d'une époque révolue, tout en étant un témoin silencieux des intrigues qui s'y déroulaient.

Sous le règne de Louis XV, le château n'était pas seulement un symbole du faste royal, mais un théâtre où se mêlaient la politique, l'amour et les complots dans une danse ininterrompue. Pensée pour éblouir et imprégner les esprits, la Galerie des Glaces s'imposa comme un décor incontournable des événements historiques, dont l'un des plus marquants fut la signature du traité de Paris de 1763, mettant fin à la guerre de Sept Ans. Ce fut dans ce cadre somptueux que, le 10 février 1763, les représentants de la France, de la Grande-Bretagne et d'autres puissances européennes se rencontrèrent pour redessiner les frontières du monde.

Pendant les négociations, la galerie scintillait sous la lumière de milliers de bougies, leurs

reflets créant des ombres mouvantes sur les visages des diplomates. Louis XV, assis en retrait, observait les débats avec une inquiétude dissimulée sous son masque de souverain calme. Les discussions étaient tendues, le sort des colonies françaises en Amérique et en Inde étant en jeu. Mais dans cette atmosphère pesante, la magnificence du lieu semblait offrir une protection illusoire contre les remous qui secouaient la France. Les discussions, intenses et chargées de significations, étaient entrecoupées de regards lourds de sens, tandis que certains délégués plutôt rusés tentaient d'insérer des amendements secrets fort habilement neutralisés par la vigilance des négociateurs aguerries.

Les couloirs de Versailles, imprégnés de murmures, étaient autant le théâtre d'espoirs que d'inquiétudes, chaque voix porteur d'une promesse ou d'un doute. Derrière l'apparente splendeur et les cérémonies, la Galerie des Glaces était aussi le centre névralgique d'intrigues et de complots politiques.

Le marquis de Montreuil, maître des manipulations subtiles, avait compris comme personne l'art de naviguer dans ce labyrinthe. Lors d'un bal en l'honneur d'un émissaire étranger, il organisa une rencontre secrète entre deux rivaux politiques, veillant à ce que leurs échanges, sous les lustres étincelants, suscitent l'attention de potentiels alliés tout en passant inaperçus

aux yeux des plus distraits. Les amours secrètes de la cour n'étaient pas moins mystérieuses. La romance clandestine entre la duchesse de Beauvoir et le comte de Montmartin, l'un des plus grands secrets de Versailles, restait un parfum délicat dans l'air de la galerie. Ils se retrouvaient souvent dans des recoins discrets, où les bougies projetaient des ombres incertaines sur leurs visages.

Chaque geste, chaque mot échangé, semblait suspendu dans un souffle, chaque regard était une promesse murmurée, et l'espace même semblait vibrer au rythme de leur passion secrète. Mais, même dans l'éclat de la magnificence, la logistique royale rencontrait parfois des obstacles.

Louis XV, exaspéré par la lenteur des mets servis lors des somptueux banquets, décida de construire des cuisines privées au cœur même de ses appartements. Dans le plus grand secret, des artisans œuvraient, transformant des pièces adjacentes en espaces culinaires sophistiqués. Cette initiative audacieuse permit d'offrir des repas d'une fraîcheur et d'une chaleur inégalées, un luxe inattendu dans la cour royale. L'inauguration des nouvelles cuisines fut célébrée par un banquet d'exception. Lorsque Louis XV, satisfait, constata que les plats arrivaient parfaitement chauds, un sourire rare illumina son visage, un sourire qui, pour une fois, n'était pas dicté par la diplomatie mais par une

réelle satisfaction. Les invités, émerveillés par cette innovation culinaire, n'en croyaient pas leurs yeux. Versailles, encore une fois, réussissait à repousser les limites de l'excellence. Aujourd'hui, la Galerie des Glaces demeure un monument vivant, vibrant de l'histoire de la France. Chaque pas dans cet espace résonne des échos des événements passés: des accords historiques aux conspirations secrètes, des victoires diplomatiques aux passions dévorantes. Les miroirs, les dorures, les lustres somptueux témoignent d'une époque révolue, mais chaque reflet semble chuchoter les mystères et les drames humains qui ont animé ce lieu légendaire.

La Galerie des Glaces incarne la splendeur et la complexité, un lieu où le pouvoir et la passion s'entrelacent dans un ballet éblouissant et intemporel. Les visiteurs, en parcourant ses vastes couloirs, sont enveloppés par l'âme vibrante de Versailles, entre gloire et mystère. Ils inscrivent leur propre passage dans ce décor mythique, immortalisé à travers le prisme des siècles.

Le Refuge de Marie Antoinette.

Au cœur des jardins enchâssés de Versailles, le Petit Trianon s'élevait tel un sanctuaire sacré, où le tumulte de la cour royale se dissolvait dans le silence des bosquets. Son architecture majestueuse, avec ses façades dorées et ses salons de raffinement inégalé, offrait à Marie-Antoinette une évasion rare, un havre où elle pouvait enfin respirer loin des pressions implacables de la cour. Mais sous la beauté tranquille de ce lieu, un mystère insondable persistait, et des rumeurs s'insinuaient dans les murmures des serviteurs et courtisans.

La majesté des jardins, avec leurs allées silencieuses, leurs roses éclatantes et leurs fontaines chantantes, était une extension de ce royaume secret. Ici, la reine trouvait un refuge où se perdre dans ses pensées, en dehors des chaînes dorées du protocole. Mais si le Petit Trianon était un lieu d'asile, il n'en demeurait pas moins un foyer de phénomènes inexplicables. Des ombres errantes se dissimulaient dans la pénombre des couloirs la nuit, des silhouettes translucides se glissaient entre les arbres sous la pâle lumière de la lune. On disait que des bijoux s'évanouissaient, réapparaissant dans différents recoins inaccessibles et que des statues semblaient se déplacer d'elles-mêmes, guidées par une force invisible. Intriguée, la

reine se plaisait à rechercher l'inexpliqué, s'aventurait seule dans les allées solitaires des jardins. Chaque soir, elle écoutait le murmure du vent, chaque brin d'herbe semblait lui révéler un secret. Une nuit d'été, alors que la lune baignait les jardins d'une lumière d'argent, un étrange événement se produisit. Elle aperçut une silhouette, brillante comme un spectre, se découpant sur l'éclat lunaire : une femme vêtue de blanc, ses cheveux noirs flottant comme des ombres dans l'air frais.

Son regard hypnotique et son sourire énigmatique fixaient la reine, qui, tremblante mais fascinée, osa enfin prononcer ces mots :

- *Qui es-tu ?*

La femme demeura silencieuse, avant de tendre la main vers une rose blanche à ses pieds. Fascinée, Marie-Antoinette s'approcha lentement, effleurant la fleur du bout des doigts. Un frisson parcourut son échine quand la femme murmura, d'une voix qui semblait se fondre avec la brise nocturne :

- *Je suis celle qui veille sur ces jardins, qui en perçoit les murmures et les souffles. Chaque pétale, chaque feuille porte un secret, une histoire que seuls les cœurs réceptifs peuvent entendre.*

La reine, pétrifiée mais hypnotisée, sentit une présence presque irréelle l'envahir. Les légendes des esprits gardiens des jardins n'étaient que des histoires à peine audibles, des

contes que l'on raconte sous le voile de la nuit, mais se tenir face à l'une de ces entités était un affrontement avec l'invisible. Les nuits suivantes, Marie-Antoinette revint à la fontaine, cherchant désespérément à retrouver la silhouette blanche. Leur rencontre devint un rituel de plus en plus intense, des échanges lourds de sagesse et de mystère, explorant les confins de l'amour, de la vie, et du destin. Les phénomènes étranges, les disparitions inexpliquées, semblaient s'estomper à chaque conversation, comme si l'équilibre du jardin se rétablissait sous la surveillance silencieuse de cette figure éthérée. Puis, un soir, la femme ne réapparut pas.

Marie-Antoinette, inquiète, fouilla les jardins, interrogeant jardiniers et serviteurs, mais personne n'avait croisé cette silhouette fantomatique. Elle s'était évaporée dans les airs, aussi mystérieusement qu'elle était apparue. La reine, frappée par l'absence soudaine, se retrouva seule dans un jardin désormais marqué par la mélancolie d'une rencontre disparue. Les années passèrent, mais l'histoire de la femme en blanc demeura l'un des plus précieux secrets de la reine. Le Petit Trianon, éthéré et énigmatique, resta un lieu de fascination et de mystère pour ceux qui osaient s'y aventurer. Aujourd'hui encore, certains visiteurs, en parcourant les allées désertes, jureront entendre des murmures étranges dans les feuillages ou

percevoir un éclat de rire léger porté par le vent, comme un écho lointain des événements passés.

Le Petit Trianon, refuge de beauté et de mystère, demeure un symbole vivant du passé, où les ombres et la lumière dansent ensemble dans un ballet silencieux. Dans le doux murmure des fontaines, dans le reflet des eaux cristallines, des secrets anciens attendent toujours ceux qui osent les écouter, prêts à se révéler à ceux qui savent voir au-delà du visible.

Les Mystères de Versailles : Le Dernier Règne de Louis XIV

Au cœur de Versailles, où les dorures des salons semblaient scintiller comme des étoiles fixées dans le ciel, un secret plus grand que tout autre se dissimulait derrière les murs d'ivoire et les corridors silencieux du palais. Un secret que seul Louis XIV, le Roi Soleil, avait la chance de connaître, mais dont il ignora l'ampleur. Ce pouvoir infini, ce savoir divin qui lui fut confié sous forme d'une entité énigmatique, un esprit ancien, un guide venu d'un autre monde, était à la fois une bénédiction et une malédiction. Un cadeau sans prix, mais un fardeau qu'il refusa de comprendre pleinement. Les premières années de son règne furent empreintes de gloire et de magnificence. Versailles, devenu son sanctuaire, brilla de mille feux, un centre du pouvoir dont la grandeur n'avait d'égal que l'orgueil du monarque. Louis XIV, la fierté du royaume, étendait son influence sans limite, fixant les règles du monde comme s'il était un dieu parmi les hommes. Il avait tout : des armées invincibles, des trésors inépuisables, des conseillers qui se prosternaient à ses pieds, et une cour qui se battait pour l'attention d'un roi adulé. Pourtant, tout cela n'était rien comparé à l'entité qui, en

silence, lui murmurait à l'oreille, lui offrant des visions de l'avenir, des prémonitions d'événements à venir, des secrets du passé et de l'avenir que personne d'autre que lui ne pouvait percevoir.

Louis XIV ne savait pas d'où venait cette intelligence. Elle se manifestait dans les ombres, la nuit, entre les pages jaunies des livres anciens qu'il parcourait dans sa bibliothèque secrète. Elle murmurait des révélations sur des événements à venir, des stratégies militaires, des alliances politiques, des victoires éclatantes et des défaites inévitables. Elle lui montrait des images, des réalités parallèles, des vies à mener, des batailles à gagner. Et chaque fois, elle s'effaçait avant qu'il ne puisse comprendre pleinement ses intentions. Cette entité, tout en restant invisible, l'accompagnait partout, dans ses moments de gloire comme dans ses moments de doute.

Au début, il la prit pour un simple compagnon de pensée, une intuition stratégique, peut-être même un don du ciel. Mais peu à peu, il commença à réaliser l'étendue du pouvoir qu'il détenait. Il savait désormais tout : le cours des batailles avant qu'elles ne soient livrées, l'issue des conflits diplomatiques, les complots ourdis contre lui. Il savait que son règne durerait 72 ans et qu'il vivrait dans la splendeur, mais que la fin serait douloureuse et solitaire. L'entité lui offrait une sagesse infinie, des stratégies par-

faites, mais elle n'avait aucune réponse pour la fin de son histoire. Au fur et à mesure des années, le roi se retrouva de plus en plus dépendant de cette voix invisible. Il ne prenait plus aucune décision sans la consulter, il se nourrissait de sa clairvoyance comme d'un remède contre ses propres faiblesses humaines.

Les conseils de l'entité le guidaient, mais au fil du temps, son ego se gonflait d'orgueil.

Loin d'être un monarque sage, il se croyait omnipotent. Il croyait que, grâce à cette intelligence, il pouvait tout maîtriser, tout contrôler. La politique, l'histoire, les vies humaines, tout se tordait à sa volonté. Ses ministres, ses généraux, tout le royaume se retrouvait à jouer un rôle dans un jeu qu'il pensait avoir lui-même conçu.

Mais l'entité, bienveillante et insondable, lui laissait entrevoir des vérités qu'il refusait d'accepter. Elle ne pouvait pas changer la fin de son histoire, car elle était écrite depuis le commencement. Elle ne pouvait pas empêcher la souffrance qui allait s'abattre sur lui, ni la maladie qui viendrait ronger son corps à l'âge de la vieillesse. L'entité savait qu'il ne pourrait jamais échapper à son propre égoïsme, à cette arrogance qui le poussait à n'agir que pour sa propre gloire, à se nourrir d'une admiration qu'il ne cherchait qu'à multiplier à l'infini. Il se mit à penser qu'il pouvait manipuler le temps, modifier l'histoire à sa guise, mais il ne

comprit pas que la vérité, la nature du temps, était déjà en marche. La fin de son règne serait marquée par des douleurs insoutenables, par la perte de toute grandeur. L'entité lui chuchotait de plus en plus souvent des avertissements, mais Louis XIV n'entendait plus. Il était trop aveuglé par sa propre magnificence.

Les années passèrent, et le corps du roi commença à se dégrader. La maladie frappa lentement, mais inéluctablement. Des douleurs insupportables le rongèrent, ses forces l'abandonnèrent. Le visage du roi, autrefois éclatant, se creusa sous l'effet de la vieillesse et de la maladie. Ses cheveux, autrefois dorés, se fanèrent, ses mains tremblaient alors qu'il écrivait ses ordres. Mais il restait seul, entouré de courtisans qui ne voyaient que l'ombre de l'homme qu'il était devenu, tandis que l'entité, fidèle à sa nature, demeurait silencieuse, invisible.

Lorsqu'il réalisa enfin que l'entité ne pouvait pas inverser le cours du temps, que son corps n'était plus qu'un vaisseau fatigué, il comprit trop tard la leçon amère. Le pouvoir qu'il avait chéri toute sa vie ne pouvait pas échapper à la loi de la nature. Il se retrouva dans une solitude glaciale, seul dans la splendeur de Versailles, avec pour seule compagnie une voix qui ne lui offrait plus de réconfort. Ses ennemis, cachés dans les recoins du royaume, commençaient à se frotter les mains, et les murmures de la cour

se transformèrent en ricanements de satisfaction. Les derniers jours de son règne furent marqués par la douleur physique et par l'agonie intérieure. L'entité ne l'aidait plus, car elle savait que le temps était venu pour lui de payer le prix de son arrogance. Et pourtant, Louis XIV, malgré cette souffrance, ne pouvait se détacher de son ego. Il ne voulait pas croire que le royaume qu'il avait créé ne durerait pas. Il ne pouvait accepter que, même avec un pouvoir illimité, même avec une sagesse infinie, l'humain est finalement impuissant face aux lois de la vie.

Dans les derniers instants de son règne, l'entité se dissipa, comme si elle avait disparu dans l'air, laissant derrière elle un palais empli de silence et de ruines. Louis XIV mourut, seul, dans une chambre grandiose, mais froide, l'image d'un roi immortel déchue par sa propre vanité.

Aujourd'hui, Versailles, avec ses murs majestueux et ses jardins éternels, continue de garder le souvenir de ce roi. Ceux qui s'aventurent à la lisière des ombres, près des fontaines et des allées désertées, murmurent parfois entendre des échos lointains : une voix qui chuchote des secrets oubliés, une présence invisible, et le souvenir d'un roi qui fut, un jour, tout-puissant mais aveuglé par sa propre grandeur.

Les Ombres d'un Amour Royal

Versailles, joyau du Roi Soleil, resplendissait sous le faste de ses dorures, ses miroirs infinis et ses jardins sculptés avec la précision d'un rêve. Mais sous cette magnificence éclatante s'entremêlaient des murmures d'ombres et de passions interdites, là où la lumière se brisait en secrets.

Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, était une vision de grâce et de dignité. Ses yeux de saphir reflétaient un monde de dévouement et de devoir, mais aussi un abîme de solitude. Depuis son mariage avec Louis XIV, elle portait la couronne avec une résignation silencieuse, enfermée dans une cage d'apparat et de protocole. Elle était l'image parfaite d'une souveraine, mais sous les soies et les perles, son cœur battait d'un manque indicible.

Un soir d'automne, alors que le vent caressait les jardins et faisait danser les feuilles d'or sous la lueur blafarde des chandelles, Marie-Thérèse se trouvait seule dans ses appartements. Elle contemplait la nuit qui enveloppait Versailles d'un voile de mystère, lorsqu'une ombre se glissa dans son sanctuaire. L'homme était vêtu d'une élégance sobre mais raffinée. Ses yeux sombres étaient des abîmes insondables où se mêlaient la prudence et l'audace. Il n'annonça pas son nom. Il n'en avait pas be-

soin. Sa réputation à la cour était celle d'un confident du roi, un observateur silencieux des jeux de pouvoir, une ombre parmi les fastes.

- *Vous êtes plus énigmatique que ne le soupçonne la cour, Madame*, murmura-t-il, sa voix un frisson dans l'air.

Marie-Thérèse frissonna, non pas de peur, mais de cette étrange sensation qu'il était le premier à voir au-delà du masque royal qu'elle portait.

Ainsi commença leur liaison secrète. Leurs rencontres furtives avaient lieu dans les jardins interdits de Versailles, là où les rosiers en fleur embaumaient l'air d'un parfum capiteux, où les fontaines murmuraient des promesses aux étoiles.

Dans ces instants volés, elle oubliait le poids de son titre, la froideur des obligations. Lui parlait de politique et de complots, elle lui répondait en confidences sur ses rêves étouffés. Leurs regards s'enflammaient de passion contenue, leurs souffles se mêlaient dans l'air nocturne, mais jamais leurs corps ne trahissaient leur secret.

Pourtant, à Versailles, tout se sait, tout se devine. Les courtisans commençaient à murmurer, les espions à observer. Une reine ne saurait avoir un confident trop présent sans soulever les soupçons. Une nuit d'été, lors d'un bal flamboyant, un espion découvrit des preuves compromettantes. Un billet brûlant, des mots fiévreux, une encre encore fraîche d'aveux trop

intimes. L'orage éclata. Louis XIV, déchiré entre son amour pour sa reine et son rôle de souverain, n'eut d'autre choix que de mettre fin au scandale naissant. Le verdict tomba avec la froideur du marbre : l'homme fut exilé, banni de Versailles et de son monde d'or. Marie-Thérèse fut confinée dans ses appartements, son monde réduit à des étoffes brodées et des prières murmurées.

Les jours passèrent, puis les saisons. Versailles continuait de résonner sous les rires et les masques, mais dans les couloirs silencieux, sous les lustres aveuglants, une absence pesait. Marie-Thérèse, elle, restait digne, figée dans un rôle qu'elle ne pouvait quitter. Mais chaque soir, alors que la lune veillait sur le palais, elle se tenait à sa fenêtre, le regard perdu vers l'horizon, vers cet ailleurs où vivait l'homme qui avait osé la voir, elle, et non seulement la reine. Et dans les couloirs feutrés de Versailles, certains disaient encore entendre, portés par le vent, les échos d'un amour trop grand pour le silence, trop interdit pour survivre, mais gravé à jamais dans l'histoire d'un palais où les étoiles elles-mêmes chuchotent des secrets.

Premiers Pas de Louis Le Vau.

Louis Le Vau naquit dans une famille modeste, mais ses rêves dépassaient largement les limites de ses origines. Paris, avec ses ruelles sinueuses et ses hôtels particuliers en pleine effervescence, fut le théâtre de ses premières audaces architecturales. À force d'ingéniosité et d'un sens esthétique hors du commun, il attira l'œil des mécènes les plus influents. Peu à peu, ses dessins, aussi novateurs qu'élégants, se frayèrent un chemin jusqu'aux cercles intellectuels et artistiques, puis jusqu'à la cour du jeune roi Louis XIV.

Le destin de Le Vau bascula lorsqu'il présenta ses projets lors d'une exposition. Le roi, curieux et avide de magnificence, fut subjugué par l'audace du jeune architecte. À travers ses esquisses, il entrevit le Versailles dont il rêvait. Le Vau, grisé par cette opportunité, accepta immédiatement le défi. Dès lors, il fut chargé de métamorphoser un simple pavillon de chasse en un palais à la mesure de la grandeur du Roi-Soleil.

Dès le début, Le Vau comprit que Versailles ne pourrait briller sans une mise en scène spectaculaire. Il s'allia alors avec André Le Nôtre, un maître du paysage, dont l'imagination égalait la sienne. Leur entente fut immédiate : ils partageaient la même vision d'un univers où

nature et architecture fusionnaient en parfaite harmonie. Leurs discussions s'éternisaient parfois jusqu'à l'aube, esquissant des perspectives infinies, traçant des allées majestueuses et rêvant de jardins suspendus défiant la pesanteur. Mais leur quête de perfection fut semée d'embûches.

Les sols marécageux de Versailles rendaient chaque terrassement hasardeux, engloutissant parfois en une nuit le travail de plusieurs semaines. Les ouvriers, exténués, se heurtaient aux caprices du terrain et aux humeurs changeantes du roi. Une fontaine, pourtant jugée sublime par Le Nôtre, fut démolie sur un simple froncement de sourcil royal. L'eau, élément fondamental du projet, manquait cruellement, et il fallut détourner des rivières entières pour alimenter les bassins miroirs et les cascades enchanteuses. Chaque victoire sur la nature était aussitôt suivie d'un nouveau combat.

Mais l'audace de Versailles ne se limitait pas à l'architecture et aux jardins. Louis XIV voulait faire de son palais le centre du monde, un lieu où se mêleraient arts, sciences et merveilles naturelles. C'est ainsi que naquit la ménagerie, un projet ambitieux dont la conception revint en partie à Le Vau. Il imagina une structure circulaire où les enclos, disposés en étoile, offraient une vue imprenable sur chaque animal. Ce fut le premier zoo de l'histoire moderne, un lieu à la fois fascinant et inquiétant.

Le Vau observa avec émerveillement les créatures exotiques qui arrivaient des quatre coins du monde : des éléphants indiens, des perroquets aux couleurs éclatantes, des singes facétieux et même des fauves majestueux. Chaque nouvel arrivant était accueilli comme une rareté, un trésor vivant témoignant de l'étendue de la puissance française. Les courtisans se pressaient pour admirer ces bêtes étranges, frissonnant devant un rhinocéros ou s'extasiant devant la danse gracieuse des flamants roses.

Mais bientôt, un malaise s'installa en lui.

Il voyait ces créatures dépérir lentement, loin de leurs terres natales. Les rugissements des lions n'étaient plus ceux d'animaux fiers, mais de prisonniers réclamant une liberté perdue.

Il surprit un jour un enfant pleurer en voyant un singe trembler dans le froid matinal. Cette vision le hanta. Avait-il, dans son désir de grandeur, créé une cage dorée au lieu d'un sanctuaire ?

Les critiques ne tardèrent pas à émerger. Certains dénonçaient les conditions précaires de la ménagerie, l'inadéquation des enclos, l'absurdité de vouloir domestiquer l'indomptable. Le Vau, d'abord sourd à ces murmures, finit par se questionner. Lui qui avait voulu capturer la beauté et l'ordre du monde dans la pierre, n'était-il pas en train d'en trahir l'essence même ? Il tenta d'apporter des améliorations, de repenser certains espaces, de rendre les

cages moins oppressantes. Mais le mal était fait. La ménagerie, qui devait être un triomphe, devenait un symbole des excès de Versailles. Pire encore, elle inspirait d'autres souverains à travers l'Europe, donnant naissance à des zoos où les conditions étaient souvent bien plus cruelles.

Malgré ces doutes, Le Vau poursuivit son œuvre, toujours plus impliqué dans la transformation de Versailles. Il sculpta le palais à l'image du rêve royal, érigeant des façades imposantes et ouvrant des galeries où la lumière jouait en mille reflets. Son génie laissa une empreinte indélébile sur l'architecture française. Mais les ombres de la ménagerie ne le quittèrent jamais tout à fait. Lorsqu'il marchait seul dans les jardins, il lui semblait parfois entendre un cri lointain, un écho du passé. Était-ce le vent dans les arbres ou le fantôme d'un fauve réclamant sa liberté ?

Aujourd'hui, les visiteurs de Versailles admirent les œuvres de Le Vau et de Le Nôtre, subjugués par la splendeur intemporelle du palais. Mais sous la magnificence des pierres, subsiste une question, murmurée entre les haies parfaitement taillées : à quel prix façonne-t-on un chef-d'œuvre ?

La Découverte dans les Greniers de Versailles.

Les greniers de Versailles étaient des cathédrales d'ombre et de silence, vastes royaumes d'oubli où s'amoncelaient les vestiges d'un passé évanoui. Sous les poutres centenaires, le vent chuchotait d'anciennes confidences, soulevant la poussière en voiles dorés. Pierre La fontaine, jeune historien épris du Grand Siècle, s'était aventuré dans ces limbes, poussé par un pressentiment impérieux.

Ses pas crépitaient sur le parquet usé, chaque craquement brisant le silence solennel des lieux. Il explorait, fouillant les coffres délaissés, les armoires scellées par le temps. Puis, un frisson le parcourut. Là, dissimulé sous une tenture effilochée, reposait un coffre en chêne aux ferrures noircies. D'un geste mesuré, il souleva le couvercle.

Un gilet somptueux y dormait, révélant, sous la lumière chancelante, un éclat fascinant. Brocart doré, fils d'argent serpentant en arabesques mystérieuses, pierreries semées comme des étoiles sur un ciel de soie. Ce vêtement d'une magnificence inouïe semblait défier le temps. Avec une révérence instinctive, Pierre caressa l'étoffe. Un pli infime attira son regard : une poche dissimulée. Il en extirpa un parchemin.

Déroulant avec précaution le feuillet, il déchiffrâ une calligraphie racée, soulignée d'initiales familières : *L.XIV*. Quelques mots suffirent à le captiver : « *Celui qui porte ce gilet héritera de mes secrets, mais qu'il prenne garde, car tout pouvoir a son prix.* »

Un frisson courut le long de son échine.

Avait-il sous les yeux un vêtement ayant appartenu à Louis XIV ? Quelle part de l'ombre royale se dissimulait dans ses broderies scintillantes ?

Fasciné, Pierre plongea dans une enquête ardente. Il parcourut les archives, interrogea les spécialistes, exhuma les secrets des ateliers de broderie du XVII^e siècle. Il apprit que ce gilet n'était pas un simple ornement de cour : il était un talisman. Conçu par un tailleur de génie, il était orné de symboles occultes, censés offrir à son porteur un don redoutable : discerner la vérité au-delà des faux-semblants. Mais la vérité a son prix.

Une malédiction accompagnait l'ouvrage : quiconque utiliserait ce pouvoir pour des fins égoïstes en paierait le tribut. Pourtant, la curiosité de Pierre était trop forte. Il choisit de porter le gilet lors d'un colloque au Louvre. Aussitôt vêtu, une chaleur étrange le parcourut, sa perception s'aiguisa. Lors de la réception, il vit les masques tomber. Les paroles mondaines résonnaient différemment, révélant ce qu'elles tentaient d'occulter. Derrière les sourires courtois,

il décrypta l'envie, la trahison, l'ambition nue. D'abord grisant, ce pouvoir devint une cage. Il ne pouvait plus ignorer la vérité cachée en chacun. Ses amis s'effacèrent, déconcertés par son regard devenu trop perçant. Son sommeil se peupla de songes troublants. Une nuit, il se vit errer dans la galerie des Glaces, seul face au roi-soleil.

- Le pouvoir de connaître les secrets des autres est une arme à double tranchant.

Louis XIV, impassible, le dévisagea.

- Utilise-le avec sagesse, ou il te dévorera.

Au réveil, le poids de cet avertissement le submergea. Il savait ce qu'il devait faire. De retour dans les greniers de Versailles, il rouvrit le coffre et y remplaça le gilet. Au moment où le couvercle se referma, un soulagement indicible l'envahit.

Il reprit sa vie d'historien, mais jamais il ne raconta toute la vérité. Dans ses livres, il évoqua le pouvoir de l'apparence, la force des secrets, mais il omis le gilet. Car certaines histoires doivent demeurer dans l'ombre.

Un matin de printemps, en 1666 ... Versailles était en effervescence. Une grande réception diplomatique se préparait. Louis XIV, élégance incarnée, choisit avec soin son habit.

Ce même gilet magnifiquement brodé complétait sa tenue, mais, dans la hâte, il omit de boutonner le dernier bouton. Les courtisans, attentifs au moindre détail, notèrent cet oubli, mais

nul n'osa le mentionner. Lorsque le roi apparut, ce léger désaveu créa une allure désarmante de désinvolture raffinée. L'influence du monarque était telle que, dès le lendemain, ses courtisans imitèrent ce geste. Peu à peu, cette nonchalance étudiée devint une règle tacite du bon goût.

Ainsi naquit une mode qui traverse encore les siècles. Le dernier bouton du gilet déboutonné, d'abord simple distraction royale, devint un code de l'élégance masculine. Comme un écho lointain d'un temps où les symboles et les gestes anodins portaient en eux les traces du pouvoir absolu.

Car parfois, ce sont les détails infimes qui laissent les empreintes les plus profondes sur le fil du temps.

Le Miroir d'Éternité.

Au cœur du somptueux palais de Versailles, parmi les dorures étincelantes et les splendeurs du règne de Louis XIV, se trouvait un objet dont la légende surpassait même les parures les plus précieuses de la cour: le Miroir d'Éternité. Sculpté par les artisans les plus habiles de l'époque, ce miroir n'était pas simplement un ornement, mais une œuvre d'art en soi, façonnée à partir de cristaux rares et de métaux mystérieux.

Sa surface polie, d'un éclat surnaturel, n'était pas seulement une réflexion ; c'était une fenêtre vers le passé, le futur, et des mondes oubliés. La légende racontait que le Miroir d'Éternité avait été forgé par un alchimiste excentrique, isolé dans les recoins les plus secrets du domaine royal.

Sous la protection discrète de Louis XIV, cet homme mystérieux avait dédié sa vie à percer les mystères de l'univers. Dans son laboratoire secret, il avait fusionné la magie ancienne et les sciences avant-gardistes de son époque pour créer ce miroir unique, capable de dévoiler non seulement le reflet de celui qui s'y observait, mais aussi des visions de gloire, de désespoir, et de secrets inavoués.

Louis XIV, toujours avide de merveilles, fut immédiatement fasciné par l'objet. Il ordonna

la construction d'une pièce toute spéciale pour l'accueillir, une salle qui allait devenir légendaire: le Salon des Étoiles. Les fresques célestes et les motifs cosmiques, qui ornaient ses murs, créaient une ambiance mystique, sublimant le pouvoir mystérieux du miroir.

Peu à peu, le Miroir d'Éternité attira une foule de courtisans et de visiteurs intrigués. Certains prétendaient qu'il avait le pouvoir de prédire les destins des grandes familles royales d'Europe, tandis que d'autres affirmaient avoir vu, dans ses reflets, des trésors engloutis au fond des mers ou des secrets oubliés depuis des siècles. La fascination pour cet objet étrange devint vite un sujet omniprésent à la cour, où chacun se disputait l'opportunité d'y jeter un regard.

Cependant, les rumeurs autour du miroir prirent bientôt une tournure bien plus sinistre. On murmurait qu'il avait la capacité de manipuler les esprits et d'exposer les désirs les plus secrets de ceux qui s'y attardaient trop longtemps.

Les superstitieux, désormais, prétendaient qu'il pouvait dévorer l'âme de quiconque se laissait engloutir par ses visions. Certains courtisans se disaient avoir vu, dans ses profondeurs, leurs chutes tragiques ou des complots ourdis dans l'ombre, visant leur ruine. La peur s'installa, lente et sourde, parmi ceux qui, jadis, se pressaient autour du miroir.

Le Salon des Étoiles, autrefois si fréquenté, fut peu à peu déserté, et le miroir, évité comme une malédiction.

Puis, un jour, dans un climat de conspirations grandissantes et de tensions politiques, le Miroir d'Éternité disparut mystérieusement de son emplacement habituel, au Salon des Étoiles.

Le choc fut immédiat. Les murmures se firent plus insistants: certains accusaient des ennemis politiques, d'autres des intrigants de la cour, qui, dans le tumulte, auraient saisi l'opportunité d'empoigner cet objet aux pouvoirs terrifiants.

La disparition du miroir plongea Versailles dans une atmosphère de mystère et d'inquiétude. Son absence laissait un vide, comme une ombre froide, au sein du palais. Les spéculations allaient bon train, et malgré les enquêtes minutieuses menées par les autorités royales, le secret demeura impénétrable. La vérité sur la disparition du Miroir d'Éternité échappa à tous. Des siècles plus tard, des archéologues et des historiens, fascinés par les mystères de Versailles, se lancèrent dans une quête pour retrouver le légendaire miroir. Ils fouillèrent les archives secrètes et explorèrent les tunnels oubliés sous le palais. Leur espoir : découvrir enfin le secret de la disparition du miroir et percer ses énigmes mystiques.

Les chercheurs mirent à jour des documents anciens et des témoignages fragmentés.

Certains semblaient indiquer que le miroir avait été déplacé à la demande d'un membre de la cour, soucieux de préserver ses pouvoirs. D'autres théories suggéraient qu'il avait été dissimulé dans les profondeurs du palais pour éviter qu'il ne tombe entre de mauvaises mains, tandis que certains croyaient qu'il avait été volé par des conspirateurs, désireux d'exploiter ses pouvoirs à des fins personnelles. Malgré leurs efforts acharnés, les chercheurs ne purent jamais retrouver le Miroir d'Éternité. Les archives se dérobaient sans cesse et les tunnels, perdus dans l'obscurité, semblaient se refermer sur leurs pas. Pourtant, leur quête fit renaître les légendes et les mystères entourant l'objet, ravivant l'intérêt pour l'histoire énigmatique de Versailles. Le Miroir d'Éternité, invisible aux yeux des chercheurs modernes, continuait de hanter les imaginaires. Les récits de ses visions envoûtantes et de ses pouvoirs mystérieux persistaient, tels un écho du passé, rappelant à tous que certaines vérités, peut-être, sont destinées à rester dans l'ombre. Le palais de Versailles, avec ses trésors cachés et ses secrets enfouis, demeurait le témoin silencieux des événements passés, tandis que les mystères du Miroir d'Éternité, comme une brume implacable, restaient à jamais dans l'obscurité, suspendus entre le réel et l'imaginaire.

Le Poids du Secret de Louis XIII

Sous le ciel glacé de l'hiver, les étoiles scintillaient, pointes d'argent suspendues dans l'immensité noire, tandis que le château de Saint-Germain-en-Laye semblait se noyer dans l'obscurité, sa silhouette majestueuse rongée par le silence. À l'intérieur, l'air chaud des cheminées ne parvenait pas à dissiper l'angoisse qui rongait Louis XIII. Le roi, grand et imposant dans ses habits royaux, se fondait dans les ombres des lourdes draperies de son palais. Son visage était marqué par un tourment invisible, un fardeau que même les plus proches de ses conseillers ne pouvaient percevoir.

Les intrigues, les complots de cour et les rivalités politiques tissaient autour de lui une toile d'incertitudes. Mais ce qui l'assaillait plus que tout, ce qui l'enserrait dans une étreinte froide et inexorable, était un secret insondable, un mystère plus profond que tout ce qu'il avait connu.

Ce soir-là, alors que la neige tombait silencieusement sur les jardins du château, le roi fit appel à René de Brassac, un alchimiste redouté, dont la réputation mêlait fascination et crainte. Avec la discrétion d'un spectre, l'homme arriva dans les appartements royaux. Son visage, gravé de l'histoire et des secrets, semblait n'être que l'ombre d'un autre temps, un témoin silen-

cieux des mystères qu'il savait résoudre.

- *Vous êtes ici pour une mission particulière,* dit Louis XIII, sa voix tremblant d'une tension palpable.

- *J'ai besoin de vous pour retrouver un artefact ancien, la Larme d'Isis. On dit qu'il possède le pouvoir de dévoiler les secrets les plus enfouis.*

Le roi expliqua que des rêves étranges l'assaillaient, des visions plus vives et plus troublantes à chaque nuit, comme des échos d'un autre monde. Il avait entendu parler de la Larme d'Isis, un artefact caché au plus profond des catacombes de Paris.

Il croyait que cette gemme pouvait lui offrir les réponses qu'il cherchait désespérément. René de Brassac accepta, sa décision aussi silencieuse que la nuit qui s'étendait sur la ville. Il rassembla quelques compagnons fidèles et se lança dans les méandres sombres et labyrinthiques de Paris, là où l'histoire et la terre se confondent dans une obscurité oubliée.

Les jours se succédaient, tissés d'épreuves et de pièges cachés dans les dédales de l'enfer souterrain. La quête semblait sans fin. Mais, au cœur des catacombes, là où l'air était lourd de l'écho des âmes passées, René de Brassac fit la découverte qu'il cherchait. La Larme d'Isis reposait dans une urne antique, protégée par des symboles mystiques et des mécanismes complexes. La gemme, d'une lueur surnaturelle,

capturait la lumière de la lune, la transformant en une brume éthérée qui semblait danser autour de l'objet. Elle semblait respirer, vivante. De retour à Saint-Germain-en-Laye, René de Brassac présenta l'artefact à Louis XIII dans une cérémonie empreinte de solennité. Le roi, bouleversé, posa la gemme sur un autel sacré dans sa chambre privée, entouré de tapisseries anciennes et de statues énigmatiques. Des incantations oubliées murmurées à la lueur des bougies, il chercha à percer les mystères du temps et de l'espace. Mais dès les jours suivants, des changements étranges commencèrent à se manifester à la cour.

Louis XIII, jadis un roi pragmatique, semblait de plus en plus perdu dans ses pensées. Il parlait de visions, des révélations qu'il croyait recevoir de la Larme d'Isis, comme des éclaircies dans la nuit noire de son esprit. Ses décisions politiques étaient désormais influencées par des élans mystiques, des intuitions imprévisibles qui bouleversaient l'ordre établi.

La cour, d'abord intriguée, commença à se méfier du roi, partagé entre la lumière de ses révélations et les ombres de sa folie. Un matin, le château s'éveilla dans le chaos. La chambre privée du roi était vide.

La Larme d'Isis avait disparu, et avec elle, Louis XIII. Les gardes, dans un état de choc, lancèrent une recherche frénétique. Les traces du roi et de l'artefact semblaient s'être évapo-

rées comme par enchantement, comme si la terre elle-même les avait engloutis.

Les spéculations enflèrent, se tissant autour du mystère comme une toile d'araignée. Certains pensaient que Louis XIII avait découvert un secret si terrible que la seule issue était de disparaître, se fondre dans l'ombre des mystères que la gemme avait révélés. D'autres murmuraient que le roi, accablé par la lourdeur des vérités découvertes, n'avait trouvé d'autre salut que de s'effacer dans l'obscurité.

Les années passèrent, et malgré les nombreuses fouilles des catacombes et des archives, le mystère resta intact. Certains chercheurs, fascinés par la légende, scrutèrent les recoins sombres du passé à la recherche de traces du roi disparu et de l'artefact qui l'avait conduit à sa fin. Mais la Larme d'Isis resta un secret bien gardé, dissimulé dans les plis du temps.

Aujourd'hui, l'histoire de Louis XIII et de la Larme d'Isis est encore un mystère non résolu. La gemme, symbole du pouvoir et des dangers des connaissances interdites, continue de hanter les légendes du royaume. Le château de Saint-Germain-en-Laye, témoin des événements, conserve dans ses murs les échos de ce qui ne fut jamais compris. La quête de vérité, parfois, mène aux confins de l'invisible, là où les ombres du passé se mêlent aux incertitudes de l'avenir, et où certains mystères, peut-être, sont destinés à rester à jamais enfouis.

Les Secrets de la Reine

L'an de grâce 1626 avait débuté avec des promesses de grandeur pour le royaume de France, mais derrière les façades élégantes et les apparences de sérénité, des mystères se tramaient dans les couloirs du château de Saint-Germain-en-Laye. La reine Anne d'Autriche, épouse du roi Louis XIII, semblait être le modèle de la noblesse et de la grâce, mais derrière ce masque royal se cachait une quête personnelle qui déjouait les attentes.

Anne d'Autriche, élevée dans les traditions et les légendes ésotériques de la cour d'Espagne, avait hérité de la fascination pour les mystères antiques de sa mère, la reine d'Espagne.

Parmi les récits transmis à la jeune Anne, un artefact légendaire retenait toute son attention : la Fleur de Lune. Selon les légendes, cette relique possédait le pouvoir de prédire l'avenir et d'assurer la prospérité à son détenteur.

Malheureusement, la Fleur de Lune avait été perdue depuis des siècles, son existence se limitant à des écrits cryptiques et des récits mythiques. Anne s'était plongée dans les manuscrits anciens, consultait des alchimistes et des érudits en secret, cachant ses recherches derrière des portes closes. Ses investigations n'étaient pas passées inaperçues. Les murmures se répandirent dans les salons de la cour,

éveillant l'attention de ses conseillers et, bien sûr, de son mari, Louis XIII, qui commençait à s'inquiéter de cette obsession de sa reine.

Un soir d'automne, alors que les feuilles mortes crépitaient sous les pas des habitants du palais, Anne reçut une missive cryptée d'un correspondant mystérieux. Le message prétendait avoir découvert un indice crucial sur l'emplacement de la Fleur de Lune. Avec une hâte palpable, Anne confia la missive à son fidèle confident, le chevalier de La Rochefoucauld, un homme de confiance aux compétences multiples. Ensemble, ils décidèrent de partir en voyage pour suivre cette piste.

Leur périple les conduisit à travers la France, passant par des passages secrets et des demeures abandonnées. Leur voyage les mena finalement aux confins des Pyrénées, dans un village isolé où les légendes anciennes vivaient encore parmi les habitants. Là, ils rencontrèrent un vieux sage dont les connaissances semblaient transcender les âges. Ce sage révéla à Anne l'emplacement d'un temple oublié, dissimulé dans les profondeurs de la montagne.

Le temple, à l'aspect imposant et mystérieux, se tenait sous les ombres d'un ciel étoilé.

À l'intérieur, les murs déchiquetés par le temps et les fenêtres brisées laissaient filtrer une lumière lunaire pâle qui illuminait la scène d'un éclat spectral. Anne et La Rochefoucauld découvrirent la Fleur de Lune, une gemme étince-

lante enchâssée dans une relique sacrée.

Alors qu'Anne posait ses mains sur l'artefact, une vision étrange l'envahit. Les images défilèrent devant ses yeux : des avenir incertains, des destins entrelacés, et des vérités cachées sous les couches du temps. Les révélations étaient perturbantes, mais le pouvoir de la gemme restait mystérieux.

La victoire fut de courte durée. Alertés par les activités secrètes de la reine, des agents du cardinal de Richelieu se précipitèrent vers le temple. Le cardinal, toujours en quête de pouvoir, avait vu d'un mauvais œil les recherches d'Anne et son implication dans des affaires occultes.

Les agents encerclèrent le temple avec une détermination implacable. Anne et La Rochefoucauld durent fuir à travers des paysages sauvages, empruntant des chemins escarpés pour échapper à leurs poursuivants. Leur voyage, empreint de danger et de précipitation, fut marqué par des moments de tension intense et de combats furtifs.

Ils parvinrent à retourner à Saint-Germain-en-Laye avec la Fleur de Lune, mais l'ombre des événements restait présente. De retour à la cour, la reine Anne d'Autriche garda jalousement la Fleur de Lune. Elle dissimula ses véritables pouvoirs sous un voile de mystère. Les rumeurs concernant sa quête et ses découvertes se répandirent parmi les cercles aristocratiques.

La reine, désormais l'objet de fascination et de méfiance, était perçue comme une figure mystérieuse et ambivalente. Louis XIII, préoccupé par les affaires du royaume, restait en retrait, observant les changements autour de lui.

Les révélations de la Fleur de Lune semblaient influencer les décisions d'Anne, qui utilisait l'artefact avec prudence pour naviguer dans les eaux tumultueuses de la politique et des intrigues. Mais elle savait que ce pouvoir était aussi un fardeau. Chaque nuit, sous la lueur d'une chandelle vacillante, elle contemplait la gemme, cherchant des réponses à des questions qu'elle n'osait formuler à voix haute.

Un soir, alors que la pluie martelait les vitres du château, un messenger anonyme fit parvenir à la reine un parchemin scellé d'un étrange symbole. Ses mains tremblèrent légèrement en brisant le sceau. Un seul mot était inscrit :

"Veillez." Son souffle se suspendit. Quelqu'un d'autre connaissait l'existence de la Fleur de Lune. Quelqu'un d'autre savait.

Anne releva la tête, le regard fixé sur l'ombre mouvante de son reflet dans le miroir. L'histoire était loin d'être terminée. Le véritable jeu venait tout juste de commencer.

La Lumière d'Amboise.

Les premières lueurs du matin, filtrées à travers les vitraux multicolores du château d'Amboise, semblaient jouer avec les pierres séculaires, les illuminant d'éclats dorés qui dansaient comme des spectres. Les jardins en fleurs, parfumés et vibrants, offraient une illusion de sérénité, tandis que les fontaines scintillaient, comme si l'eau elle-même murmurait des secrets oubliés. Mais sous cette surface idyllique, l'âme de la cour de Louis XI, le «*Prudent*», bouillonnait de tensions insoupçonnées, tel un volcan dormant prêt à se réveiller.

Louis XI, à l'intelligence acérée et à la prudence redoutée, régnait d'une main de fer, ses yeux scrutateurs observant chaque recoin de son château, chaque geste, chaque souffle. Dans son regard, il n'y avait ni clarté, ni confort; juste la vigilance d'un homme toujours en quête de complots invisibles, prêt à fendre l'air avec sa stratégie avant même que l'ennemi n'apparaisse.

Son mariage avec Charlotte de Savoie, bien que scellé par la politique et les alliances stratégiques, s'était lentement transformé en une relation où la compréhension mutuelle avait trouvé sa place.

Charlotte, douce et discrète, possédait une intelligence fine qui capturait peu à peu l'affec-

tion du roi. Mais au cœur de cette harmonie apparente, une ombre grandissait.

Une ombre incandescente, celle de René, un jeune courtisan aux charmes éclatants et aux ambitions dévorantes. Fils d'un noble influent, René, avec sa beauté juvénile et son audace, pénétra rapidement le cercle intime de la cour. Mais plus encore, il s'immisça dans les pensées de la reine.

Sa fascination pour Charlotte se transforma en une passion brûlante et sans retour, un désir secret, mais insatiable. Pourtant, celle-ci, bien qu'agréablement touchée par ses attentions, ne partageait pas cet amour.

Ce qui était d'abord une admiration devint un jeu dangereux, un ballet d'intrigues où René se glissait dans l'ombre, s'approchant toujours plus près de la reine, usant de mots envoûtants et de gestes furtifs. Le château d'Amboise, qui semblait un havre de paix, se changea alors en un terrain de jeu pour des rencontres secrètes et des échanges codés dans des lettres dissimulées parmi les roses des jardins, où la lune, timide, devenait le seul témoin de leur folie.

Les premiers frissons de la trahison vinrent comme un vent glacé. Les sourires de façade, les regards fuyants entre Louis XI et Charlotte, commencèrent à s'intensifier, comme un orage à l'horizon, incertain mais menaçant. Les murmures des conseillers, d'abord discrets, se firent plus insistants. Un garde fidèle, l'œil

vigilant, rapporta à Louis XI des comportements étranges autour de la reine. Ce dernier, fidèle à sa réputation, décida d'agir dans l'ombre. Une enquête secrète, menée avec la minutie d'un maître, révéla des lettres codées, interceptées dans les couloirs du château, prouvant la complicité de René et son projet de déstabiliser le royaume en utilisant son influence sur la reine.

Le roi, tel un stratège implacable, convoqua René sous prétexte d'une réunion privée. Dans une salle où les flammes des torches dansaient comme des spectres de l'âme, il confronta le jeune courtisan avec des preuves irréfutables. René, pris au piège de ses propres ambitions, tenta d'arguer, de se défendre, mais face à la froideur du roi, il comprit que son destin était scellé.

Louis XI, avec une précision glaciale, choisit de ne pas créer de scandale. René fut exilé, éloigné de la cour, de ses rêves et de ses illusions. Le jeune homme, autrefois brillant, disparut comme une étoile filante, son nom effacé des mémoires, comme les traces d'un vent capricieux sur la mer.

Charlotte, elle, resta fidèle à son rôle de reine, mais le poison de cette trahison la rongea secrètement. Elle se réfugia dans ses devoirs royaux et ses œuvres de charité, cherchant à apaiser la tempête intérieure qui secouait son âme. Son mariage avec Louis XI, déjà marqué

par une distance profonde, se resserra néanmoins, tissé de compromis silencieux et d'une nouvelle force fragile.

Mais à la cour d'Amboise, le départ furtif de René ne fut qu'un prélude. Les rumeurs commencèrent à se tordre dans l'air comme une brume épaisse, alimentant la curiosité et l'inquiétude parmi les nobles. Les fêtes somptueuses, qui suivirent la découverte de la trahison, furent éclipsées par une tension palpable, où chaque sourire pouvait cacher une lame, chaque parole un piège.

Louis XI, toujours aussi vigilant, ne laissa aucun répit aux conspirateurs. Ses mesures de sécurité se renforcèrent, ses stratégies affinées, alors que sa cour, marquée par les échos de cette trahison, retrouvait son rythme mais avec une lourde conscience du prix à payer pour le pouvoir. Charlotte, de son côté, se tourna vers le royaume, concentrant ses efforts pour réparer les fissures dans son cœur et son devoir.

Une anecdote, bien que peu connue, vient encore teinter l'histoire d'Amboise : en 1461, Louis XI avait ordonné la construction d'une "*salle des secrets*", une pièce secrète dans le château, où il recevait les confidences et les rapports des espions. C'est dans cette salle, voilée et à l'abri des regards, qu'il aurait découvert la véritable ampleur des intrigues de la cour. Une salle qu'il utilisa pour étouffer bien des complots, bien avant que René ne devienne

une menace. Si cette salle avait des murs capables de révéler leurs secrets, ils auraient raconté bien d'autres histoires d'espions et de trahisons.

La cour d'Amboise, sous l'ombre de Louis XI, devint un lieu où les passions, les stratégies et les trahisons se mêlaient comme une danse complexe, où chaque sourire pouvait cacher une lame, chaque parole un piège. L'histoire de cette époque, prise entre le pouvoir et l'amour, demeure un testament des jeux de l'âme et du trône, où la lumière et l'ombre ne se séparent jamais tout à fait.

Mystères des Boucles d'Oreilles de Catherine de Médicis.

Les soirées à Fontainebleau étaient des symphonies d'or et de velours, où la lumière tremblante des chandelles s'accrochait aux éclats des rires et aux plis soyeux des robes. Mais ce soir-là, sous les masques et les apparats, une tension insaisissable flottait dans l'air. Un frisson qui n'était pas dû aux courants d'air s'insinuant dans les corridors du château.

Catherine de Médicis, souveraine aux mystères aussi étincelants que ses bijoux, faisait miroiter à ses oreilles deux boucles de diamant d'une pureté inégalée. On murmurait à la cour qu'elles n'étaient pas de simples parures, mais des talismans aux pouvoirs occultes. On disait qu'elles chantaient des prophéties à l'oreille de la reine, qu'elles captaient les chuchotements du destin. Certains affirmaient même qu'une fée, dans une nuit brumeuse, les avait déposées dans les mains de Catherine, scellant ainsi son pouvoir.

Le bal battait son plein. Entre les danses, les masques et les regards volés, les courtisans jouaient un théâtre d'ombres et de faux-semblants. L'orchestre lançait ses mélodies comme des enchantements, et le vin coulait comme un fleuve insouciant. Mais soudain, alors que les

invités se dispersaient dans les couloirs à l'aube naissante, un cri fusa, glaçant la fête comme une lame effilée : les boucles d'oreilles avaient disparu. Catherine, le visage figé comme une statue de marbre, exigea une enquête immédiate. Son fidèle confesseur, le moine Évariste, fut désigné pour percer le mystère. Homme d'esprit et de silence, il arpenta les couloirs du château, interrogea les domestiques, scruta les moindres replis de la tapisserie du temps.

Les rumeurs éclatèrent comme des feux follets. Une femme au visage voilé avait été aperçue, effleurant du bout des doigts le coffret royal. Un valet prétendait avoir vu un corbeau s'envoler avec un éclat de diamant entre les serres. D'autres soufflaient que les boucles s'étaient volatilisées dans les eaux sombres du lac du château.

Mais une autre histoire, plus cocasse, se répandit dans les alcôves : un vieux marquis, un peu trop épris de vin et de poésie, jura devant témoins avoir vu les boucles... accrochées aux oreilles d'un petit singe chapeleur. L'animal, favori d'une duchesse fantasque, avait pour habitude de dérober les objets scintillants pour les cacher dans la doublure de son manteau. Le marquis, dans un élan de bravoure imbibée, tenta de négocier avec le singe, lui offrant en échange sa perruque poudrée. Mais la bête, espiègle et moqueuse, préféra s'enfuir à travers

les couloirs, les bijoux tintant à ses oreilles comme des grelots d'un lutin facétieux. L'histoire aurait pu rester une légende de couloir, mais Évariste découvrit bientôt des indices troublants. Dans une chambre discrète, dissimulé derrière un panneau de bois, il mit la main sur un coffret. À l'intérieur, les boucles brillaient encore, aussi pures et énigmatiques que la nuit où elles avaient disparu. L'auteur du vol ? Isabeau, dame de compagnie au regard d'orage et au cœur consumé par la jalousie. Dans un souffle tremblant, elle avoua son crime : une impulsion née du désir d'attirer un peu de la chance que Catherine semblait posséder. Mais elle n'avait pas osé s'enfuir avec le butin et, prise de panique, avait caché les bijoux... avant que le singe ne s'en empare par pur hasard ! Catherine, l'ombre d'un sourire aux lèvres, pardonna.

Après tout, la cour vivait de secrets, d'illusions et de récits extravagants. Les boucles retrouvèrent leur place d'honneur, et la paix revint à Fontainebleau... du moins, jusqu'au prochain mystère. Dans les années qui suivirent, on se demanda longtemps si les boucles d'oreilles de la reine possédaient véritablement un pouvoir. Elles ne prédirent jamais l'avenir. Mais une chose était certaine : elles avaient le don de faire parler, et dans un château où chaque murmure était une arme, c'était peut-être le plus grand des enchantements.

Les Ombres de Chambord :

Le Dernier Secret de Léonard.

Dans les brumes matinales qui caressaient les tours du château d'Amboise, une silhouette voûtée avançait lentement, appuyée sur une canne finement sculptée. Ses pas étaient lents, mesurés, mais son regard, lui, flamboyait encore d'une lueur insaisissable. Léonard de Vinci, le maître incontesté de la Renaissance, n'avait plus la vigueur de ses jeunes années, mais son esprit, lui, demeurait acéré comme la lame d'un Florentin.

Quand il arriva en France en 1516, invité par François Ier, il n'était plus qu'un vieil homme fatigué, chargé d'un mystère plus grand que tous ses chefs-d'œuvre. Il avait quitté l'Italie sans regret, emportant avec lui trois tableaux dont un qui ferait basculer l'histoire de l'art, des carnets remplis de croquis et de notes, et surtout, un secret que seuls le roi et lui partageaient.

François Ier, alors jeune souverain de vingt-deux ans, était tout l'inverse de Léonard : impétueux, vibrant d'énergie et avide de savoir. Dès leur première rencontre, dans une salle ornée de tapisseries dorées à Amboise, une complicité immédiate s'installa. Là où d'autres rois voyaient en Léonard un vieux peintre, François

percevait le trésor inestimable que recelait son esprit. Il le questionnait sans cesse :

— *Maître, dites-moi, les ailes de vos machines volantes... ont-elles un jour porté un homme dans les cieux ?*

Léonard esquissait alors un sourire rusé.

— *Sire, un homme peut vouloir imiter l’oiseau, mais il ne doit pas oublier qu’il est né sans plumes.*

François riait. Il aimait ces joutes verbales autant que les dessins énigmatiques de son nouvel ami. Très vite, le roi lui offrit un logis à Amboise et l’autorisa à travailler librement, en échange... d’un pacte silencieux. Léonard devait lui enseigner tout ce qu’il savait sur la mécanique, l’astronomie et les fortifications.

En retour, François protégerait ses écrits, ses inventions, et lui offrirait les moyens de ses ambitions. Ce que personne ne savait, c’est que dans l’obscurité feutrée de ses appartements, Léonard avait amené avec lui un manuscrit codé, un livre de secrets que même le Vatican convoitait.

Ce livre contenait bien plus que des croquis d’hélicoptères rudimentaires ou d’étranges machines de guerre... Il renfermait des connaissances si avancées que leur révélation aurait pu changer le monde. Mais la cour de France n’était pas un sanctuaire. Autour du vieux maître, les convoitises s’aiguisaient. Certains courtisans, jaloux de l’intérêt que François lui

portait, commencèrent à l'espionner. Les bruits couraient dans les couloirs de Chambord : Le Florentin murmure à l'oreille du roi.

- *Il cache un manuscrit qui pourrait donner un pouvoir absolu, et si, au fond, il était un espion des Médicis ?*

Parmi ces ennemis silencieux, un homme se détachait : le cardinal de Tournon, fervent défenseur des intérêts du clergé et méfiant envers les esprits trop indépendants. Il était persuadé que Léonard cachait des découvertes susceptibles de remettre en cause l'ordre établi.

Une nuit, alors que Léonard travaillait à une étrange machine hydraulique dans son atelier, un bruissement attira son attention. Il leva la tête. Une ombre glissait derrière la fenêtre, à peine visible sous la lueur vacillante des torches. Il se leva péniblement, ouvrit la porte et trouva un parchemin cloué à la porte de son atelier. Trois mots y étaient inscrits : « *Tu caches trop.* »

Léonard sourit. Il n'avait jamais craint les esprits obtus. Pourtant, lorsqu'il raconta l'incident à François Ier le lendemain, le visage du roi se ferma.

— *Ils te surveillent. Et ils voudraient ce que tu sais.*

- Alors je leur donnerai du vent, répliqua Léonard en haussant les épaules. François éclata de rire.

— *Voilà pourquoi je t'aime, vieux maître !*

Mais le temps était un ennemi que même le plus grand des génies ne pouvait vaincre. En mai 1519, Léonard s'éteignit à Amboise, laissant derrière lui une énigme que personne ne résoudrait jamais entièrement.

À sa mort, ses carnets furent scellés par ordre du roi. Mais une question demeurait : que faire de ses toiles, ces chefs-d'œuvre que Léonard avait emportés d'Italie ?

C'est là qu'entre en scène son héritier autoproclamé: Gian Giacomo Caprotti, dit Salaï, un ancien apprenti de Vinci connu pour son talent... à voler tout ce qui avait de la valeur. Salaï n'était pas un génie, mais il savait flairer une bonne affaire.

Sans vergogne, il mit en vente plusieurs tableaux, dont *La Joconde*, au plus offrant. François Ier, paniqué à l'idée de voir disparaître les dernières traces de son ami, paya une somme exorbitante, plusieurs milliers d'écus, pour racheter les œuvres.

Salaï, lui, disparut ensuite dans les tavernes de Milan, dépensant sa fortune en vin et en femmes. Certains racontent qu'il mourut dans une ruelle, poignardé par un créancier. D'autres disent qu'il survécut et s'enrichit encore sur le dos de son maître.

Quant aux carnets de Léonard, François Ier les conserva précieusement... mais une rumeur persista. Avant sa mort, Léonard aurait confié une partie de ses secrets à un mystérieux dis-

ciple, quelqu'un qui les aurait emportés loin de la France.

Et aujourd'hui encore, dans certaines bibliothèques oubliées, des feuillets noircis d'une écriture serrée sommeillent, attendant celui qui saura enfin déchiffrer ce que François Ier lui-même n'avait jamais osé lire.

La Splendeur des Habits :

Un Trône Tissé de Fil d'Or.

Dans les salons dorés du château de Fontainebleau, le bruissement des velours et des satins se mêlait aux murmures de la cour. François Ier déambulait avec une majesté naturelle, chaque détail de son apparence minutieusement orchestré. Rien n'était laissé au hasard. Son manteau de brocart d'or captait la lumière des lustres, projetant des éclats qui émerveillaient autant qu'ils éblouissaient. Autour de son cou, l'insigne de la Toison d'Or scintillait comme un talisman mystique, autant symbole de prestige que d'ambition.

À cette époque, la mode était bien plus qu'une question d'esthétique : elle était une arme. Un jeu de pouvoir. Et nul ne le maniait mieux que François Ier. Ses habits n'étaient pas de simples parures, mais des déclarations politiques.

Chaque broderie, chaque perle cousue à la main témoignait d'une suprématie qu'il entendait imposer à ses rivaux, et en particulier à Charles Quint.

Depuis son avènement, François Ier avait compris que pour régner, il fallait captiver. Il ordonna la création d'ateliers de tissage où les meilleurs artisans français rivalisaient avec les Italiens et les Flamands. Il collectionnait les

étoffes comme d'autres accumulaient les victoires militaires. Draps de soie de Venise, velours cramoisis de Gênes, damas brodés venus d'Orient... Rien n'était trop beau pour asseoir son règne dans une splendeur tissée de fil d'or. L'un des épisodes les plus fameux de cette guerre de l'apparence eut lieu en 1520, lors du Camp du Drap d'Or, un sommet diplomatique organisé entre François Ier et Henri VIII d'Angleterre. Le souverain français, soucieux d'éblouir son homologue anglais, fit dresser un pavillon entièrement recouvert de tissu doré. À l'intérieur, tapis persans, lustres de cristal, coupes ciselées... Mais c'était sa propre garde-robe qui laissa les Anglais sans voix. Il apparut vêtu d'un manteau d'argent brodé de fils d'or, d'un pourpoint aux boutons sertis de rubis et d'un chapeau orné de plumes exotiques. Henri VIII, bien que somptueusement vêtu lui aussi, semblait presque terne à côté de lui. Pourtant, derrière ce faste, un jeu d'échec invisible se jouait. Les soieries de François Ier ne brillaient pas seulement sous la lueur des chandelles, elles cachaient aussi des secrets. Car les habits du roi étaient régulièrement scrutés, analysés, copiés et parfois même espionnés. Certains émissaires ennemis réussirent à infiltrer les ateliers de couture de la cour pour tenter de comprendre l'origine des motifs, des techniques et des symboles cachés dans les broderies royales. Une fois, une robe du roi fut

volée dans l'atelier d'un tailleur parisien, provoquant un scandale retentissant. On suspecta une conspiration vénitienne, voire une machination ourdie par Charles Quint.

Un soir, un espion espagnol fut démasqué dans les couloirs du palais. Il tentait de dérober des patrons de broderie et des échantillons de tissus.

Capturé, il révéla que Charles Quint lui-même cherchait à percer le secret de la somptueuse garde-robe de son rival. François Ier, loin de s'en offusquer, rit de l'anecdote et envoya à Charles un échantillon accompagné d'une lettre moqueuse : *"Si Votre Majesté désire tant découvrir mes secrets vestimentaires, je puis lui envoyer mes tailleurs plutôt que mes soldats."*

Les années passant, la grandeur vestimentaire de François Ier continua de fasciner, mais elle fut aussi le reflet d'un royaume qui était en perpétuelle lutte pour maintenir sa place face à l'empire grandissant de Charles Quint.

Les guerres, les alliances et les trahisons s'enchaînèrent, mais jamais le roi ne cessa d'utiliser son apparence comme un instrument de pouvoir.

En 1547, lorsque François Ier s'éteignit à Rambouillet, ses habits furent préparés soigneusement pour son dernier voyage. Il fut inhumé dans une tenue digne d'un empereur, son corps enveloppé de tissus somptueux, ses insignes d'or posés sur sa poitrine. Mais son influence

ne disparut pas avec lui. Son goût pour l'opulence, son utilisation stratégique de la mode et de l'art continuèrent d'inspirer les monarques français qui lui succédèrent. Louis XIV, en particulier, poussa encore plus loin cette obsession du vêtement comme outil de domination politique.

Aujourd'hui encore, les portraits de François Ier, paré de ses tenues flamboyantes, nous rappellent qu'à la Renaissance, un roi ne se contentait pas de gouverner : il devait aussi éblouir, mystifier et conquérir, même par un simple éclat de velours doré.

Les Flammes du Luberon :
L'Ombre de François Ier et le
Massacre des Protestants.

L'histoire de François Ier, un roi aux multiples facettes, se dévoile sous un jour bien moins glorieux à la fin de son règne. L'ombre du massacre des protestants dans les villages du Lubéron, une tragédie méconnue mais bien réelle, flotte sur ses dernières années, entre complots politiques et luttes religieuses, dans une époque où l'innocence et la souffrance se mêlaient dans une danse macabre.

François Ier, le roi qui avait su redonner à la France son éclat avec la Renaissance, était au crépuscule de son règne. Son royaume, autrefois baigné par les splendeurs de l'art, de l'architecture et de la culture, se retrouvait dans l'étreinte d'une guerre religieuse de plus en plus violente. Le règne de François Ier, marqué par des victoires militaires et des alliances stratégiques, s'éteignait dans les tourments du conflit entre catholiques et protestants.

Le roi, vieillissant et malade, se retrouvait pris dans une toile de conspirations et d'assassinats, un monde d'intrigue qu'il n'avait pas su endiguer. Mais ce qui allait entacher son nom, bien plus que ses victoires, ce fut la brutalité des

événements qui secouèrent la région du Lubéron, au cœur du royaume. Alors que le roi était de plus en plus en retrait du pouvoir, influencé par des conseillers et des membres de sa cour, un ordre sinistre avait été donné: l'éradication des protestants, vus comme une menace grandissante à l'autorité royale.

Tout débuta dans les montagnes escarpées du Lubéron, une région pittoresque du sud de la France. Le climat tendu entre catholiques et protestants se transformait en un champ de bataille sanglant. Ce n'était pas un incident isolé, mais bien un plan orchestré dans l'ombre des palais royaux. Les protestants, jusqu'alors considérés comme des hérétiques mais tolérés, se retrouvaient pris dans une spirale de violence inouïe.

Les rapports de l'époque ne sont guère clairs, mais selon certains historiens, l'ordre de massacre venait directement de la cour, sous l'influence de puissants seigneurs catholiques, avides de reprendre le contrôle de ces régions récalcitrantes. La situation était exacerbée par la rivalité religieuse, et François Ier, qui avait d'abord tenté de maintenir un équilibre, n'avait pas anticipé l'escalade de la violence. L'un de ses plus proches conseillers, un homme à la réputation douteuse, avait incité le roi à agir avec une sévérité extrême, sous prétexte de préserver l'unité du royaume. Ainsi, dans la nuit noire du mois de septembre 1547, les pre-

mières torches furent allumées dans les villages du Lubéron. Une fois les villages encerclés, les huguenots, hommes, femmes et enfants, furent jetés dans des bûchers improvisés. D'autres furent massacrés à la hache ou exécutés dans des fosses communes. Des milliers de personnes périrent dans une horreur absolue, et l'écho des souffrances des innocents résonna jusque dans les ruelles de la capitale. Les flammes qui dévoraient les corps des victimes illuminèrent la nuit, éclairant l'âme tordue du royaume.

Ce massacre ne fut pas qu'une simple exécution religieuse, mais un message envoyé à tous ceux qui s'opposaient au pouvoir royal.

La répression dans le Lubéron fut d'autant plus cruelle qu'elle s'accompagna de la destruction totale des villages. Les terres furent ravagées, les maisons incendiées, et les familles divisées. Ce fut un véritable génocide, alimenté par la haine religieuse et l'ambition des puissants.

Dans les coulisses du pouvoir, des complots se tramaient. La reine Catherine de Médicis, bien que ne gouvernant pas encore à l'époque, avait ses propres ambitions pour l'avenir. Certains murmuraient qu'elle avait vu dans la répression du Lubéron une occasion d'asseoir son pouvoir au sein de la cour, notamment pour affaiblir les factions protestantes qui commençaient à prendre de l'ampleur. La reine savait que la guerre de religion ne serait qu'un prélude à une

lutte plus grande encore, et les événements du Lubéron n'étaient que le début d'une série de manœuvres machiavéliques qui aboutiraient à la Saint-Barthélémy.

Il se dit que François Ier, dans ses dernières années, n'avait plus toute sa lucidité. Il était peut-être victime de manipulations orchestrées par des conseillers influents. Les décisions qu'il prenait semblaient souvent incohérentes et contradictoires. Et tandis que le roi se laissait submerger par les affres de la maladie et du doute, des seigneurs comme Montmorency et de Guise prenaient les rênes du pouvoir.

Ce massacre, bien que terrible, marqua une transition dans l'histoire de la France, et il fut perpétué par la génération suivante. Louis IX, roi plus jeune et plus ambitieux, perpétuera cette vision du pouvoir royal, où les massacres et l'intolérance religieuse serviraient à asseoir son autorité. L'ombre du massacre des protestants dans le Lubéron plane sur lui, et sa propre politique violente contre les huguenots de la Saint-Barthélémy ne sera que la suite logique de cette terrible tâche héritée de son père.

Les rumeurs disent qu'à la fin de son règne, François Ier aurait exprimé des regrets, hanté par la souffrance qu'il avait engendrée. Mais ces regrets ne parvinrent jamais à effacer la douleur des milliers de victimes, dont les corps brûlés continuaient de hanter la mémoire des villages dévastés du Lubéron. Ce massacre,

enveloppé dans les mystères de la cour et les arcanes du pouvoir, laissa une trace indélébile dans l'histoire. La vérité, souvent occultée, se mêla à la légende. Aujourd'hui, dans les montagnes du Lubéron, certains disent qu'on peut encore entendre les échos de ces drames, murmurés par le vent à travers les ruines des villages anciens. Ce qui commença sous le règne de François Ier, se perpétua avec Louis IX et la folie meurtrière des guerres de religion, marquant à jamais l'histoire de la France d'une tâche sanglante.

Le Massacre de la Saint-Barthélemy.

Dans les brumes d'une époque où les intrigues politiques et les passions religieuses se croisaient comme des épées acérées, la France vivait des heures sombres. François Ier, roi charismatique et valeureux, n'était plus, et son fils, Charles IX, peinait à maintenir l'équilibre fragile entre catholiques et huguenots. Mais derrière la façade royale, c'est une autre histoire, plus noire, qui se tissait dans les coulisses du pouvoir. Une histoire de complots, d'assassinats, et de meurtres en plein cœur de Paris, à l'ombre des palais et des églises.

Tout commença par l'assassinat mystérieux de l'un des conseillers les plus proches du roi : Jean de la Rochefoucauld. Le fidèle serviteur du royaume, connu pour sa modération et sa sagesse, fut retrouvé dans sa chambre, une dague plantée dans le cœur, un sourire macabre sur son visage. Personne ne savait qui était derrière ce meurtre. Les soupçons se tournèrent immédiatement vers les huguenots, mais quelque chose clochait dans cette affaire.

Pourquoi un homme si respecté, si proche du pouvoir, aurait-il été tué dans l'ombre de la nuit, sans que personne ne comprenne les raisons ? Catherine de Médicis, la mère de

Charles IX et reine-mère, vit dans ce meurtre une occasion d'éliminer l'ennemi huguenot de manière décisive. Elle savait que la guerre de religion qui déchirait la France devait arriver à son terme. Mais pour cela, il lui fallait un choc, un acte fort qui terrifierait et déstabiliserait ses adversaires. L'assassinat de la Rochefoucauld, elle en était convaincue, ne devait pas rester impuni. Et quel meilleur moyen de montrer la puissance du royaume catholique que de livrer les huguenots à la colère royale ?

Dans les cercles intimes du pouvoir, un complot se forma. La reine-mère, elle-même une manipulatrice d'exception, convainquit son fils, Charles IX, de prendre une décision radicale. Il n'avait pas le choix. C'était une question de survie pour la monarchie. François de Guise, chef de la faction catholique, se joignit également à l'intrigue, poussant à l'extinction de la menace protestante. Les ordres étaient donnés dans l'ombre : la nuit, Paris serait le théâtre d'un massacre, et la Saint-Barthélémy serait le jour du châtement.

Les rues de la capitale, d'habitude animées et vivantes, se transformèrent en un terrain de chasse. Les huguenots, innocents ou non, furent traqués sans merci. Des hommes, des femmes, des enfants furent massacrés, leurs corps abandonnés dans les rues. Des rires nerveux et des cris de terreur se mêlaient aux chants religieux des catholiques, qui s'éle-

vaient dans une sinistre harmonie. La nuit, les flammes des bûchers éclairaient les visages pleins de rage et de souffrance. Mais c'était la nuit de l'injustice, et personne ne pouvait échapper à la folie meurtrière de ce massacre, orchestré par les plus hautes sphères du pouvoir.

Catherine de Médicis, l'âme de ce complot sanglant, assista à l'horreur avec un calme glacé. Il se disait qu'elle avait elle-même ordonné l'exécution des huguenots les plus influents, les leaders de la rébellion, pour envoyer un message à tous ceux qui oseraient défier l'autorité royale. Dans l'ombre des palais, des figures comme le duc de Guise se tenaient prêts à parachever l'œuvre de destruction. Mais un événement étrange se produisit. Tandis que les flammes dévoraient les corps et que le sang inondait les rues, un cri perça la nuit. Un cri si puissant et si désespéré qu'il fit frémir le cœur de tous ceux qui l'entendirent. Ce cri n'était pas celui d'un huguenot. Il venait du plus haut de la hiérarchie royale.

Un messager, tremblant, se présenta à la reine-mère, l'annonçant que l'un de ses fils, Charles IX, était tombé dans un profond état de terreur après avoir pris conscience de l'ampleur de la tuerie. L'innocence des victimes lui apparaissait alors dans toute sa brutalité, et le jeune roi se sentit submergé par un sentiment de culpabilité impossible à contenir. Mais c'était trop

tard. Le massacre ne s'arrêterait pas. Les 3.000 morts, leurs corps brûlés, traînés, exposés dans les rues de Paris, ne seraient jamais oubliés. Mais derrière cette tragédie se cachait un mystère encore plus grand. Pourquoi cet assassinat de la Rochefoucauld ? Pourquoi ce timing parfait ? Certains murmurent encore aujourd'hui que ce meurtre n'était pas le simple résultat d'une haine religieuse, mais plutôt une manœuvre politique plus sinistre, qui visait à forcer la main du roi et à accélérer le processus de massacre. La reine-mère, en manipulatrice habile, aurait peut-être orchestré la mort de son propre conseiller pour enflammer la guerre et créer une justification royale à un bain de sang. Alors, les rumeurs persistèrent, les complots se multiplièrent, et l'histoire, enveloppée dans les ombres de la nuit de la Saint-Barthélémy, laissa place à une légende d'intrigue et de souffrance. Le pouvoir, une fois plus, avait triomphé de la moralité, et la France paya le prix de sa propre folie.

Dans la cour carrée du Louvre, où le marbre se teintait de sang et où les cris résonnaient dans l'air comme des échos d'âme perdues, Catherine de Médicis, la reine-mère, arriva sur les lieux, les yeux glacés par la froideur du pouvoir.

Mais lorsqu'elle aperçut l'ampleur de la tuerie, la vue des corps entassés, des flammes dévorant l'innocence, une terreur sourde la saisit :

un frisson d'effroi glacé traversa son corps, car elle comprit que même le destin qu'elle croyait maîtriser lui échappait désormais.

Les Frasques de Louis XV

Louis XV, roi de France, est une figure complexe et controversée, à la fois adoré et détesté, dont le règne fut marqué par des intrigues, des excès et une fin tragique, aussi spectaculaire que mystérieuse. Mais c'est sa relation tumultueuse avec les quatre sœurs Nesle qui, en grande partie, résume l'un des aspects les plus sombres et fascinants de sa vie privée et de son règne.

Louis XV monta sur le trône très jeune, à peine âgé de 5 ans, à la suite de la mort de son grand-père, Louis XIV, le "*Roi Soleil*".

Cependant, c'est lorsqu'il prit la pleine souveraineté qu'il devint un roi particulièrement débridé. Sa cour à Versailles, le château emblématique du grand siècle, était un lieu de grandeur et de faste, mais aussi un terrain de chasse pour les passions royales.

Les sœurs Nesle, quatre jeunes femmes d'origine modeste mais de beauté envoûtante, connurent l'une des ascensions les plus surprenantes dans l'histoire des courtisanes. Louise, la plus jeune et la plus audacieuse d'entre elles, fut la favorite incontestée du roi. La famille Nesle n'était pas la seule à s'inviter dans les étreintes royales. Le roi, déjà connu pour sa sensualité et son goût pour les plaisirs, fit une exception avec les quatre sœurs, qui furent

successivement ses maîtresses.

Les sœurs Nesle ne se contentaient pas de charmer Louis XV : elles devenaient des actrices d'un jeu bien plus trouble. Louise, par exemple, non seulement réussit à capter l'attention du roi, mais elle lui créa une sorte de harem, un lieu secret où se rassemblaient plus de 150 jeunes filles vierges. Ce "harem" n'était pas seulement un lieu de plaisir physique ; il devenait un instrument de manipulation et de pouvoir dans les coulisses de la cour.

Ces jeunes femmes, recrutées et formées pour l'unique but de satisfaire les désirs du roi, étaient une sorte de monnaie d'échange dans les intrigues de la cour.

Dans les salons dorés du château de Versailles, l'indifférence de Louis XV aux affaires de l'État était devenue presque légendaire.

Connu pour sa négligence politique et son égoïsme démesuré, le roi se laissait trop souvent happer par les distractions de la cour, préférant la débauche et le plaisir à la gestion des affaires du royaume. Les intrigues politiques s'y mêlaient aussi, alors que la noblesse se livrait à une guerre silencieuse pour obtenir les faveurs royales. Les ambitions des courtisans, les intrigues de la famille royale et les rivalités au sein de la cour étaient telles qu'elles déclenchaient parfois des complots sanglants.

À l'époque, la France était en pleine déroute financière et politique, mais Louis XV, dans son

château de Versailles, semblait indifférent à la misère du royaume. La guerre de Sept Ans, qui se solda par une défaite cuisante pour la France, fut un coup dur pour son règne, mais le roi choisit de se détourner de cette réalité en s'enfermant dans ses plaisirs et ses maîtresses. Les comtes, marquis et ducs de la cour étaient dans l'attente que le roi montre de l'intérêt pour leurs affaires, mais rien ne semblait l'atteindre, pas même les désastres militaires. Cependant, comme souvent dans les vies des souverains, une fin dramatique marque le crépuscule d'un règne excessif. Louis XV, dans son égocentrisme, avait évité toute prudence, négligeant même sa santé et celle de son entourage. À la fin de son règne, une terrible épidémie de variole se propageait à travers la cour, et c'est cette même maladie qui l'emporta. Alors qu'il se trouvait au château de Versailles, au sommet de sa gloire, il tomba malade. L'ironie était qu'une maladie si ancienne et si redoutée frappa finalement celui qui avait vécu sa vie dans l'insouciance et l'excès. Louis XV mourut le 10 mai 1774, et sa fin fut aussi cruelle que sa vie fut débridée. La variole, maladie impitoyable et inévitable à l'époque, le défigura, et il mourut dans une agonie terrifiante. Ses dernières heures, marquées par une détresse visible, contrastèrent brutalement avec son image de souverain tout-puissant. Son corps, déjà marqué par les

stigmates de la maladie, fut exposé dans la cour de Versailles avant son enterrement à Saint-Denis. La réputation du roi s'effondrait, et la fin de son règne devenait un symbole de l'impuissance de la monarchie face à la réalité. À sa mort, un mystère demeura concernant ses volontés testamentaires. La dernière volonté de Louis XV, consignée dans un document non daté, stipulait que certaines de ses maîtresses, dont les sœurs Nesle, devraient être prises en charge financièrement après sa disparition.

Les intrigues autour de ses héritages, et notamment du destin des jeunes filles de son harem, continuèrent à faire parler dans les années suivant sa mort. L'histoire se murmura que des rumeurs prétendaient que l'une des sœurs Nesle, Louise, avait tenté de prendre la place de la reine de France, mais que son ambition fut rapidement déjouée par la famille royale, qui la fit discrètement écarter.

Versailles, le lieu de tous les excès, se retrouvait dépeint comme un théâtre des passions humaines, des intrigues politiques et des mystères inavouables. Entre les murs de ce château, où la magnificence de l'architecture se mêlait à l'ombre des complots, se déroulait la pièce tragique du règne de Louis XV.

Un des aspects les plus cocasses de son règne était la manière dont il considérait les affaires du royaume, comme des petites distractions, parfois même avec une note d'ironie.

Les ministres étaient désespérés, la cour se battait pour la moindre faveur royale, tandis que le roi se divertissait avec ses maîtresses et ses banquets. L'histoire des sœurs Nesle est ainsi emblématique de ce règne, où la soif de pouvoir et de plaisir ne connaissait aucune limite. Louis XV, obsédé par son image et incapable de voir les signes avant-coureurs de la révolution qui viendrait bouleverser son monde, vivait dans une bulle d'indifférence. Son cœur n'était plus qu'un instrument de désir, et ses derniers moments furent une lente déchéance. Mais dans l'ombre de Versailles, les intrigues qui se tissèrent au fil des années n'allaient pas s'éteindre avec lui, et la monarchie finirait par se trouver face à un destin bien plus grand, bien plus tragique que celui de Louis XV.

Le Roi des Festins et des Modes.

Dans les brumes d'une époque où les frontières de la France moderne n'étaient encore que de vagues esquisses, là où le crépuscule et l'aube se confondaient dans l'insondable mystère des temps anciens, vivait un roi dont le nom résonne à travers les siècles: Dagobert Ier.

Un souverain qui, dans la grande fresque de l'histoire, se fit un nom non seulement par ses exploits militaires, mais aussi par ses appétits insatiables de luxe, de fêtes somptueuses et de modes éclatantes. Un homme dont la silhouette royale, parée de velours et d'or, faisait naître à la cour une admiration mêlée d'un léger tremblement d'inquiétude. Car si son royaume était celui de la splendeur, son caractère aussi lumineux qu'imprévisible était un terrain de jeu où l'humour et l'absurde se mêlaient souvent.

La réputation de Dagobert Ier n'était plus à faire. Ses guerres victorieuses avaient tracé sur la carte un empire éclatant, mais c'était dans ses palaces que le véritable pouvoir du roi s'exprimait. Là, parmi des feux de chandelles et des festins qui semblaient n'avoir ni fin ni égal, Dagobert régnait sur ses courtisans comme un maître d'hôtel de la haute société, mais avec une main de fer dans un gant d'or. Ses banquets étaient des cérémonies de démesure, où les mets les plus fins se disputaient la scène

avec des danses effervescentes et des musiques enivrantes. Son goût pour la mode n'avait d'égale que sa soif de grandeur. Il s'habillait comme un tableau vivant, chaque tunique brodée d'or éclatant, chaque paire de chausses en soie d'une couleur que seuls les peintres les plus audacieux auraient osé imaginer.

Une cape pourpre bordée de fourrure royale venait compléter cette parure impériale, affirmant à chaque pas sa suprématie sur le monde et son engagement envers l'extravagance.

Le roi ne se contentait pas de briller ; il imposait à tous la lumière du luxe et de l'élégance. Mais ce jour-là, alors que l'histoire se préparait à écrire une page mémorable, un événement inattendu allait survenir. Un conseil royal avait été convoqué, une réunion où se discutaient les affaires d'État les plus cruciales. La majesté de l'occasion exigeait une présentation irréprochable.

Dagobert, comme toujours, allait entrer en scène, ses pieds chaussés des plus précieuses bottes, son corps drapé dans la perfection vestimentaire. Les préparatifs étaient minutieux, chaque courtisan veillant à ce que tout soit parfait pour l'apparition du roi. Mais, dans l'effervescence de ces préparatifs, un petit détail avait échappé à l'œil vigilant de ses domestiques : les chausses royales avaient été mises à l'envers. La scène était prête. Le roi, fidèle à son habitude, fit son entrée triomphale dans la salle

d'audience, sa silhouette resplendissante frappant de stupeur ses courtisans. Mais un détail, un détail qui échappait à toute logique, attira leurs regards : les chausses du roi, avec une précision presque comique, étaient totalement inversées. Au lieu d'enfiler la partie arrondie à l'avant, Dagobert avait, sans le savoir, porté ses chausses à l'envers. La grande salle, d'habitude saturée de murmures admiratifs, se retrouva soudainement enveloppée d'un silence curieux. Des sourires effacés se firent, des regards furtifs échangés. Dans les coins les plus reculés du palais, les rires étouffés se mêlèrent aux soupirs de nervosité. Qui allait oser avertir le roi de sa méprise vestimentaire ?

La réponse était évidente : personne.

Les courtisans, pris entre le respect royal et la tentation du rire, se contentèrent de sourire poliment, dissimulant leurs éclats derrière des éventails, des chapeaux et des conversations feutrées. L'incident n'eût pas d'écho dans les affaires de l'État. Les délibérations avancèrent comme si de rien n'était, mais dans l'ombre des colonnes de marbre et des torches tremblantes, la scène des chausses à l'envers devint l'objet d'une hilarité privée et discrète.

Comment pouvait-on ignorer un tel détail chez un roi dont la splendeur était synonyme de perfection ? La journée s'acheva, et tandis que les derniers échos des discussions politiques s'éteignaient dans les couloirs du palais,

Dagobert regagna ses appartements. Là, un de ses fidèles confidents, un sourire complice aux lèvres, lui révéla l'incident vestimentaire.

Ce qui se passa ensuite frappa ceux qui connaissaient le caractère impétueux du roi.

Au lieu de se fâcher ou d'ordonner des punitions, Dagobert éclata de rire. Un rire franc, un éclat de joie inébranlable. La situation, avec sa légèreté absurde, le ravit. Il se mit à imaginer ses courtisans dissimulant leurs sourires derrière des mains tremblantes, et il se dit que ce petit faux-pas était le genre de détails qui rendait la vie plus savoureuse.

Le roi, dans un élan de générosité comique, ordonna à ses différents couturiers de créer une paire de chausses spéciales et d'une telle ingéniosité qu'elles deviendraient impossibles à porter à l'envers.

Ces nouvelles chaussures, confectionnées avec une subtilité sans pareil, intégrèrent des éléments astucieux permettant à l'usager de ne jamais faire cette erreur vestimentaire.

L'ironie de la chose n'échappa pas à Dagobert, qui se réjouit de sa propre farce, et il se promit que jamais plus la mode royale ne serait laissée à la simple rigueur de la perfection, mais qu'elle serait toujours teintée d'une touche de folie bienveillante.

Et ainsi, le jour où Dagobert porta ses chausses à l'envers devint une légende, une petite erreur qui illumina le règne d'un roi qui, derrière son

faste et ses caprices, savait toujours apprécier l'humour de ses propres failles.

Ce petit incident, enveloppé dans le parfum doux de l'absurde, se transforma en un récit populaire parmi les courtisans. Il rappela à tous que même un souverain aussi imposant que Dagobert pouvait être, à son insu, le centre d'une farce joyeuse. Dans les brumes de l'histoire mérovingienne, ce roi, aux goûts raffinés et à l'esprit farfelu, resta l'incarnation de l'humanité dans toute sa splendeur.

Dans un monde où la grandeur et la frivolité se mêlaient sans honte, Dagobert Ier, plus que tout autre, incarnait cette magie fragile : celle d'un roi capable de rire de lui-même tout en régnant avec une splendeur sans égale.

Le Pendentif Enchanté.

En ce jour d'automne, alors que la brume, dense et mystérieuse, s'étendait comme un voile au-dessus des jardins du château de Chenonceau, Catherine de Médicis, seule avec ses pensées, se promenait dans la douceur de la matinée. Le château, perché au bord du Cher, semblait flotter dans un rêve doré, enveloppé par la lueur des premiers rayons du soleil. Loin des intrigues de la cour, Catherine cherchait un moment de paix pour méditer sur les affaires du royaume.

C'est alors qu'un éclat singulier attira son regard. Au détour d'un rosier aux fleurs vibrantes, elle aperçut un objet scintillant à demi caché sous les pétales. Intriguée, elle s'en approcha. Là, dissimulé parmi les tiges épineuses, elle découvrit un pendentif en forme de lune, finement ouvragé, aux symboles mystérieux gravés dans l'argent. Il semblait empli d'une énergie ancienne et presque surnaturelle. Un frisson parcourut Catherine lorsqu'elle le saisit, convaincue que cet artefact recelait un pouvoir insoupçonné.

Sans hésiter, elle le glissa dans une boîte en velours qu'elle garda sous clé dans ses appartements. Au fil des jours, Catherine, fascinée par la beauté et l'aura de l'objet, s'y intéressa de plus en plus. Elle consulta ses astrologues et

alchimistes les plus réputés, cherchant à percer les secrets enfouis dans ses gravures.

Mais malgré tous ses efforts, l'énigme demeurait intacte, et son obsession pour le pendentif grandissait.

En secret, Catherine commença à porter le pendentif, dissimulé sous ses robes somptueuses.

Dans les couloirs du château, les murmures se firent rapidement plus nombreux. Les courtisans, toujours avides de mystères, spéculaient sur ce bijou mystérieux. Certains affirmaient qu'il pouvait influencer les destinées, d'autres qu'il conférait à son porteur des pouvoirs extraordinaires. Mais tous semblaient d'accord sur un point : le pendentif était un artefact dont la reine était terriblement fière, un atout précieux dans son arsenal politique.

Mais un soir, lors d'un bal masqué donné en l'honneur de l'ambassadeur d'Espagne, un incident inattendu survint. En rentrant dans sa chambre, Catherine, frémissante d'angoisse, se rendit compte que le pendentif avait disparu.

Bouleversée, elle ordonna une enquête secrète pour retrouver l'objet. La nouvelle de la disparition se répandit rapidement à la cour, provoquant un tourbillon de rumeurs et de méfiance.

Les soupçons se portèrent sur divers personnages, mais un jeune mignon, un garçon charmant et particulièrement élégant, attira l'attention des espions de la reine. Il était beau, mystérieux, et se plaisait à multiplier ses attentions

auprès de la reine, mais on commença à murmurer que ses intentions n'étaient peut-être pas aussi pures qu'elles en avaient l'air.

Le jeune homme, un certain François de Mar-nay, était bien plus qu'un simple courtisan. Son esprit agile et sa nature curieuse l'avaient poussé à scruter les secrets de la cour, et, de tout temps, il avait observé Catherine avec une fascination particulière. Mais c'était moins la reine elle-même que le pouvoir qu'elle exerçait qui l'intéressait. Il savait que le pendentif n'était pas un simple bijou, mais un artefact magique d'une puissance redoutable, capable de conférer des capacités surnaturelles à celui qui en serait le véritable possesseur.

François, après plusieurs semaines d'observation, avait deviné que ce pendentif possédait un pouvoir rare, celui d'attirer la bienveillance de ceux qui étaient attirés par sa lueur.

Mais ce qu'il ignorait, c'était qu'il n'agissait pas uniquement sur les intentions bienveillantes. Il donnait aussi à son porteur une aura irrésistible de séduction et de charisme, capable d'influencer non seulement les courtisans, mais également le roi. François, obsédé par l'idée de pouvoir séduire Henri III et de gagner sa faveur, se résolut à voler le pendentif. Il en était convaincu : avec cet artefact autour de son cou, il deviendrait l'amant favori du roi, celui dont le pouvoir surpasserait tous les autres. Ce fut ainsi qu'une nuit, profitant de

l'agitation du bal et des distractions des courtisans, François pénétra dans la chambre de la reine et subtilisa le pendentif. Lorsqu'il le porta, un frisson de pouvoir se répandit en lui, une sensation qui le fit presque vaciller. Il se sentit tout-puissant, certain que ses charmes séduiraient le roi à l'instant même où il croiserait son regard. Mais alors qu'il s'apprêtait à se rendre dans les appartements royaux, un cri perça la nuit : Catherine, à l'instinct, s'était aperçue de la disparition du pendentif.

L'enquête s'intensifia. Les espions de la reine traquèrent chaque mouvement de François, mais le jeune mignon, charmant et rusé, réussit à dissimuler son vol pendant un certain temps. Mais l'aura du pendentif commença à avoir des effets secondaires inattendus. François, en portant l'objet, se retrouva pris dans une toile de manipulations plus complexes qu'il ne l'avait imaginé. Chaque geste qu'il posait, chaque parole qu'il prononçait, semblait être observée, analysée par des yeux invisibles. Bientôt, il devint évident que le pouvoir du pendentif ne se limitait pas à séduire. Il agissait comme un catalyseur de désirs et de convoitises, et François se rendit compte qu'il était désormais pris dans un jeu dangereux.

Finalement, après des semaines d'intrigues et de jeux de dupes, François fut pris en flagrant délit, et le pendentif, toujours aussi mystérieux et chargé de secrets, fut retrouvé dans un tiroir

secret, caché sous les draps du jeune mignon. L'objet regagna ses appartements, et François, humilié et trahi par ses propres ambitions, fut exilé du palais.

Catherine, bien que soulagée de retrouver son précieux pendentif, ne pouvait s'empêcher de réfléchir aux véritables pouvoirs de l'objet. Le pendentif n'était pas un simple bijou ; c'était une clef qui ouvrait les portes de l'ambition, du désir et des manipulations. Elle avait presque failli se perdre dans cette quête. La leçon, dure et amère, marqua sa conscience : tout pouvoir a un prix, et le pendentif en forme de lune, avec ses mystères et ses charmes, en était un parfait exemple.

Les rumeurs à propos du pendentif se poursuivirent, alimentées par les événements et par les mystères qu'il avait éveillés. Et dans les salons du château de Chenonceau, chaque murmure, chaque regard jeté sur l'objet, devenait une nouvelle pièce dans l'intrigante légende de la reine Catherine et du pendentif enchanté.

Madame de Maintenon: De la Prison au Trône de l'Ombre.

L'histoire de Madame de Maintenon ressemble à un roman improbable, une ascension inouïe du caniveau jusqu'aux appartements du Roi-Soleil. Qui aurait pu imaginer qu'une femme née en prison, dans la misère la plus crasse, finirait par épouser le plus grand monarque d'Europe ?

Françoise d'Aubigné voit le jour en 1635 dans un endroit peu propice aux destinées glorieuses: une prison de Niort. Son père, Constant d'Aubigné, est un escroc et un aventurier ruiné, enfermé pour dettes et complots politiques. Sa mère, Jeanne de Cardilhac, traîne cette enfant comme un poids mort dans une existence de misère.

Orpheline très jeune, Françoise est trimballée de couvent en couvent, où elle apprend l'art de la dissimulation et surtout, celui de la survie. Pour échapper à la famine, elle doit faire ce que tant de femmes sans nom et sans fortune sont obligées de faire: se vendre. Elle échange son corps contre des pièces, des repas, une protection passagère. C'est une réalité dure, inavouable, qui aurait dû la condamner à une vie obscure... mais elle a l'instinct de la ruse et du calcul. À 16 ans, elle épouse Paul Scarron, un

poète infirme et grivois, bien plus âgé qu'elle, mais dont la plume et la position mondaine l'introduisent dans le monde. Elle devient une jeune veuve respectée, cultivée, capable de tenir un salon et de séduire par l'esprit plutôt que par l'éclat d'un nom. Mais cela ne suffit pas à lui assurer un avenir. Son véritable coup de maître vient lorsqu'elle accepte un poste ingrat : gouvernante des bâtards royaux, ces enfants que Louis XIV a eus avec Madame de Montespan. Elle entre donc à la cour en servante, une domestique de luxe pour les rejetons d'une autre femme. Montespan, toujours en reine flamboyante, ne se doute pas du poison qui s'infiltré à bas bruit.

Françoise joue son rôle à la perfection : elle n'a pas la beauté de Montespan, ni ses robes extravagantes, mais elle a ce que la favorite commence à perdre : la patience. Elle écoute le roi. Elle le comprend. Elle ne le fatigue pas avec des crises de jalousie ni des caprices hystériques. Elle le berce de piété et de douceur... et surtout, elle se fait indispensable. Montespan, pourtant fine stratège, réalise trop tard le danger. Elle tente de ridiculiser *la gouvernante* devant la cour :

- Voyez donc cette prude ! Toujours drapée dans sa vertu, comme si elle n'avait pas troqué sa vertu contre du pain, autrefois...

Mais Maintenon sait se défendre. Plutôt que d'attaquer, elle se pose en victime d'un passé

douloureux :

*- Madame, Dieu pardonne aux âmes repenties,
et Sa Majesté aime ceux qui s'élèvent plutôt
que ceux qui chutent...*

Une simple phrase, mais un coup fatal. Montespan, éclaboussée par le scandale des Poisons, est perçue comme une dépravée. Maintenant, elle, devient l'image du renouveau moral de la cour. Lorsque Louis XIV commence à lui accorder sa faveur, Maintenon ne se contente pas de sa position discrète. Elle veut plus. Beaucoup plus. Le roi, déjà généreux, lui octroie une rente de 100 000 deniers, une somme colossale pour l'époque. Mais cela ne suffit pas à l'ancienne pouilleuse devenue dame de la cour. Elle demande davantage. Avec une habileté déconcertante, elle convainc Louis de lui accorder 100 000 écus, une fortune royale. Grâce à cette manne, elle achète le domaine de Maintenon, un somptueux château qui lui permet d'anoblir son nom et d'effacer définitivement son passé misérable. Elle devient Madame de Maintenon, une dame à part entière, une maîtresse royale avec un domaine digne de son rang. Rien ne lui est refusé. Des bijoux somptueux, des meubles rares, des étoffes précieuses venues d'Orient : Maintenon a des goûts de reine, et Louis XIV, fou d'elle, lui offre tout ce qu'elle désire. Lorsque la reine meurt en 1683, la voie est libre. Maintenon épouse secrètement Louis XIV. Elle, la fille de

prisonnier, la paria, la courtisane de l'ombre,
devient l'épouse du plus grand roi d'Europe.
Montespan, déchue, humiliée, est contrainte de
quitter la cour.

Ainsi, Françoise d'Aubigné, née dans la fange
et la misère, a conquis le sommet absolu du
pouvoir, prouvant que la ruse et la patience
valent bien plus que la naissance et la beauté.

Le Bracelet Enigmatique.

Marie-Antoinette, reine de France, était une figure éblouissante de la cour de Versailles, célèbre pour son élégance exubérante et ses goûts raffinés. Parmi ses trésors les plus précieux se trouvait un bracelet d'une beauté exceptionnelle, orné de pierres précieuses et de motifs délicats, qui lui avait été offert par un diplomate oriental lors de son arrivée en France. Mais ce n'était pas un simple bijou : des légendes bruissaient sur ses pouvoirs mystérieux, le prétendant doué de capacités de guérison et de prédiction.

Marie-Antoinette, fascinée par ces rumeurs, le portait en secret, dissimulé sous ses robes somptueuses. Les bals masqués de Versailles étaient les théâtres parfaits pour arborer discrètement ce talisman. Les courtisans, avides d'intrigues, chuchotaient à son sujet, inventant mille histoires sur sa provenance et ses éventuels effets surnaturels. Un soir d'hiver, alors que le palais rutilait de lumières et que la noblesse européenne dansait sous les ors des salons, l'impensable se produisit. Tandis qu'elle tournoyait dans une valse avec le comte de Provence, Marie-Antoinette sentit soudain un vide à son poignet. Son bracelet, ce bracelet unique, magique, inestimable avait disparu. Un frisson la parcourut.

D'un regard, elle convoqua ses fidèles serviteurs. Sans alerter la cour, une véritable chasse au trésor fut lancée. Les corridors de Versailles bruissèrent de murmures, les salons devinrent des théâtres d'espionnage feutré. Les domestiques furent interrogés, les galeries secrètes explorées, les tapis soulevés, mais aucune trace du bijou. Les rumeurs enflèrent. On chuchotait que le bracelet était doué d'une volonté propre, qu'il choisissait son porteur. D'autres affirmaient avoir vu une silhouette vêtue de voiles errer dans les couloirs, murmurant en langue étrangère.

- *Une voleuse ou un spectre ?* s'interrogeaient les dames de la cour. Certains, plus superstitieux, assuraient que le bracelet n'était qu'un leurre et que son véritable secret résidait dans une magie ancienne.

Déterminée à percer ce mystère, Marie-Antoinette fit appel à son amie la plus perspicace: la comtesse Bianca de Forlì, une Italienne au charme trouble, réputée pour son talent à résoudre les énigmes de la cour. Bianca se mit aussitôt à l'œuvre. Armée de son intuition et de quelques complicités bien choisies, elle arpenta Versailles, observant, interrogeant, piégeant les conversations. Après plusieurs jours d'enquête, un indice inattendu émergea : une servante effrayée affirma avoir vu une dame de la cour, la duchesse de Montressac, se glisser furtivement dans la galerie des Glaces peu après le bal.

Bianca, flairant la piste, explora minutieusement l'immense galerie et découvrit, dissimulé dans une anfractuosité d'une statue de marbre, l'objet tant recherché. La voleuse était donc une rivale jalouse, une femme éprise d'un noble qui, disait-on, était captivé par la reine. Mais plutôt que d'ébruiter le scandale, Marie-Antoinette, dans un geste de grâce souveraine, décida de taire l'incident. La duchesse reçut une invitation à s'éloigner discrètement de la cour, et l'affaire fut classée sans suite. Le soir suivant, lors d'un souper intime, Bianca s'attarda auprès de la reine.

- Majesté, je crois que ce bracelet vous a délivré un message.

Marie-Antoinette, pensive, effleura les pierres chatoyantes du bijou.

- Peut-être. Ou peut-être est-ce Versailles qui me rappelle que tout ici peut disparaître en un instant.

Lorsque le bracelet retrouva son écrin, les rumeurs s'estompèrent, mais le mystère demeura intact. La reine continua de le porter, discrètement, comme un talisman de pouvoir et de destin. Quant à Bianca, son rôle dans cette affaire la fit entrer dans la légende des grandes intrigantes de Versailles. Ainsi, à la cour du roi, les bijoux ne servaient pas seulement à éblouir ; ils étaient les acteurs silencieux d'histoires pleines de trahisons, d'amours interdites et de secrets murmurés sous les lustres étincelants.

La Fontaine d'Or

Au cœur des jardins du château de Versailles, dissimulée derrière des bosquets soigneusement taillés et des allées sinueuses, se trouvait un lieu connu de rares initiés: la Fontaine d'or. Son nom ne venait pas de quelque métal précieux incrusté dans la pierre, mais d'un phénomène étrange et fascinant : au coucher du soleil, l'eau miroitait d'un éclat doré, comme si les derniers rayons du jour y faisaient naître une lumière liquide. Les jardiniers du palais murmuraient que cette fontaine avait été construite à l'emplacement d'un ancien sanctuaire dédié à Apollon, dieu du soleil et de la musique, et que son eau recelait des pouvoirs mystiques.

Marie-Antoinette, lassée du protocole étouffant et des regards scrutateurs de la cour, avait découvert ce refuge secret lors d'une de ses promenades solitaires. À l'abri des murmures et des intrigues, elle venait y chercher un moment de paix, loin du faste de Versailles. Seule la nature bruissante, le parfum des roses anciennes et le doux murmure de l'eau l'accompagnaient. Elle s'y sentait libre, comme dans son hameau de Trianon, où elle pouvait enfin être elle-même, loin des conventions rigides imposées par son rang. Une rumeur persistante circulait parmi les serviteurs du palais : celui qui, à

minuit précis, plongeait ses mains dans l'eau de la fontaine en formulant un vœu sincère se voyait accorder une faveur divine. Certains affirmaient que Louis XIV lui-même, grand amateur de mythologie et de symbolisme solaire, y avait secrètement puisé de la force avant ses batailles diplomatiques.

Un soir d'été, alors que l'air était encore tiède et embaumé de jasmin, une mélodie envoûtante s'éleva dans l'air. Un clavecin invisible jouait des notes d'une légèreté surnaturelle. Intriguée, Marie-Antoinette suivit la musique à travers les allées ombragées jusqu'à la Fontaine d'or. Là, elle découvrit un jeune homme aux doigts agiles effleurant les touches d'un clavecin portatif finement ouvragé. Son nom était Étienne Morel, un musicien de génie que le destin, ou peut-être la providence, avait guidé jusqu'ici. Étienne, fils d'un modeste luthier, n'aurait jamais dû franchir les grilles de Versailles. Mais son talent exceptionnel avait attiré l'attention de quelques mécènes influents.

Hélas, la jalousie des courtisans et la rigidité des règles de l'Académie royale de musique l'avaient condamné à l'ombre des salons plutôt qu'à la lumière des grandes scènes. Marie-Antoinette, séduite par son art et émue par son histoire, lui offrit la protection discrète de son cercle privé. Désormais, sous le couvert des étoiles, il jouerait pour elle au bord de la fontaine, où l'éclat doré de l'eau semblait accom-

pagner chaque note. Mais à Versailles, aucun secret ne reste longtemps caché. Un matin, le marquis de La Fayette, dont l'ambition politique ne connaissait pas de limites, surprit un murmure parmi les dames de la cour : la reine se rendait régulièrement en un lieu mystérieux pour écouter un musicien inconnu. Convaincu qu'un scandale couvait, et espérant en tirer profit, il se lança sur la piste. Une nuit, il suivit Marie-Antoinette à travers les jardins silencieux et la surprit au bord de la Fontaine d'or, bercée par la musique d'Étienne.

Voyant là une occasion de discréditer la reine, il menaça de révéler cette rencontre à la cour. Il imaginait déjà les bruits de couloir, les pamphlets anonymes, les caricatures malveillantes dans les gazettes. Marie-Antoinette, bien consciente du pouvoir destructeur des rumeurs, savait qu'elle devait agir rapidement.

Le soir même, une tempête s'abattit sur Versailles. Le vent arrachait les branches, la pluie battait les pavés avec fureur, et soudain, un éclair frappa un des grands chênes non loin de la fontaine. Une flamme jaillit, et en un instant, un incendie menaça de ravager les jardins royaux.

Dans le chaos, Étienne, Marie-Antoinette et même La Fayette, pris au piège par les éléments, durent unir leurs forces pour contenir le désastre. Oubliant rivalités et intrigues, ils s'évertuèrent à sauver ce coin secret du palais.

Au petit matin, alors que la tempête s'apaisait, la Fontaine d'or était intacte, mais les jardins alentours portaient les stigmates de la nuit passée. Épuisés mais soulagés, les trois protagonistes se fixèrent en silence. Quelque chose avait changé.

Marie-Antoinette, dans un geste audacieux, offrit à Étienne une place officielle à la cour. Il ne serait plus un musicien clandestin jouant dans l'ombre des jardins, mais un artiste reconnu.

Quant à La Fayette, il comprit qu'il avait bien plus à gagner en restant loyal à la reine plutôt qu'en la trahissant. L'incendie avait consumé plus que des branches et des feuilles : il avait aussi brûlé ses ambitions malveillantes.

La Fontaine d'Or, elle, continua de scintiller au crépuscule, conservant en son eau dorée les secrets et les rêves de ceux qui osaient s'y attarder. Les légendes à son sujet ne s'éteignirent jamais, car à Versailles, les histoires ne meurent pas ; elles se transforment en mythes immortels.

Le Pavillon de Chasse.

À l'automne de l'année 1464, alors que les premiers frissons de l'hiver s'immisçaient à travers les champs dorés de France, Louis XI s'affairait dans son modeste pavillon de chasse à Versailles. À cette époque, ce n'était qu'un simple relais de chasse, loin de l'éclat qu'il connaîtra sous les Bourbons. Le roi, connu pour son génie politique et ses méthodes parfois brutales, tissait ses réseaux et surveillait ses courtisans avec une attention quasi paranoïaque.

Dans cette atmosphère de calculs et d'ambitions, Claire de Montpensier, dame d'honneur de la reine Charlotte de Savoie, se retrouvait au cœur des intrigues. Issue d'une lignée influente, elle alliait la grâce à l'intelligence, deux qualités essentielles pour naviguer dans les eaux troubles de la cour. Son père, le Comte de Montpensier, était un homme rusé, proche du roi mais toujours sur ses gardes. Claire avait grandi dans un monde où une parole mal placée pouvait signer la disgrâce d'une famille entière.

L'automne, avec ses couleurs flamboyantes, semblait le cadre idéal pour un événement qui allait bouleverser son destin. Un matin clair de novembre, alors que les feuilles mortes tapissaient les allées du pavillon, Claire errait dans

les jardins lorsqu'elle aperçut un jeune homme entouré de faucons majestueux. Ce jeune homme, Jean de la Rivière, était un fauconnier talentueux récemment arrivé à la cour. Il espérait obtenir la faveur royale en présentant ses oiseaux à Louis XI, un roi passionné de chasse et de fauconnerie. Intriguée, Claire s'approcha discrètement, captivée par la grâce des oiseaux en vol. Jean, conscient du regard attentif posé sur lui, ne tarda pas à engager la conversation. Il lui parla des subtilités du dressage des faucons, toutes ses heures de patience nécessaires pour apprivoiser ces prédateurs, et des défis que représentaient les chasses royales. Son enthousiasme communicatif attisa la curiosité de Claire, et peu à peu, une complicité naquit entre eux.

Mais leur rapprochement n'échappa pas à Étienne de Beaufort, noble ambitieux et proche conseiller du roi. Voyant en Claire un parti avantageux, il nourrissait l'espoir de l'épouser pour renforcer sa position. Jean, modeste mais talentueux, représentait une menace à ses ambitions. Étienne décida donc d'éliminer ce rival en orchestrant une humiliation publique. Il convainquit Louis XI d'organiser une grande chasse royale, sachant que la moindre erreur de Jean pourrait lui coûter sa réputation et son avenir. Le jour de la chasse, les bois autour de Versailles résonnaient des aboiements des chiens et des piailllements des faucons.

Louis XI, vêtu d'une somptueuse tenue de chasse, observait chaque détail avec son regard perçant. Jean savait qu'il jouait son avenir, et Claire, ayant deviné les intentions d'Étienne, avait insisté pour qu'il utilise Lumière, son faucon le plus habile. Lorsque le roi donna le signal, les faucons s'élevèrent dans le ciel. Le spectacle était fascinant: chaque oiseau traçait des arabesques invisibles, chaque mouvement répondait à un langage secret entre maître et animal.

Jean, avec un calme apparent, guida Lumière avec une précision chirurgicale. L'oiseau plongea avec une rapidité foudroyante, attrapant sa proie avec une grâce inégalée. Louis XI, passionné de fauconnerie, se redressa, les yeux brillants d'intérêt. Étienne, tentant de voler la vedette, lança son propre faucon, mais l'oiseau, mal préparé, manqua sa cible et s'éloigna maladroitement. Le roi esquissa un sourire en coin, signe de sa satisfaction face au talent de Jean et de son amusement face à l'échec d'Étienne.

À la fin de la chasse, Louis XI convoqua Jean et Claire. Son regard rusé se posa sur eux avant qu'il ne déclare:

- Voilà un homme qui connaît son art, et une dame qui sait reconnaître l'excellence. Une alliance bien plus prometteuse que certaines autres...

Étienne, blême, comprit qu'il venait de perdre son pari. Jean fut nommé maître fauconnier de

la cour, un poste prestigieux qui lui assurait une place auprès du roi.

Les mois passèrent et l'histoire de Claire et Jean s'épanouit sous le regard bienveillant de Louis XI. Leur mariage, célébré en présence de la cour, scella non seulement leur destin mais aussi une alliance de loyauté précieuse pour le roi. Le Comte de Montpensier, soulagé de voir sa fille unie à un homme méritant, se félicitait de cette union. Quant à Étienne, il dut ravalier son orgueil et trouver d'autres moyens de regagner la faveur royale.

Ainsi, dans l'ombre du futur château de Versailles, un pavillon de chasse fut le théâtre d'un jeu de pouvoir où l'amour et l'ambition s'entrelacèrent. Et dans les mémoires de ceux qui avaient assisté à cette chasse mémorable, restait l'image d'un faucon d'exception et d'un roi qui, d'un simple sourire, avait scellé un destin.

La Beauté de Chambord.

En l'an de grâce 1525, le château de Chambord s'élevait, tel un rêve de pierre surgissant des brumes de la vallée de la Loire.

Commandé par François Ier, ce palais labyrinthique, mêlant harmonieusement influences françaises et italiennes, était une ode à la grandeur et au mystère.

On murmurait que le roi lui-même, fervent admirateur de Léonard de Vinci, avait puisé dans les esquisses du maître pour imaginer cet enchevêtrement de tours, de lucarnes et d'escaliers à double révolution.

Au cœur de cette cour flamboyante, où le faste le disputait à l'intrigue, résidait Aliénor de Saint-Clair, une dame d'honneur dont la beauté et l'intelligence attiraient les regards. Fille d'un chevalier ayant servi sous les bannières du roi, elle brillait par son esprit acéré et son talent pour la musique. Souvent, au clair de lune, elle improvisait des airs sur un luth doré, enchantant les hôtes du roi.

Parmi eux se trouvait Charles de La Tour, un jeune peintre arrivé de Florence, dont les portraits captivaient par leur intensité. Sa réputation grandissante lui avait valu l'attention de François Ier, qui, dans sa soif de beauté, l'avait convié à Chambord. Charles et Aliénor partageaient une même passion pour les arts, se

retrouvant dans la vaste bibliothèque du roi pour commenter les carnets de Léonard de Vinci, qui, disait-on, recelaient encore des secrets inexploités.

Un jour, dans les jardins du château, Aliénor se perdit dans la contemplation d'un miroir ancien, serti de pierres fines.

— *On raconte qu'il appartenait à ma grand-mère, souffla-t-elle à Charles. Il révèle non seulement notre reflet, mais aussi nos véritables désirs.*

Le peintre sourit.

— *Alors, il me faudrait le peindre, pour capturer l'invisible.*

Mais la quiétude de leurs entretiens fut troublée par l'arrivée d'Henri de Guise, noble au regard perçant et à la réputation sulfureuse. Revenu de Rome, il fascinait la cour par ses exploits guerriers et ses audaces politiques. Il offrit à Aliénor un camée d'albâtre, lui récitant des vers enflammés, jurant que nul n'avait su capter son cœur avant elle.

Aliénor, flattée mais prudente, sentit grandir en elle une méfiance à l'égard de ce prince du verbe. Charles, lui, devinait que sous la splendeur des parures d'Henri se cachaient des ambitions bien plus sombres.

Une nuit, un bal masqué fut donné en l'honneur du roi. Les chandelles projetaient des ombres mouvantes sur les murs sculptés. Profitant du mystère de la soirée, Charles

approcha Henri, dissimulé sous un masque de velours noir.

— *Messire de Guise, quelle est donc votre ambition ?*

Henri sourit.

— *La beauté et l'intrigue sont les deux faces d'une même pièce. Il s'agit de saisir ce qui nous échappe.*

Ses paroles confirmèrent les doutes de Charles. Quelques jours plus tard, Aliénor reçut une missive scellée de cire rouge, l'invitant à un rendez-vous secret dans les jardins. Curieuse, elle en informa Charles, qui insista pour veiller sur elle.

Sous les frondaisons argentées par la lune, Henri attendait, drapé dans une cape sombre.

— *Pourquoi moi ? demanda Aliénor.*

— *Parce que vous êtes la clé de mon avenir, murmura-t-il.*

Mais avant qu'elle ne puisse répondre, une ombre surgit. Charles.

— *Le destin de mademoiselle de Saint-Clair lui appartient, Henri. Il n'est pas une conquête.*

Henri dévisagea Charles, puis Aliénor, avant de laisser échapper un rire sans joie.

— *Très bien. Mais laissez donc le destin trancher.*

Aliénor sortit le miroir ancien et le tendit à Henri.

— *Si vos intentions sont pures, ce miroir les reflétera.*

Henri prit l'objet, le fixa longuement... et son sourire s'effaça. Dans la glace, il ne vit pas son propre visage, mais celui d'un homme rongé par l'avidité et la démesure.

Il rendit le miroir à Aliénor, inclinant légèrement la tête.

— *Il semble que votre miroir dise vrai. Je n'ai rien à ajouter, sinon mes excuses.*

Puis, sans un mot de plus, il disparut dans la nuit.

Désormais, Aliénor et Charles savaient. Leur lien, né des épreuves et du partage des merveilles de la Renaissance, était bien plus précieux qu'une simple amitié.

François Ier, toujours attentif, perçut leur complicité et leur dédia un banquet.

— *À nos amis fidèles, dit-il en levant sa coupe. Que leur loyauté soit un exemple.*

Sous les voûtes majestueuses de Chambord, Aliénor et Charles s'échangèrent un regard empli de promesses. L'art et la beauté les avaient unis ; leur histoire, elle, ne faisait que commencer.

Le Défi Gourmand.

Au XVIII^e siècle, sous le règne de Louis XV, Versailles scintillait de mille feux entre intrigues, plaisirs et festivités. La reine Marie-Leszczyńska, discrète mais non dénuée d'esprit, appréciait les jeux d'esprit et les défis élégants qui égayaient la monotonie du protocole. Parmi les talents qui faisaient vibrer les salons dorés du château, un nom revenait avec insistance : Jean-Baptiste Dumas, le pâtissier le plus audacieux de la cour. Son talent était indéniable, tout comme son amour pour les compliments bien tournés et les applaudissements nourris.

Un soir d'hiver, alors que les flambeaux jetaient leurs reflets dorés sur la table des plaisirs, la reine, le regard pétillant, lança à Dumas un défi dont elle avait le secret :

— *Maître Dumas, il me vient une idée. Si vous créez un dessert si parfait qu'aucun palais ne puisse le surpasser, je vous accorderai les honneurs. Mais si, par quelque miracle, il lui manque encore quelque chose... c'est moi qui préparerai les douceurs de la cour jusqu'à la fin de l'année.*

Un frisson parcourut l'assemblée. Dumas, homme de panache, ne pouvait qu'accepter ce duel sucré. Versailles n'avait jamais connu pareil enjeu : la reine elle-même aux fourneaux !

Le pâtissier s'enferma dans ses cuisines comme un alchimiste en quête d'élixir.

On le vit mesurer, peser, fouetter avec une ferveur quasi mystique. Il sélectionna la meilleure farine, le plus fin des beurres, l'essence de vanille la plus précieuse, et travailla sa pâte feuilletée jusqu'à la perfection. Le dessert serait un mille-feuille d'une légèreté céleste, sa crème pâtissière, un velours parfumé au caramel, et, pour la touche royale, une pluie d'or comestible.

Le jour du jugement, la cour retint son souffle. Sous les ors du grand salon, le chef-d'œuvre fut présenté. La reine, impériale, le détailla longuement avant d'en prélever une bouchée avec une délicatesse exquise. Un silence. Un frisson. — *C'est... délicieux, souffla-t-elle.*

Dumas bomba le torse. Mais voilà qu'un sourire, léger comme un voile de sucre, éclaira le visage de la reine.

— *Cependant, dit-elle en jouant de son éventail, un plat est comme une intrigue : parfois, un petit secret lui donne tout son éclat.*

Un murmure parcourut l'assemblée. La reine claqua des doigts. Un valet s'approcha, tenant un petit pot de porcelaine aux motifs délicats.

— *Voici une marmelade aux agrumes que j'ai fait préparer en secret, ajouta-t-elle malicieusement. Osons une touche d'audace, voulez-vous ?*

Dumas, d'abord outré par cette suggestion,

hésita. L'assemblée retenait son souffle. Enfin, il saisit la cuillère et ajouta la précieuse marmelade sur le mille-feuille, l'étalant avec précaution.

La reine y goûta de nouveau, ferma les yeux un instant, puis sourit d'un air entendu.

— *Voilà, maintenant, c'est inégalé.*

Dumas, piqué dans son orgueil mais conquis, s'inclina. L'assemblée éclata de rire et d'applaudissements. On servit le dessert à tous les convives, et ce soir-là, Versailles découvrit que même la perfection pouvait parfois s'améliorer d'un trait d'esprit... et d'une pointe d'orange.

Le "*Mille-Feuille de la Reine*" devint une légende gourmande.

Quant à Marie Leszczyńska, elle n'eut jamais à tenir sa promesse culinaire, mais on jura, dans les couloirs du palais, qu'elle en savait bien plus en pâtisserie qu'elle ne le laissait paraître.

La Naissance des

Trois Mousquetaires

En 1843, Alexandre Dumas, alors écrivain en pleine ascension, fut invité à séjourner à Versailles par un ami influent. Le château, bien que marqué par le passage du temps, conservait encore toute la grandeur de l'époque de Louis XIV, des rois et des reines, des intrigues de cour et des souvenirs de chevalerie. Dumas, homme de fougue et d'imagination, se laissait envoûter par l'histoire vibrante qui résonnait entre ces murs.

Il passait de longues heures à déambuler dans les vastes jardins, contemplant les statues figées dans le marbre et s'attardant dans les galeries aux portraits de figures héroïques.

Les échos du passé semblaient murmurer à son oreille, lui contant des histoires de bravoure, de loyauté et de trahison. Un après-midi, alors qu'il errait dans la Galerie des Glaces, il s'arrêta net devant un portrait.

Celui d'un capitaine des mousquetaires du roi, Charles de Batz-Castelmore, plus connu sous le nom de d'Artagnan. L'allure indomptable du mousquetaire, son regard perçant, son port de tête empreint de fierté, tout en lui captiva Dumas. Il avait entendu parler de cet homme, héros de la fin du XVII^e siècle, mais jamais il

n'avait réalisé combien son histoire pouvait contenir les germes d'une épopée. L'idée d'un roman s'imposa à lui avec une intensité foudroyante.

De retour dans son appartement à l'Hôtel des Réservoirs, un ancien relais de chasse transformé en hôtel de luxe, il se plongea dans la lecture de vieux manuscrits et chroniques qu'il avait emportés. Il dévora les Mémoires de l'abbé de Brantôme, les lettres de Richelieu et les récits des guerres de religion. Chaque ligne était un trésor, chaque mot, une invitation à ressusciter ces héros oubliés. Il griffonna des notes, empila des feuillets sur sa table, incapable de contenir le flot de scènes et de dialogues qui prenaient forme dans son esprit.

Versailles, dans sa splendeur sur le déclin, était un décor vivant. Un soir, lors d'un dîner à l'Orangerie, un historien de ses amis lui raconta une anecdote fascinante : une lettre volée à la reine Anne d'Autriche, une missive si compromettante qu'elle aurait pu mettre en péril la couronne. Dumas écouta, les yeux brillants.

C'était l'étincelle qui manquait à son intrigue ! Un document secret, une mission clandestine, une course contre la montre... Son esprit s'emballa.

Mais ce fut lors d'une visite aux écuries royales que l'idée des Trois Mousquetaires naquit vraiment. Dans un coin sombre, oublié des courtisans, Dumas découvrit une épée. Une pièce an-

cienne, patinée par le temps, mais qui portait encore l'éclat des batailles passées. Il la prit en main, sentant le poids de l'histoire dans sa paume. Une révélation ! d'Artagnan ne pouvait pas être seul. Il lui fallait des compagnons d'armes, des héros flamboyants qui, par leur bravoure et leur verve, feraient trembler rois et conspirateurs. Trois noms surgirent comme une incantation : Athos, Porthos, Aramis. Trois frères d'armes, trois personnalités distinctes, unies par un serment d'honneur et d'amitié. De retour à Paris, Dumas ne perdit pas une seconde. Il écrivait à la fureur, jusqu'à s'en user les poignets. Il dictait parfois, emporté par le tourbillon de son inspiration. Chaque scène était vécue comme un duel, chaque dialogue sonnait comme une réplique de cape et d'épée. Quand *Les Trois Mousquetaires* fut publié en 1844, ce fut un triomphe instantané. Le roman captiva la France, puis l'Europe, puis le monde. Duels haletants, trahisons perfides, serments inébranlables... Et surtout, cette devise immortelle : « *Un pour tous, tous pour un !* » Dans les couloirs silencieux de Versailles, peut-être que l'ombre de d'Artagnan souriait. Et dans les salons de Paris, entre les verres qui tintaient et les conversations exaltées, Dumas savourait sa victoire, persuadé que le souffle de l'Histoire ne l'abandonnerait jamais.

La Rose de Glace

En l'an de grâce 1476, bien avant que Versailles ne devienne l'opulent palais que l'on connaît aujourd'hui, le domaine n'était qu'un modeste pavillon de chasse, niché au cœur de vastes forêts denses et secrètes. La noblesse venait y chercher un peu de répit, loin des intrigues bruyantes de la cour, pour s'adonner à la chasse, son passe-temps favori. Mais ce qui allait s'y dérouler, ce mois de décembre, allait bouleverser à jamais les murs du château et marquer l'histoire de France, tout en alimentant une légende aussi envoûtante qu'effrayante.

Louis XI, surnommé le « *Roi Universel* », était un homme à l'esprit acéré et à la ruse infinie. Il trouvait souvent refuge loin des ors de la cour, dans le silence des bois de Versailles. Lui qui passait pour austère, et même pour être d'une méfiance glaciale envers ses conseillers, n'avait qu'un vrai plaisir : la chasse. Il se rendait donc fréquemment au pavillon, où la quiétude de la forêt semblait l'offrir un rare moment de paix, loin des complots et des intrigues de la cour.

Mais ce mois de décembre, quelque chose d'étrange allait perturber cette quiétude, et changer à jamais le destin de ceux qui fréquentaient ce château. Ce matin-là, un voile de

neige recouvrait les terres, comme une douce couverture d'innocence, lorsque la servante qui ouvrit les portes du pavillon poussa un cri de terreur. Là, sur le pas de la porte, posée délicatement sur un manteau de neige d'une blancheur éclatante, reposait une rose... d'un rouge incandescent, contrastant violemment avec le sol givré.

Elle semblait figée dans la glace, aussi parfaite qu'une œuvre d'art, mais d'une manière inexplicable, sa beauté semblait s'accompagner d'une étrange aura. Le murmure courut vite parmi les courtisans présents: la rose était un signe. Un présage. Un avertissement. Ou pire, une malédiction.

Louis XI, tout d'abord sceptique, ordonna qu'on lui apportât cette fleur. Lorsqu'il la toucha, il fit une étrange découverte : la glace qui enveloppait la rose ne fondait pas, même à la chaleur du grand feu qui crépitait dans la cheminée. Il y avait là quelque chose de surnaturel, quelque chose qui défiait les lois de la nature, et pour le roi, cet objet fascinant devenait à la fois une énigme et un défi.

Des voix superstitieuses commencèrent à se faire entendre. Des rumeurs se propageaient: certains disaient que cette rose n'était pas simplement une fleur, mais un artefact, un message envoyé par les forces invisibles. D'autres affirmaient qu'elle portait la malédiction d'une âme perdue, condamnée à errer à travers les âges.

Louis XI, bien qu'il fût un homme pragmatique, ne put ignorer l'inquiétude grandissante dans les couloirs du pavillon. Il se tourna donc vers son conseiller le plus avisé, Maître Guillaume, un alchimiste aux talents aussi remarquables que son esprit. Guillaume, qui avait consacré sa vie à percer les mystères des éléments et des arcanes de la nature, se lança immédiatement dans l'étude de la rose de glace.

Pendant ce temps, une rumeur encore plus étrange se répandait : on affirmait avoir vu, lors des nuits froides, une silhouette éthérée errer dans les bois alentours. Les témoins parlaient d'une forme fantomatique qui laissait derrière elle des traces de pas gelés, pas un instant ne s'effaçant, comme si le temps lui-même refusait de les effacer.

Une nuit, alors que Louis XI et ses hommes veillaient dans le pavillon, une nouvelle rose fut trouvée, déposée juste au pied de la porte de la chambre royale. Cette fois-ci, l'angoisse envahit le roi. Qui pouvait bien être l'auteur de ces actes ? Était-ce un mystère insondable, ou une simple farce macabre ?

L'intrigue prit une tournure encore plus étrange lorsqu'une troisième rose apparut, cette fois en plein cœur de la salle de banquet, là où la cour se retrouvait tous les jours pour festoyer. L'agitation monta d'un cran. Les courtisans, déjà troublés, commencèrent à murmurer qu'un

fantôme hantait désormais les lieux, l'esprit d'une dame morte dans des circonstances tragiques. Les rumeurs volaient, mais personne ne savait d'où venait cette rose, ni ce qu'elle signifiait.

Maître Guillaume, de son côté, se plongeait dans ses recherches. Il avait examiné la rose sous toutes les coutures, et son analyse ne faisait qu'ajouter au mystère : elle émettait un froid intense, comme si elle possédait sa propre source de glace, un froid surnaturel qui défiait toutes les lois naturelles.

Alors, poussé par une curiosité irréprensible, Guillaume se rendit seul dans les profondeurs des bois de Versailles. Là, dans une clairière oubliée et ensorcelée, il découvrit une chapelle en ruines, dissimulée sous le lierre et la mousse, à l'écart de tout. Les habitants du coin évitaient ces lieux, les croyant maudits.

À l'intérieur, une tombe ancienne, sans nom, mais portant une inscription énigmatique :
«Marguerite de la Fère, morte pour l'amour et la fidélité.»

Marguerite de la Fère, une noble dame d'un autre temps, avait vécu à l'époque de Charles VII, le père de Louis XI. Fiancée à un chevalier loyal au roi, elle fut victime d'une machination d'un rival jaloux, qui l'accusa de trahison. Son fiancé, dans un accès de désespoir, mourut dans un duel avant de pouvoir prouver son innocence, et Marguerite, déshonorée, fut

bannie. Seule, elle se réfugia dans cette chapelle, où elle mourut, le cœur brisé par l'injustice.

On disait qu'elle errait encore, pleurant son amour perdu, jurant de venger l'offense qui lui avait été faite. Maître Guillaume comprit alors que la rose de glace était son message, un signe de vengeance qui traversait les siècles, une promesse non tenue et une douleur infinie.

Guillaume rapporta sa découverte au roi, qui, pour la première fois de sa vie, sentit un frisson d'effroi. Louis XI, en proie au doute et au malaise, ordonna une messe en mémoire de Marguerite, et fit restaurer la chapelle en un acte de repentance. Il espérait apaiser l'esprit tourmenté de la noble dame. Et après ce geste, les roses de glace cessèrent d'apparaître.

Versailles retrouva son calme, mais la légende de Marguerite de la Fère et de la Rose de Glace s'enracina dans la mémoire des courtisans, une légende troublante d'amour, de vengeance et de mystère. Le pavillon, devenu plus paisible, conserva pour toujours une aura de mystère, un vestige de la fragilité des passions humaines, du poids du passé et des promesses non tenues. Ainsi, bien avant que Versailles ne devienne le château majestueux que l'on connaît, il portait en son cœur une histoire de glace et de feu, d'amour et de trahison, un conte fantastique dont l'écho persista à travers les siècles.

Le Miroir Maudit de Versailles.

En l'an 1671, sous le règne de Louis XIV, le Château de Versailles était en pleine métamorphose, passant d'un simple pavillon de chasse à une résidence royale d'une splendeur inégalée. Le Roi Soleil, désireux de faire de Versailles le centre du pouvoir et de la culture, supervisait personnellement chaque détail des travaux. Parmi les trésors arrivant au palais, un miroir vénitien se distinguait par sa beauté exceptionnelle. Offert par l'ambassadeur de Venise, il était orné de gravures complexes et d'or fin, et sa surface, d'une pureté rare, semblait capturer l'âme de quiconque s'y reflétait.

Le miroir fut installé dans la nouvelle Chambre des Glaces, mais bientôt, des rumeurs commencèrent à circuler parmi les courtisans.

Certains affirmaient qu'il était maudit, reflétant non seulement l'apparence physique mais aussi les pensées les plus sombres et les secrets inavouables de ceux qui s'y regardaient.

D'autres murmuraient que des figures fantomatiques apparaissaient brièvement dans le verre, des silhouettes d'un autre temps avant de disparaître comme des ombres furtives.

Un soir, la comtesse de Montpensier, renommée pour sa beauté et son esprit acéré, se trouva seule dans la Chambre des Glaces. En ajustant ses bijoux devant le miroir, elle aperçut

derrière elle une forme indistincte, comme une silhouette se tenant dans l'ombre. Se retournant brusquement, elle ne trouva rien. Troublée, elle tourna de nouveau son regard vers le miroir, et la silhouette réapparut, plus distincte cette fois-ci. C'était une femme vêtue à la mode d'une époque révolue, avec une expression de douleur intense. Effrayée, la comtesse poussa un cri et s'évanouit. Les serviteurs la trouvèrent inconsciente devant le miroir.

À son réveil, elle parla de fantômes du passé et d'un amour trahi, mais ses propos étaient confus. Alerté par l'incident, le roi ordonna immédiatement de sécuriser la Chambre des Glaces et de recouvrir le miroir d'un lourd drap de velours. Mais les incidents ne cessèrent pas. D'autres courtisans rapportèrent des sensations étranges près du miroir, comme si une présence invisible pesait sur leurs épaules. Un jeune chevalier, amateur de duels, affirma même avoir vu dans le miroir le visage d'un homme qu'il avait tué, le regardant avec reproche.

Les rumeurs se répandirent rapidement, et bientôt, personne n'osait s'approcher du miroir maudit. On racontait que le miroir avait été fabriqué par un artisan vénitien en proie à la folie, qui avait versé toute son amertume et ses regrets dans l'œuvre, lui conférant ainsi une âme tourmentée. Louis XIV, soucieux de préserver la réputation de Versailles, convoqua le cardinal Mazarin et un érudit spécialisé dans

les sciences occultes pour élucider le mystère du miroir. Après plusieurs jours de recherches et de prières, l'érudit découvrit une inscription en latin gravée dans le cadre du miroir : "*Speculum animae capiens*" – "*Le miroir qui capture l'âme*"

Selon l'érudit, le miroir avait été imprégné d'un sort ancien destiné à piéger l'âme de ceux qui cherchaient trop longtemps leur reflet. Le roi ordonna alors que le miroir soit retiré de Versailles. Il fut placé dans un coffre scellé et transporté dans une abbaye éloignée, où il fut caché à jamais. Certains disent que le miroir repose encore quelque part, caché dans les profondeurs de l'abbaye, attendant le jour où quelqu'un osera à nouveau défier son pouvoir.

La Chambre des Glaces de Versailles fut transformée, et les miroirs qui l'ornent aujourd'hui sont de simples objets de décoration. Cependant, l'histoire du miroir maudit continue de hanter les esprits. Les anciens serviteurs murmurent encore qu'il ne faut jamais se contempler trop longtemps dans un miroir, de peur de réveiller les ombres du passé. Ainsi, malgré toute sa splendeur, le Château de Versailles cache encore des secrets et des mystères, des histoires enfouies dans les miroirs du temps, rappelant que même les palais les plus brillants peuvent abriter des ténèbres insoupçonnées.

Le Drapeau Egare de Louis IX

En l'an 1254, la cour de Louis IX, le roi saint et sage, était en pleine effervescence. Les préparatifs pour la croisade à venir battaient leur plein et chaque jour, nobles, chevaliers et courtisans se pressaient autour du roi, dans une agitation presque palpable. Le château de Saint-Germain-en-Laye, avec ses pierres vieilles et ses voûtes imposantes, résonnait des bruits des discussions royales, des décrets énoncés dans une langue bourrue et des chuchotements des serviteurs affairés. C'était une époque où la grandeur se mesurait à l'éclat des cérémonies, et où chaque geste avait son importance.

Pourtant, il suffisait d'un faux mouvement pour que la solennité se transforme en comédie.

Ce matin-là, un soleil radieux baignait le palais de ses premiers rayons. Le roi, comme à son habitude, décidait de marquer le début des préparatifs de la croisade de manière solennelle.

Il ordonna que son drapeau, l'emblème sacré des fleurs de lys dorées, soit déployé dans la cour, dans une grande cérémonie, comme pour affirmer la majesté de son règne.

Ce drapeau était plus qu'un simple symbole.

C'était l'incarnation de la grandeur royale et de la dévotion chrétienne, un emblème qu'il souhaitait voir flotter avec dignité, porteur d'une histoire sacrée. Mais, ce jour-là, le destin en

décida autrement. Bertrand le Bavard, un marchand d'art excentrique et créatif, était de ceux qui prenaient leur rôle d'artiste à cœur.

Son atelier était un véritable chaos d'inventions audacieuses, de couleurs éclatantes et de matériaux insolites. Ce jour-là, il avait prêté un drap au château pour les décorations, un tissu décoré de manière tout à fait spectaculaire, digne d'un carnaval vénitien.

Un mélange audacieux de couleurs, de motifs et de plumes chatoyantes, un éclat de folie artistique qui, pensait-il, ajouterait de la beauté et de la couleur à la cour. Mais, comme dans tout grand projet, il suffisait d'un petit faux pas pour que le rideau tombe et laisse apparaître le chaos.

Un des serviteurs, distrait ou peut-être trop pressé, fit une confusion fatale. Au lieu de déployer le drapeau royal aux fleurs de lys, il prit le drap prêté par Bertrand, celui qui, aux yeux du marchand, était une œuvre d'art plus qu'un simple tissu. Lorsque le drapeau fut hissé dans la cour, un silence étrange tomba sur les courtisans présents. Les regards se levèrent vers le ciel, perplexes, avant que des murmures inquiets ne commencent à courir parmi les spectateurs.

Le drapeau flottait non pas dans l'élégance et la majesté que l'on attendait, mais dans un éclat de couleurs criardes : des plumes roses, bleues et vertes, dansantes dans le vent, pre-

naient place au sommet du mât comme une farce visuelle. C'était un spectacle hors de propos, une bouffée d'air frais à la fois étrange et comique au milieu de la solennité de la cour.

Le tumulte monta rapidement jusqu'aux oreilles du roi. Louis IX, qui venait tout juste de pénétrer dans la cour, s'arrêta net en voyant le drapeau flamboyant, ses yeux s'écrouillant sous l'effet de la surprise. Pendant un instant, un sourire imperceptible effleura ses lèvres.

Il n'eut pas le temps de réagir, car un éclat de rire discret se fit entendre parmi les courtisans. Ils n'osaient pas se moquer, mais il était difficile de retenir une certaine gaieté devant ce spectacle inattendu.

Louis IX, toujours aussi digne mais avec une lueur malicieuse dans le regard, se tourna vers ses conseillers. D'une voix calme, mais teintée d'une étonnante ironie, il s'exclama :

— *Messieurs, il me semble que notre royaume a décidé de se parer pour un bal masqué plutôt que pour une croisade.*

Et tout à coup, la cour éclata de rire. Le roi, dont la réputation de sérieux était immaculée, montrait par cette réplique brillante qu'il savait allier la sagesse à la légèreté. Il ordonna cependant que l'on remplace ce drapeau "*festif*" immédiatement par l'emblème royal, mais il n'en restait pas moins que la scène avait pris une tournure inattendue. Bertrand, alerté par l'agitation, se précipita dans la cour, un air à la fois

désespéré et honteux sur le visage. Ses jambes tremblaient à l'idée de faire face à l'autorité royale. Tout en arrivant près du roi, il tenta une approche maladroite, bafouillant quelques excuses tout en remplaçant son chapeau excentrique qui semblait avoir pris un coup de vent. Louis IX, un sourire joueur aux lèvres, l'invita à s'expliquer devant toute l'assemblée.

— *Allez donc, Bertrand, expliquez à tous comment ce splendide incident est survenu.*

Le marchand, tout de rouge et d'humilité, se fendit d'une explication farfelue et pleine d'autodérision :

— *Majesté, je crains que ma passion pour les couleurs et les formes n'ait, à l'insu de ma volonté, provoqué ce léger quiproquo !*

Il tenta un sourire, mais il n'était pas sûr de la bonne humeur générale.

— *Je suis désolé, mais j'espère que cette touche d'originalité n'aura pas gâché la cérémonie que vous aviez prévue.*

Louis IX, qui ne manquait ni de sagesse ni de bonne humeur, répondit d'un ton mesuré :

— *Bertrand, vous nous avez apporté une leçon importante aujourd'hui. Il est parfois nécessaire d'injecter un peu de fantaisie dans la vie, surtout à la cour. Mais, je vous en prie, laissez les emblèmes royaux aux artisans du roi.*

Le roi conclut son discours avec un clin d'œil et un rire complice. La scène, bien que cocasse, resta marquée par la dignité et la bienveillance

du monarque, qui savait faire preuve d'humilité et de lumière dans les moments les plus inattendus. Dans la suite de la journée, l'incident de ce drapeau extravagant circula comme une histoire amusante et pleine de charme, et les rires n'avaient pas cessé de résonner dans les couloirs du palais.

Ce jour-là, Louis IX, roi sage et pieux, avait montré qu'une bonne dose d'humour pouvait adoucir la gravité des événements. Et ainsi, ce petit incident de cour devint une légende qui traversa les âges, prouvant qu'à la cour royale, même dans les moments les plus solennels, il y avait toujours une place pour un éclat de rire.

La Farce Royale de Louis VII

En l'an de grâce 1150, la cour de Louis VII, surnommé Louis le Jeune, vibrait au rythme de la nouveauté et des intrigues. Le roi, jeune souverain au caractère affable mais parfois d'une insouciance royale, s'efforçait de garder sa cour dans une atmosphère de légèreté et de divertissement. Un homme de goût, aimant les plaisirs de la table et les plaisanteries, il décida d'organiser un grand festin pour célébrer l'arrivée du printemps.

Le lieu choisi n'était autre que le majestueux château de Bourges, un écrin de pierre transformé en véritable jardin de fête, où les fleurs de saison, les guirlandes colorées, et les musiciens jouant des airs d'une gaieté sans égale s'entrelaceraient dans une atmosphère à la fois festive et élégante. Mais ce festin allait rapidement devenir un tourbillon de surprises, et un exploit de farce royale.

Le jour J, le palais ressemblait à un tableau vivant, où l'on se pressait pour voir et être vu.

Louis VII, tout sourire, accueillit ses invités comme il se devait, avec un esprit de convivialité et une curiosité bienveillante, comme s'il attendait de voir leurs réactions face aux merveilles de son banquet. Les mets arrivaient en file indienne : des viandes exquises, des poissons parfumés aux épices orientales, et des

fruits juteux dans des compotes rafraîchissantes. Mais la star du banquet était un plat qui allait faire couler beaucoup d'encre et de rires dans les couloirs du château : le fameux "*poulet aux fruits confits*".

Et laissez-moi vous dire que ce n'étaient pas des fruits confits comme on peut en imaginer dans les cuisines de l'époque.

Le menu, préparé en secret par les cuisiniers du roi, avait été méticuleusement conçu pour être une farce aussi audacieuse qu'inattendue.

Le "*poulet aux fruits confits*" n'était qu'une façade. À l'intérieur, les fruits étaient en réalité des épices surprenantes, mêlées à des garnitures aussi incongrues que des fleurs en sucre et des insectes comestibles, minutieusement réalisés par les pâtissiers du palais. La farce était prête à prendre forme. Lorsque les premiers plats furent servis, les nobles se montrèrent d'abord hésitants, mais curieux.

Les rires fusaient çà et là, et quelques regards perplexes circulaient parmi les invités, mais rien ne préparait qu'ils allaient réellement éclater de rire.

Ce fut lorsque le plat vedette arriva devant Louis VII, accompagné d'une cérémonie triomphale digne de la grandeur royale, que le comique se déclencha. Les convives, au moment de prendre leur première bouchée, découvrirent l'étendue de la farce. Ils s'attendaient à une douceur fruitée et sucrée, mais le poulet

s'avéra être un festival de saveurs excentriques et de textures insoupçonnées. Les fruits confits, farcis de graines épicées, se révélaient être des petites bombes de surprise. Puis vinrent les fleurs et les insectes en sucre, si délicatement sculptés qu'ils semblaient tout droit sortis d'un rêve d'enfant. Le roi, les yeux pétillants de malice, ne put s'empêcher de rire face à l'étonnement général des invités.

C'est alors que le comte de Châteauroux, un homme réputé pour sa gravité, se distingua. Loin d'être perturbé par l'excentricité du plat, il se lança dans un éclat de rire incontrôlable.

Le comte, connu pour son sérieux, fit tomber son verre en riant, et se leva en criant :

— *C'est un festin royal, certes, mais qui ressemble à un tour de magie malicieux !*

Un rire général éclata dans la salle, et la tension d'un banquet toujours solennel se dissipa comme un nuage, laissant place à une joie pure et spontanée.

Les invités, oubliant leurs habits de noblesse, se lancèrent dans une série de plaisanteries et de jeux de mots sur la monstruosité des mets.

L'ambiance se détendait, et ce que Louis VII avait voulu comme une surprise exubérante devenait un moment de fraternité et de rire partagé. Le roi, jubilant de l'effet de sa farce, ajouta une nouvelle surprise pour pimenter la soirée.

Il annonça à ses convives qu'un dessert spectaculaire allait couronner la fête.

Le clou du spectacle ? Un gigantesque gâteau orné de fleurs comestibles et de fruits en sucre, brillant de mille feux sous les chandelles.

Mais, derrière cette apparente majesté, se cachait un piège sucré : ce n'était qu'un leurre.

Le gâteau était en réalité creux et, à l'intérieur, une montagne de petits gâteaux aux saveurs inattendues et aux messages humoristiques.

Les invités, intrigués, découvrirent à l'intérieur des devinettes loufoques, des citations comiques et des mots d'esprit inscrits sur des rouleaux de papier. Les rires ne cessèrent plus.

Ce qui avait commencé comme un festin de printemps était devenu un véritable tour de force comique. Les nobles n'avaient d'autre choix que de se laisser aller à cette comédie royale.

Louis VII, satisfait de sa performance, observa la scène avec une joie évidente. Il n'avait pas seulement offert un banquet, mais une véritable farce royale qui resterait dans les annales de l'histoire.

La soirée se poursuivit avec des chants et des danses, et les invités repartirent, le cœur léger et l'esprit empli de souvenirs. Le château de Bourges résonnait encore des éclats de rire bien après la fin du festin, et, au fil des années, l'histoire de ce banquet extravagant et plein de malice se transforma en légende.

Ainsi, la "*Farce Royale*" de Louis VII, bien au-delà d'un simple festin, devint un symbole

éclatant du pouvoir de l'humour dans la grandeur. Le roi, avec audace et fantaisie, avait prouvé que même les moments les plus solennels peuvent être transformés en de joyeux carnavals, lorsque la légèreté et la malice prennent place autour de la table. Et c'est dans cette magie, dans cette folie douce, que le roi réussit à illuminer sa cour d'un éclat indélébile.

Le Festin de Vaux-le-Vicomte.

En 1661, le château de Vaux-le-Vicomte, joyau architectural niché au cœur de la campagne française, éclatait de splendeur. Nicolas Fouquet, surintendant des finances de Louis XIV, avait orchestré un festin d'une opulence sans égale, espérant non seulement éblouir le roi, mais aussi solidifier sa position à la cour.

Ce château, construit pour rivaliser avec les plus grandes résidences royales, avait été métamorphosé en un véritable palais des merveilles pour l'occasion. Les jardins étaient illuminés par des milliers de lanternes, créant une ambiance féerique, et chaque pièce du château était décorée avec un luxe démesuré. Les tapisseries qui ornaient les murs rivalisaient avec les plus belles œuvres d'art de l'époque, et chaque recoin semblait respirer l'exubérance de la richesse de Fouquet.

Louis XIV, dont l'orgueil n'était égalé que par son amour du pouvoir, accepta l'invitation, mais avec une curiosité teintée de scepticisme. Fouquet, cependant, était persuadé que cette soirée allait marquer les esprits et élever son rang à la cour. La soirée débuta sous les meilleurs auspices. Les invités furent enchantés par des mets exquis, chacun plus raffiné que le précédent, accompagnés de vins rares et de musique envoûtante. L'ambiance était festive,

mais, en arrière-plan, une ombre inquiétante se dessinait. Les rumeurs du faste de la soirée avaient fait le tour de la cour, et bien que le roi tentât de masquer son irritation, il scrutait chaque détail avec une attention redoutable. Il n'était pas du genre à tolérer les excès, surtout lorsqu'ils venaient d'un homme de la condition de Fouquet.

Le festin se poursuivit dans une atmosphère de luxe et d'exubérance. Les plats, tous plus élaborés les uns que les autres, étaient servis dans une danse orchestrée avec une précision de maître. Des pâtés en croûte ornés de motifs complexes, des poissons cuits à la perfection, et des desserts aussi raffinés qu'originaux étaient présentés sur des tables immenses.

Mais, à mesure que la soirée avançait, des murmures inquiétants commencèrent à circuler parmi les serviteurs et les invités. Certains convives commencèrent à se sentir mal : nausées, vertiges, douleurs aiguës. Leurs symptômes variés semaient la confusion. Les médecins appelés en urgence ne purent donner d'explication immédiate, et la situation prit rapidement une tournure inquiétante. Le festin se transforma en une nuit de panique, alors que les convives se demandaient si ce n'était qu'une simple intoxication alimentaire ou quelque chose de plus sinistre.

Fouquet, pris de panique, ordonna une enquête discrète parmi son personnel. Il chercha à apai-

ser les craintes de la cour et minimiser les dégâts, tout en essayant de comprendre ce qui avait bien pu se passer. La rumeur se propagea rapidement à la cour, alimentant spéculations et discussions.

Les enquêteurs royaux lancèrent une investigation qui prit un tour plus sinistre encore. Ils découvrirent des traces de poison dans certains plats, bien que la source en demeure mystérieuse.

Des fioles de substances toxiques furent retrouvées dissimulées parmi les provisions. Le festin, qui avait été censé consolider la position de Fouquet, se transforma en une accusation de tentative d'empoisonnement. Les spéculations sur un complot pour affaiblir Louis XIV se multiplièrent. Certains de ses ennemis politiques, parmi lesquels on citait le Prince de Condé, étaient soupçonnés d'avoir fomenté un coup bas pour discréditer Fouquet et semer le trouble dans l'esprit du roi.

Les rumeurs évoquaient aussi des accusations plus graves, suggérant que le banquet aurait pu être une tentative de Fouquet pour affaiblir Louis XIV en le mettant dans une position ridicule. Fouquet, malgré ses efforts pour sauver la situation, se retrouva accusé d'avoir orchestré l'incident pour discréditer le roi. Louis XIV, furieux et humilié, ordonna l'arrestation de Fouquet. Le château de Vaux-le-Vicomte fut alors mis sous séquestre, et tous les biens de Fouquet

furent confisqués. L'extravagance de cette soirée et la richesse ostentatoire de Fouquet avaient déclenché la jalousie du roi, une jalousie qui se transforma en colère et en vengeance.

Le Prince de Condé, de son côté, fut également impliqué dans l'affaire, bien que son rôle dans l'empoisonnement demeure flou. Des preuves accablantes le lieront finalement à la conspiration, et il fut, lui aussi, emprisonné. Fouquet fut condamné à l'exil à Pignerol, une prison royale isolée, où il passa le reste de ses jours dans la solitude et la disgrâce.

Quant au château, bien que sa réputation fût ternie par cet incident, il fut restauré et demeure aujourd'hui l'un des plus beaux exemples du classicisme français. Il est fascinant de noter que, bien après cet événement tragique, les héritiers de Fouquet continuèrent à embellir le domaine, en gardant à l'esprit la grandeur de son histoire et les leçons tirées du festin fatidique.

Ce festin de Vaux-le-Vicomte, véritable mélange d'opulence, de mystère et de complot, reste à ce jour un épisode marquant de l'histoire de la cour de Louis XIV. Non seulement il nous rappelle les dangers de la rivalité excessive et de l'ambition démesurée, mais il symbolise également l'incroyable complexité des intrigues politiques qui animaient la cour royale, où chaque geste, chaque parole pouvait

avoir des conséquences fatales.

Le château, aujourd'hui un lieu d'histoire et de culture, porte encore les traces de ce faste et de ce drame qui ont marqué à jamais l'imaginaire collectif.

Le Mystère des Ecus d'Émeraude

L'histoire se déroule au cœur de l'Écosse médiévale, dans le majestueux château de Dunrobin, un domaine où les murs murmurent des secrets et où les échos des batailles passées résonnent encore entre les pierres. Perché sur les falaises abruptes de la côte nord, le château surplombait l'océan avec une grandeur indéniable, comme un témoin silencieux d'une époque où le pouvoir se mesurait à l'audace et à l'opulence.

En 1540, ce lieu mythique fut le théâtre d'un événement d'ampleur, un banquet fastueux en l'honneur de la reine Mary Stuart, dont l'anniversaire se voulait un mélange subtil d'éclat royal et de politique fine. La fête, aussi grandiose qu'imprévisible, s'annonçait pleine de mystère et de jeux. Le château était décoré avec soin: des tapisseries aux couleurs vibrantes tapissaient les murs, et des chandeliers en cristal étincelaient sous la lumière vacillante des torches.

Mais ce n'était pas seulement la décoration qui captivait les invités. Non, cette année-là, la reine Mary avait voulu offrir à ses hôtes une expérience hors du commun: une chasse au trésor, où les indices étaient dissimulés parmi les plats, les décorations et même les recoins sombres du château. Le but de la quête ?

Découvrir une collection d'écus d'émeraude, des bijoux aux pouvoirs mystérieux, que la reine s'engageait à remettre au plus astucieux de ses invités. Les convives, une foule mélangée de nobles écossais et de diplomates étrangers, furent rapidement pris par l'atmosphère envoûtante du château et se lancèrent à corps perdu dans cette quête inattendue.

Mais si, dans les salons et les jardins, les rires se mêlaient aux cris de joie des chasseurs de trésor, derrière ces sourires se cachaient des ambitions bien plus sombres. Parmi les convives, il y avait Sir Malcolm, un noble écossais dont l'ambition n'avait d'égale que son arrogance. Sir Malcolm, si séduisant en apparence, avait un objectif bien précis : les émeraudes n'étaient pour lui ni des symboles de pouvoir, ni de simples trésors, mais une fortune qu'il comptait bien s'approprier.

En secret, il s'était allié à quelques conspirateurs, un groupe de nobles perfides prêts à tout pour discréditer la reine et prendre sa place dans la hiérarchie du pouvoir.

Mais Sir Malcolm n'était pas du genre à ne compter que sur ses alliés. Il avait une autre arme dans sa manche : son charme irrésistible. Et c'est ainsi qu'il fit la connaissance de Lady Fiona, une jeune femme à la beauté éthérée, dont l'intelligence et l'esprit vif avaient déjà captivé les plus grands hommes de la cour. Ce qui n'était au départ qu'un jeu de séduction

se transforma rapidement en une danse complexe d'intrigue et de manipulations.

Lady Fiona, bien que noble, avait un cœur profondément romantique, et c'est avec une insouciance pleine de passion qu'elle se lança dans la chasse au trésor, sans soupçonner les véritables intentions de Sir Malcolm.

Ensemble, ils arpentèrent les sombres couloirs du château, résolvant énigme après énigme. Les indices étaient astucieux, tirés des légendes anciennes, et chaque étape les rapprochait un peu plus de l'objectif. Mais plus Fiona découvrait, plus elle était troublée. Car derrière les sourires charmeurs de Malcolm, elle sentait un désir de pouvoir qui dépassait de loin tout ce qu'elle avait imaginé.

Puis vint le moment fatidique. En résolvant une énigme particulièrement complexe, Fiona tomba sur un document ancien, dissimulé dans une bibliothèque oubliée, qui révélait l'existence d'un complot visant à empoisonner la reine et à la renverser. Horrifiée, Fiona comprit que Sir Malcolm n'était pas seulement un séducteur, mais un traître. Son cœur se serra en découvrant qu'il l'avait manipulée, et le regard d'amour qu'elle avait pour lui se transforma en un choc amer.

À l'approche de l'heure fatidique où le trésor serait enfin révélé au grand jour, Fiona décida de confronter Malcolm. Elle l'emmena dans un coin discret du château, et, le cœur lourd mais

ferme, lui exposa ce qu'elle avait découvert. Le choc de cette révélation fit vaciller Malcolm. Il était pris dans une bataille intérieure : d'un côté, la promesse de richesses immenses et d'un pouvoir total, et de l'autre, la sincérité de ses sentiments pour Fiona. Le regard de la jeune femme, empli de déception, le poussa à reconsidérer ses choix. Avec un soupir, il décida de changer de cap, de renoncer à ses ambitions dévorantes pour prouver son amour sincère à Fiona et éviter une catastrophe.

Le moment où le trésor des émeraudes fut enfin dévoilé arriva comme un coup de tonnerre. Le coffre contenant les précieuses pierres étincela sous les lumières des chandeliers, éblouissant les invités et lançant des murmures d'admiration. Mais alors, Sir Malcolm, accompagné de Fiona, fit une confession publique qui laissa la salle sans voix. Il révéla son complot et son changement de cœur, et, avec un courage inattendu, se prosterna devant la reine.

La cour se tut, les regards fixés sur la scène. Mary Stuart, tout à la fois impressionnée et suspicieuse, accueillit la confession avec une froide dignité. Cependant, voyant en Malcolm une sincérité rare, elle décida de lui accorder une seconde chance.

Il n'obtint cependant aucune récompense pour son traître passé, mais fut réhabilité aux yeux de la cour, grâce à son acte de rédemption. Les émeraudes, quant à elles, restèrent à la

cour, symboles du pouvoir et de la destinée, mais aussi témoins d'une histoire de passion, de trahison et de rédemption. Fiona et Malcolm, plus proches que jamais, trouvèrent un nouvel espoir et une chance de reconstruire leur relation sur des bases plus solides, loin des manigances et de l'ambition dévorante. Le château de Dunrobin retrouva son calme, les murs murmurant de nouvelles légendes. Et ainsi, l'histoire de ce banquet se grava dans les mémoires comme un mélange fascinant de mystère, de trahison et de romance. Les émeraudes, scintillantes et éternelles, restèrent les témoins d'une époque où l'intrigue, la politique et l'amour se mêlaient pour tisser des récits inoubliables.

François Boucher l'Audacieux

Au cœur du XVIII^e siècle, la cour du roi Louis XV vibrait au rythme effervescent de fêtes somptueuses, de scandales éclatants et de secrets inavoués. Versailles, véritable centre de la grandeur et du mystère, voyait ses salons en perpétuelle effervescence. C'est dans ce tourbillon de luxure et de pouvoir que François Boucher, peintre d'exception, fit sa place.

Célébré pour ses toiles magnifiquement voluptueuses, ses scènes mythologiques effleurant si bien la sensualité, il devenait le peintre incontournable de la cour royale. Mais derrière cette célébrité, se cachait un homme d'une audace sans égale, prêt à défier les conventions pour dévoiler les secrets les mieux gardés du royaume. Un soir d'hiver, alors que la neige recouvrait Versailles d'une blancheur glaciale, une réception grandiose était organisée dans les salons dorés du château. La lumière des chandeliers étincelait, tandis que les courtisans, vêtus de leurs plus somptueux habits, dansaient et murmuraient des paroles que la brise semblait vouloir emporter.

Le roi Louis XV, toujours en quête de divertissement, s'approcha de François Boucher, un sourire énigmatique flottant sur ses lèvres.

— *Monsieur Boucher*, dit-il, les yeux pétillants, *j'ai un défi pour vous, un défi digne de l'esprit*

de notre cour. Créez une œuvre qui capte l'essence de Versailles, mais qui reste invisible aux regards curieux.

Le défi était audacieux, et la proposition, bien qu'un peu absurde, piqua immédiatement la curiosité du peintre. Avec un clin d'œil malicieux, Boucher accepta. À quoi le roi pensait-il exactement ? Quelle œuvre pourrait-il produire qui, sous ses apparences séduisantes, cacherait des secrets aussi profonds que ceux qui se murmuraient à Versailles ?

Les jours suivants, Boucher se lança dans une exploration secrète du château, flânant dans les couloirs à l'abri des regards, écoutant les conversations interdites des courtisans.

Il en apprit davantage que ce qu'il aurait pu imaginer : des amours clandestines, des complots politiques, des trahisons cachées sous les sourires.

C'est dans cette atmosphère chargée de mystère qu'il trouva son inspiration. Boucher, toujours un pas en avance, décida de créer une œuvre pleine de sensualité, mais aussi de subtilité, un tableau dont les secrets seraient accessibles uniquement à ceux qui sauraient regarder au-delà des apparences.

Deux semaines plus tard, lors d'une soirée scintillante dans la Galerie des Glaces, l'œuvre tant attendue fut enfin dévoilée. Un portrait de Madame de Pompadour, maîtresse du roi, dans toute sa splendeur. Le tableau, d'une beauté

éclatante, dépeignait la célèbre favorite avec une grâce et une élégance infinies. Cependant, ce qui fit réellement sensation, ce fut ce qui se dissimulait dans les détails les plus infimes de l'œuvre: des motifs floraux, des arabesques délicates, des couleurs qui semblaient se jouer de l'œil.

Sous l'apparence d'un simple portrait de cour, Boucher avait tissé un message secret, un code caché, presque invisible à ceux qui ne prenaient pas le temps de regarder de plus près.

Le murmure parcourut la salle lorsque le drap fut retiré et que le portrait éclatant se dévoila. Les courtisans, fascinés par la beauté de l'œuvre, se plongèrent rapidement dans l'analyse des détails. Ce n'était pas simplement une image de la favorite, mais un tableau imbibé de secrets. Un jeune noble, Armand de La Roche, l'un des observateurs les plus astucieux de la cour, remarqua un détail étrange dans la robe de Madame de Pompadour.

Il s'empara discrètement d'un miroir et, sous un angle bien précis, il aperçut une série de chiffres et de lettres qui se formaient comme par magie dans les motifs floraux. Intrigué, il entreprit de déchiffrer ce code mystérieux. Lorsqu'il révéla le message caché à la cour, la consternation fut totale. Ce code, une série d'alliances secrètes, de conspirations amoureuses et de complots politiques, dévoilait les vérités les plus sombres de Versailles.

Les intrigues qui se tramaient derrière les murs dorés du palais étaient exposées, comme une toile d'araignée dans laquelle se retrouvaient les plus hauts dignitaires du royaume.

Des amants secrets, des manipulations de pouvoir et des trahisons qui circulaient discrètement dans les couloirs étaient désormais sur le point d'être révélés au grand jour.

Les invités, abasourdis, se lancèrent dans une série de chuchotements frénétiques. Qui était impliqué dans ces intrigues ? Quelle était la véritable nature des relations entre Madame de Pompadour et certains membres de la cour ?

Les rumeurs se propageaient à une vitesse effrayante, transformant Versailles en un lieu de spéculations et de questionnements.

Le roi, entre amusement et admiration, félicita Boucher pour son génie, mais aussi pour son audace. Ce portrait n'était pas simplement un chef-d'œuvre d'art: il était devenu le centre d'une tempête de révélations. Boucher, ce génie incompris, avait su manipuler l'art pour dévoiler des vérités cachées, et la cour royale ne s'en remettrait pas de sitôt.

Mais l'histoire ne s'arrêta pas là. Le portrait, désormais légendaire, fut immédiatement placé dans une salle privée, où il continua de susciter débats et interrogations. La faveur royale, toujours volatile, assura à Boucher une place privilégiée à la cour, et il devint une légende vivante. Ce n'était plus seulement un artiste

célèbre, mais un homme capable de capturer les secrets de son époque avec la finesse d'un espion et l'intelligence d'un maître manipulateur. Le tableau de Madame de Pompadour, plus qu'une simple œuvre d'art, devint un symbole du pouvoir caché de l'art et de l'intrigue. François Boucher, l'audacieux, avait réussi à mêler la beauté et la manipulation, la sensualité et le mystère, pour créer une œuvre à la fois captivante et perturbante. Il avait démontré que, parfois, l'art ne se contente pas de refléter la réalité, il peut aussi la modeler, la déformer, et en faire émerger des vérités inattendues. Le portrait de la favorite, avec ses secrets bien dissimulés, restera à jamais un témoignage du génie de Boucher. Mais aussi de l'intrigue et de la passion qui régnaient dans l'ombre des grands salons de Versailles, où la beauté n'était jamais qu'une façade, et où derrière chaque sourire, se cachait un jeu de pouvoir.

La Légende du Marquis Eclipse.

Versailles, 1755. La cour de Louis XV était un microcosme de luxe, de complots et de plaisirs où chaque geste avait un sens, chaque parole une conséquence. Dans ce monde d'apparat, où les ors du royaume brillaient plus fort que les étoiles, un homme se distinguait non seulement par son raffinement mais par son aura de mystère: le marquis de Valençay. Grand amateur des arts et des sciences occultes, le marquis était un personnage énigmatique, presque intemporel. On le disait possesseur d'un savoir ancien, transmis en secret dans les salons feutrés de Versailles.

Les plus audacieux murmuraient que ses connaissances avaient traversé les siècles, qu'il était lié à des forces au-delà de la compréhension humaine. Mais aucun ne pouvait affirmer quoi que ce soit. Son apparence ne trahissait aucun signe de vieillissement. Il semblait avoir vu le monde se transformer sans jamais en subir les ravages.

Un soir d'hiver, dans l'éclat de la saison froide, il décida d'organiser un bal masqué inoubliable. La soirée était promise à être unique : seuls les plus grands noms de la noblesse étaient conviés, mais sous une condition particulière. Chaque invité devait revêtir le costume d'une figure historique, qu'elle soit réelle ou

légendaire, et garder son identité secrète jusqu'au dernier instant. Voilà un jeu intrigant, une fête où les masques seraient aussi importants que les visages qu'ils dissimulaient. Le jour venu, le palais de Versailles resplendissait sous les reflets argentés des lanternes, une lumière féerique qui illuminait les jardins baignés de givre. À l'intérieur, les bougies dansaient sur les murs, projetaient des ombres étranges et donnaient à l'endroit une atmosphère presque surnaturelle. Les invités arrivaient, vêtus de robes fastueuses et de costumes impressionnants. On croisait Cléopâtre, Alexandre le Grand, Charlemagne, Diane de Poitiers, chacun rivalisant de splendeur, dissimulant son identité sous des masques précieux et des robes de soie. Chaque visage était un secret à découvrir. Mais, parmi eux, un personnage attira plus particulièrement l'attention. Il se déplaçait comme une ombre, vêtu d'un manteau noir aussi simple qu'élégant, sans aucune ornementation. Son masque, blanc comme la neige, lisse et pur, frappait par son contraste avec les costumes resplendissants de ses pairs. Cet homme ne semblait ni noble, ni artiste, ni même historien. Il était comme un spectre, un inconnu errant dans cette valse d'apparats. Ses mouvements étaient gracieux, presque irréels, comme s'il ne touchait pas le sol. Il passait inaperçu aux yeux des plus observateurs,

glissant entre les invités sans émettre le moindre bruit, comme une illusion.

Et ses yeux, invisibles à travers le masque, semblaient sonder l'âme de chaque personne qu'il croisait. Chaque regard qu'il posait était une étincelle de vérité, un éclair qui dévoilait les secrets enfouis de ses interlocuteurs.

Les murmures commencèrent à se répandre comme une traînée de poudre. Qui était cet homme ? Pourquoi ce choix de simplicité dans un bal où l'éclat était la règle?.

Était-il un magicien ? Un espion ?

Certains se demandaient même s'il n'était pas l'incarnation d'un mal ancien, un spectre venu hanter Versailles, un précurseur d'une tragédie à venir. Le mystère autour de lui grandissait à chaque seconde. Les plus audacieux tentèrent de lui parler, mais l'homme, aussi distant qu'une ombre, ne répondait que par des gestes subtils, des signes de tête, des mouvements de la main.

Un langage muet, un échange de regard qui en disait plus que mille paroles. Ses réponses n'étaient jamais claires, mais chaque geste semblait en dire long.

Et puis, soudainement, l'atmosphère se fit plus lourde. Le roi Louis XV, intrigué par ce trouble dans l'ordre des choses, ordonna que l'homme soit amené devant lui. L'assemblée, suspendue, attendait le moment où ce mystère serait enfin révélé. Lorsqu'il entra dans le grand salon du

château, un frisson parcourut la foule.

Les chandeliers, jusque-là éclatants, semblaient faiblir face à la présence de l'invité.

Le silence devint total. Louis XV, amusé mais quelque peu irrité par cet inconnu qui perturbait la fête, s'avança vers lui. Un sourire narquois sur les lèvres, il lança :

— *Monsieur, votre apparition a éveillé bien des curiosités. Oseriez-vous nous dévoiler enfin votre identité ?* Le masque se leva très lentement une main gantée de blanc, d'un geste fluide, presque cérémonieux.

Il s'apprêtait à retirer son masque lorsque, dans un souffle glacé, un vent glacial balaya la pièce, soufflant les bougies et plongeant la salle dans une obscurité totale. Le temps sembla se suspendre. Quand la lumière revint, l'homme n'était plus là. Seul son masque blanc reposait délicatement sur le sol de marbre.

Le silence régna, lourd et étrange. Personne ne comprit ce qui venait de se passer. Les invités se mirent à se regarder, incrédules. Le roi, les courtisans, les gardes, tous étaient figés dans une stupeur totale.

Le masque fut conservé dans les archives secrètes de Louis XV, mais le roi refusa de le regarder de face. Il avait peur de voir, dans la blancheur du masque, une vérité qu'il n'était pas prêt à affronter. Ce masque, relique étrange, traversa les siècles. La légende du Marquis Éclipse persista, chuchotée à l'oreille

des générations futures, un murmure parmi les ombres de Versailles.

Certains croyaient que cet homme était un fantôme vengeur, d'autres un alchimiste capable de manipuler la lumière et l'obscurité à sa guise. D'autres encore, plus audacieux, pensaient qu'il était un voyageur du temps, un spectre du passé venu rappeler aux hommes que, dans l'éclat de Versailles, même les ombres avaient leur place.

La légende du Marquis Éclipsé traversa les âges, un avertissement : même dans la lumière la plus éblouissante, les ténèbres savent se cacher. Et parfois, ce que l'on cherche à fuir est déjà là, dans l'ombre, juste derrière nous.

Le Banquet de Richard Cœur de Lion: La Reine des Tartes

En 1195, à la cour de Richard Cœur de Lion, le roi d'Angleterre, connu autant pour sa bravoure en guerre que pour ses éclats de rire en temps de paix, la vie oscillait entre les épopées militaires et les fêtes somptueuses. À ses côtés, ses chevaliers, ses conseillers et ses serviteurs savaient qu'une journée pouvait être marquée par un combat héroïque, puis, le soir, par une fête effrénée où les rires et les éclats de voix rivalisaient avec les éclats de lumière des chandelles. Mais en cette fin d'année particulière, le roi, toujours avide d'aventure, avait décidé de marquer la saison par un banquet absolument exceptionnel.

Le château de Windsor, dont les murs avaient vu naître et mourir des légendes, se préparait à accueillir les plus hauts dignitaires d'Angleterre et de ses territoires conquis.

Les cuisines étaient en effervescence. viandes rôties, cygnes poivrés, gibiers savamment assaisonnés, fromages parfumés à des herbes rares... tout semblait être mis en œuvre pour impressionner l'élite de la noblesse.

Mais Richard, dans son enthousiasme sans borne, avait une idée qui allait pimenter l'événement bien plus que les plats eux-mêmes : un

concours culinaire. Les rumeurs de ce défi allèrent bien au-delà des murs du château, et bientôt, toute la cour, des chevaliers aux cuisiniers les plus modestes, se pressait pour comprendre ce que le roi réservait pour la grande soirée. Le mystère devint l'atmosphère de la fête avant même qu'elle ne commence.

Une chose était certaine : quiconque saurait éblouir Richard mériterait une place au panthéon des légendes royales.

Le banquet débuta dans une effervescence joyeuse. Le roi, en grande forme, salua ses invités d'un sourire éclatant et annonça que le plat le plus original et le plus délicieux serait couronné d'un prix spécial. Ce n'était pas seulement une compétition de cuisine, c'était une guerre d'ingéniosité où la créativité serait récompensée par la faveur royale.

Parmi les chefs, un jeune cuisinier audacieux, Geoffrey, n'avait pas l'intention de jouer petit. Avec une confiance presque impertinente, il présenta sa création : une tarte gigantesque, ornée d'un motif sculpté de lion, en hommage à son roi. La tarte était si imposante qu'elle nécessita une armée de serviteurs pour la déposer sur la table d'honneur.

Richard, curieux, se pencha pour en goûter la première part, et aussitôt, une explosion de saveurs sublimes fit briller ses yeux. Mais ce n'était pas tout. En coupant la tarte, le roi découvrit, cachée à l'intérieur, une petite note

soigneusement pliée. Avec un sourire en coin, il la déplia et lut : *“Je vous salue, Majesté ! Puisse cette tarte vous apporter autant de joie que vous en apportez à votre cour. Et si elle vous plaît, n’hésitez pas à en redemander une part !”*

Le roi éclata de rire, sa voix résonnant dans toute la salle, et ses invités se joignirent à lui dans un éclat général. Geoffrey, le cuisinier audacieux, venait de conquérir le cœur du roi et de la cour. Mais Richard, dont l’esprit toujours vif cherchait de nouveaux défis, eut une idée encore plus démesurée: un concours pour le lendemain, où chaque cuisinier devait créer un plat encore plus surprenant et original. Une guerre culinaire venait de commencer. Le lendemain, l’air du château vibrait d’anticipation. La cour s’était métamorphosée en une scène où l’art culinaire rivalisait avec les performances théâtrales.

Des pâtisseries en forme de dragons crachant des flammes de sucre, des soupes aux couleurs changeantes qui ressemblaient à des potions magiques, et même un plat étonnant qui, à première vue, ressemblait à un ensemble de pierres précieuses.

En réalité, il s’agissait de bonbons délicats, chacun sculpté avec une précision qui en ferait pâlir d’envie les orfèvres. Les rires fusaient, les convives, ravis, se régalaient autant de l’imagination débridée des cuisiniers que de la qualité

des mets. Et lorsque Richard s'avança pour décerner les prix, il ne pouvait cacher son admiration pour la créativité déployée dans chaque plat. Il annonça que le prix serait attribué non seulement à Geoffrey, pour sa tarte mémorable, mais aussi à tous les cuisiniers pour leurs efforts exceptionnels. Le roi avait réussi à créer bien plus qu'un simple festin : il avait instauré un événement qui marquerait les esprits à jamais.

La soirée se poursuivit dans une explosion de musique et de danse. Richard, dansant avec une énergie insoupçonnée, remercia ses invités de cette fête sans pareille. Ce banquet, où l'humour et la gourmandise s'étaient entremêlés, resterait gravé dans les mémoires comme l'un des plus grands triomphes de sa cour.

Et ainsi, la Reine des Tartes, grâce à Geoffrey, avait trouvé sa place dans l'histoire, non seulement pour sa saveur exquise, mais pour l'esprit de camaraderie et de créativité qu'elle avait suscitée. Richard Cœur de Lion, le roi guerrier, avait, pour une nuit, laissé derrière lui son armure pour se livrer à une autre forme de conquête: celle de l'imagination culinaire.

Marie-Antoinette et Fersen:

L'Amour Code d'une Reine.

Tout commença lors d'un bal étincelant à Versailles, en 1774. Marie-Antoinette, tout juste couronnée reine de France, n'était alors qu'une jeune femme avide de plaisirs et de légèreté, loin des responsabilités pesantes de son titre.

Ce soir-là, elle portait une robe couleur de lune, brodée de fils d'argent, et sa perruque poudrée était ornée de plumes immenses qui ondulaient au gré de ses pas gracieux.

C'est là qu'il apparut. Le comte Axel de Fersen, un Suédois de haute lignée, au port altier et au regard brûlant. On disait de lui qu'il était aussi à l'aise sur un champ de bataille que dans les salons feutrés de l'aristocratie. Leurs yeux se croisèrent, et quelque chose d'indicible se produisit.

Marie-Antoinette n'avait jamais ressenti cela. Un trouble, un vertige. On raconte qu'elle laissa échapper son éventail, geste de coquetterie ou véritable émoi? et que Fersen, en parfait gentilhomme, se pencha pour le ramasser, frôlant ses doigts dans un effleurement interdit. Ce fut le début d'une passion qui devait braver les interdits et défier l'Histoire elle-même. Marie-Antoinette était reine, mais elle était aussi une femme. Elle supportait un mariage

arrangé avec Louis XVI, un mari gauche et désintéressé, plus attiré par la serrurerie que par sa jeune épouse. À la cour, les ragots allaient bon train sur le fait que le roi tardait à «*honorer*» la reine. Il fallut sept ans avant qu'elle ne tombe enfin enceinte. Et si certains doutaient de la paternité royale, les soupçons sur Fersen n'étaient pas rares.

Dans cette cage dorée qu'était Versailles, l'amour entre Marie-Antoinette et Fersen dut se vivre dans l'ombre, à coups de regards volés, de lettres clandestines et de rendez-vous arrangés sous les dorures des salons.

C'est dans son Petit Trianon, ce refuge qu'elle avait fait aménager pour fuir les étiquettes pesantes de la cour, que les amants trouvaient le plus souvent un peu de liberté. Sous prétexte d'organiser des fêtes galantes, où l'on buvait du champagne dans des coupes de cristal et où les robes se faisaient plus légères, Marie-Antoinette et Fersen s'évadaient parfois dans un coin du jardin, à l'abri des regards.

Les courtisans les plus perspicaces avaient bien remarqué leur manège. Madame de Polignac, amie intime de la reine, souriait en coin en les voyant disparaître ensemble sous un bosquet fleuri. Quant au baron de Breteuil, il murmurait que :

— *La reine avait un faible pour les hommes en uniforme.*

Mais au-delà des jeux de séduction, leur amour

devint un combat. La Révolution grondait. Fersen, fidèle à la couronne, était bien plus qu'un amant : il était aussi un allié, un protecteur. C'est alors qu'ils mirent en place un système de lettres codées pour communiquer sans risquer d'être trahis. L'encre sympathique, à base de jus de citron, permettait d'écrire entre les lignes. Il suffisait d'approcher la lettre d'une flamme pour que les mots cachés apparaissent. Dans ces missives brûlantes, Fersen écrivait: « *Vous seule possédez mon cœur, il ne bat que pour vous.* » Et Marie-Antoinette répondait : « *Que ne donnerais-je pour vous voir en cet instant...* »

Les passages les plus compromettants étaient raturés d'un large trait noir.

Mais les historiens, des siècles plus tard, parvinrent à les déchiffrer grâce aux nouvelles technologies.

Ce qu'ils découvrirent fit frémir: Marie-Antoinette n'avait pas seulement aimé Fersen, elle l'avait désiré passionnément. En cette fin d'après-midi de mai 1790, la cour de Versailles n'était plus qu'un fantôme de sa splendeur passée.

Les bals s'étaient faits rares, les courtisans défilaient désormais avec plus de prudence, et la reine, autrefois insouciant, affichait un visage grave. Pourtant, ce soir-là, une rumeur courait parmi les dames d'honneur: Marie-Antoinette comptait s'échapper de Versailles pour une

nuit. Le prétexte ? Une visite au château de Saint-Cloud, résidence royale où l'air était plus pur qu'à Paris, loin de l'odeur âcre du peuple en colère. Mais l'excuse était bien commode... Car un certain comte suédois devait s'y trouver aussi.

Pour éviter les espions de la Révolution qui surveillaient le moindre de ses gestes, Marie-Antoinette eut une idée audacieuse : elle se déguiserait. Avec l'aide de Madame de Lamballe et de la fidèle Madame Campan, elle troqua sa robe de soie contre une tenue bien plus simple, une modeste redingote et une coiffe discrète. Le plus amusant ? Elle choisit d'incarner une femme de chambre, ce qui fit éclater de rire ses amies.

— *Imaginez si quelqu'un me reconnaît !*
s'amusa-t-elle en enfilant une paire de gants usés.

— *Majesté, il faudrait qu'ils aient l'œil d'un faucon pour deviner votre éclat sous cet accoutrement !* répondit Madame Campan en cachant un sourire.

Ainsi grimée, la reine monta discrètement dans un fiacre conduit par un cocher de confiance. À quelques rues de là, un autre homme jouait un rôle bien différent. Fersen, lui aussi maître du déguisement, portait un manteau sobre, les cheveux légèrement ébouriffés pour paraître moins noble qu'il ne l'était. Il avait même enduit ses mains de charbon pour ressembler à un

simple domestique.

Quand il vit le carrosse approcher, il fit mine de ne pas le reconnaître et attendit que la reine en descende pour la suivre à quelques pas.

À Saint-Cloud, loin des regards indiscrets, ils se retrouvèrent enfin dans un petit salon privé, faiblement éclairé par des bougies odorantes.

Marie-Antoinette, libérée de son carcan royal, se laissa tomber sur un canapé moelleux et rit doucement.

— *Quelle aventure, mon cher Fersen ! M'avoir fait jouer les servantes... que dirait-on si l'on savait ?*

Il s'approcha lentement, son regard brûlant d'envie et de tendresse.

— *On dirait que la reine de France est avant tout une femme... et que cette femme mérite qu'on l'aime.*

Le silence s'installa, chargé d'un désir trop longtemps contenu. Elle savait qu'elle ne devrait pas, qu'elle ne pouvait pas, mais à cet instant, plus rien d'autre ne comptait. Elle posa une main sur son poignet, hésitante, puis dans un souffle, murmura :

— *Dites-moi encore ces mots en suédois, ceux que vous m'avez appris...* Fersen sourit et s'approcha de son oreille :

— *Jag älskar dig. (Je t'aime.)*

Elle ferma les yeux. La nuit leur appartenait.

L'aube pointait à peine lorsque Marie-Antoinette dut reprendre son rôle de reine. Le fiacre

devait la ramener à Versailles avant que l'on ne remarque son absence. Mais sur le chemin du retour, un incident faillit tout compromettre. À une barrière de contrôle, un garde national arrêta leur voiture.

— *Halte ! Que transportez-vous là ?*

Le cocher hésita, mais Marie-Antoinette, toujours habillée en femme de chambre, réagit au quart de tour.

— *Du linge pour Madame Royale, Monsieur !* déclara-t-elle d'un ton sec, baissant les yeux comme l'aurait fait une domestique. Le soldat scruta l'intérieur du fiacre, puis, ne voyant rien d'anormal, haussa les épaules et les laissa passer. Quand elle arriva enfin dans ses appartements, son cœur battait encore à tout rompre. Elle savait que chaque instant passé avec Fersen était une prise de risque insensée. Mais pouvait-elle renoncer à cet unique bonheur, alors que le monde autour d'elle s'effondrait ? Elle prit une feuille de papier et trempa sa plume dans l'encre secrète.

« Mon bien-aimé, cette nuit fut un rêve... mais un rêve trop court. »

Elle cacheta la lettre et sourit. Peu importe le danger, l'amour méritait d'être vécu jusqu'au bout. Les jours qui suivirent leur escapade furent marqués par une tension croissante. Marie-Antoinette savait que chaque regard posé sur elle à Versailles pouvait être celui d'un espion, chaque murmure dans les couloirs, une

menace déguisée. Mais elle avait Fersen, et tant qu'elle pouvait lui écrire, elle se sentait encore vivante.

Leur correspondance était un chef-d'œuvre d'ingéniosité. Dans un Paris où les messagers étaient fouillés et où les lettres de la reine étaient scrutées, ils durent recourir à un stratagème aussi audacieux que romantique : l'encre sympathique.

Sous des messages anodins, où elle parlait de « *la pluie* » ou de « *la santé de Madame Élisabeth* », se cachaient des phrases invisibles, écrites à l'aide d'une encre à base de jus de citron ou de lait.

Pour les révéler, il suffisait de chauffer le papier à la flamme d'une bougie. Fersen, lui, utilisait des chiffres et des symboles pour dissimuler ses déclarations enflammées. Certaines lettres étaient volontairement erronées, d'autres surchargées de mots sans importance pour tromper ceux qui tenteraient de les intercepter. « *La moisson est mauvaise cette année, mais le blé mûrira dans d'autres terres.* »

Traduction : « *Nous devons partir, le danger grandit.* »

Marie-Antoinette lui répondit dans une lettre qu'il devait décoder en lisant une ligne sur deux : « *Vous avez raison...il faut être prudent. Le roi hésite encore, mais moi... je suis prête. Dites-moi le moment.* » Ils savaient que le temps jouait contre eux. Le plan de Fersen était

d'une audace folle : la famille royale devait s'échapper de Versailles et rallier Montmédy, une ville où l'attendait une garnison fidèle. Un carrosse serait préparé sous une fausse identité, et lui-même conduirait la reine jusqu'au premier point de relais. Mais ce départ ne devait rien au hasard. La reine et Fersen avaient multiplié les messages cryptés pour organiser la moindre étape : Un code désignait les chevaux: « *les roses* » Les relais portaient des noms de villes fictives. Le signal du départ devait être un simple billet : « *Il fait beau aujourd'hui.* » Le 20 juin 1791, tout était en place. Dans la nuit moite, Fersen attendait dans une ruelle sombre, les rênes de son carrosse fermement tenues entre ses mains. Le cœur battant, il vit enfin Marie-Antoinette apparaître, voilée, accompagnée du roi et des enfants. Elle n'eut qu'un instant pour lui serrer la main en montant dans la voiture.

- *Vous venez avec nous ?* souffla-t-elle.

- *Je vous rejoindrai plus tard...* répondit-il, sachant qu'il ne pouvait pas attirer l'attention sur eux. Le carrosse s'ébranla. À travers la vitre, la reine croisa une dernière fois le regard de son amant. Il était l'homme de sa vie, et elle le savait. Mais ils ne se reverraient jamais.

La suite est connue: la fuite de Varennes tourna au désastre. Un postillon reconnut le roi sur une pièce de monnaie, et la famille royale fut arrêtée avant d'atteindre la frontière. Fersen,

lui, faillit en perdre la raison. Pendant des mois, il tenta tout pour les sauver, multipliant les courriers cryptés, tentant de mobiliser la Suède, l'Autriche, n'importe quelle puissance capable d'agir. Mais le destin était scellé.

Le 16 octobre 1793, en apprenant que Marie-Antoinette avait été guillotinée, Fersen tomba dans un silence de marbre. Il garda précieusement leurs lettres, les relisant encore et encore, cherchant son parfum sur le papier, pleurant sur ces mots invisibles tracés à l'encre secrète.

Un jour, il nota au dos d'une enveloppe vierge :
« *Elle m'aimait. Je l'aime encore.* »

Fersen survécut à la Révolution, mais il ne trouva jamais la paix. Il était devenu une ombre de lui-même, hanté par le souvenir de la reine qu'il avait aimée et qu'il n'avait pas pu sauver.

En 1810, alors qu'il était impliqué dans des intrigues politiques en Suède, une foule en colère l'accusa de conspirer contre le prince héritier.

Pris à partie, insulté, roué de coups, il fut massacré sans pitié par le peuple qu'il méprisait sans doute autant qu'il le craignait.

Peut-être était-ce là le dernier châtiment du destin pour avoir aimé une reine condamnée.

Fin de la Monarchie Française.

Paris suffoque sous une tension électrique.
Les rumeurs courent, se faufilent d'une ruelle à l'autre, bruissent sous les voûtes du Palais-Royal, éclatent en mille chuchotements dans les salons feutrés et les tavernes bruyantes.

— *Le roi va fuir !*, disent certains.

— *Il est déjà parti !*, assurent d'autres.

Dans les appartements royaux des Tuileries, Louis XVI regarde par la fenêtre. Il n'est plus roi. Pas vraiment. Il n'est qu'un prisonnier courtoisement retenu dans un palais qui n'est plus que l'ombre de Versailles. Sa femme, Marie-Antoinette, l'observe en silence. Ses yeux, autrefois pleins de cette insouciance viennoise qui enchantait la cour, ont durci. Il n'y a plus de musique, plus de bals, plus de fêtes.

Seulement l'attente d'un coup fatal. Mais pas cette nuit.

Cette nuit, ils fuient. Tout a été minutieusement préparé. Le roi et la reine, déguisés en bourgeois, accompagnés de leurs enfants, quittent discrètement les Tuileries. Une berline immense et luxueuse, trop luxueuse les attend, attelée de six chevaux.

Premier accroc : le cocher, ivre ou paniqué, met un temps fou à faire avancer l'attelage. Un temps précieux. Un temps fatal. Paris dort encore, mais les routes, elles, ont des yeux. La

berline roule à un rythme infernal, traversant les campagnes de France, passant sous des ciels noirs, frôlant les villages endormis. L'espoir renaît à chaque lieue avalée. Dans quelques heures, ils seront hors d'atteinte, sous la protection des troupes loyales. Mais... il y a un homme. Jean-Baptiste Drouet, maître de poste à Sainte-Menehould, observe les voyageurs qui passent. Une intuition lui serre le ventre. Ce visage joufflu, il l'a déjà vu quelque part. Mais où ? Puis le déclic. Sur une pièce de monnaie.

Le profil du roi est gravé dans le métal, et ce visage, là, sous le chapeau mal ajusté du bourgeois qui voyage trop luxueusement... c'est le même. Drouet n'hésite pas. Il enfourche un cheval et file vers Varennes à bride abattue. L'alerte est donnée. À Varennes, l'échappée royale se brise net. Le roi, surpris dans une auberge, tente de parlementer. Mais il est trop tard. Une foule s'amasse. Les députés révolutionnaires arrivent. L'illusion s'effondre : Louis XVI n'est pas un père en voyage, c'est un traître en fuite.

Le retour à Paris est une descente aux enfers. Paris n'est plus qu'un océan de cris et de torches levées. La Révolution n'a plus d'état d'âme. L'Assemblée a tranché : Louis XVI sera exécuté. Le matin du 21 janvier 1793, le roi, vêtu de blanc, monte dans une carriole qui le conduit à la place de la Révolution (aujourd'hui la place de la Nation).

d'hui place de la Concorde). Il descend.
La foule est là. Silencieuse. Comme suspendue à l'instant.
Le roi veut parler. Le bourreau, Samson, hésite, mais finit par lui accorder quelques mots.
Louis XVI avance, d'une voix forte, mais tremblante :
— *Je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute. Je pardonne aux auteurs de ma mort.*
Les tambours roulent. Coupent sa voix.
Samson lui prend le bras. L'instant est glacial.
Il l'attache à la planche, bascule son corps.
La lame siffle. Le silence. Puis un cri.
Un homme monte sur l'échafaud, trempe un mouchoir dans le sang du roi et le brandit au-dessus de la foule. Certains applaudissent.
D'autres pleurent. La monarchie est morte, et pourtant, personne ne sait encore ce qui va naître à sa place.
La veuve Capet. Voilà comment on l'appelle désormais. Marie-Antoinette, enfermée à la Conciergerie, n'a plus rien de la reine de Versailles. Ses robes ne sont plus que des haillons, son teint de porcelaine est devenu cireux, ses cheveux ont blanchi.
Le 16 octobre 1793, l'heure sonne.
Escortée vers la place de la Révolution, elle n'a pas de carrosse, pas de dignité royale. On la jette sur une charrette, comme une criminelle ordinaire. Les Parisiens hurlent. Elle regarde la

foule, puis la guillotine. Pas un cri, pas une larme. Elle monte. D'un pas assuré. Digne. Jusqu'à la fin.

Son dernier mot ? Une maladresse. Elle marche par inadvertance sur le pied de Samson et murmure :

— *Monsieur, je vous demande pardon, je ne l'ai pas fait exprès.*

Puis, la lame tombe.

Dans les profondeurs lugubres du Temple, la prison qui renfermait les derniers vestiges de la monarchie déchue, un enfant mourait en silence. Louis XVII, le fils de Louis XVI et Marie-Antoinette, n'était plus qu'une ombre, un spectre oublié par le tumulte de la Révolution. Ses geôliers l'avaient abandonné à la solitude, le traitant comme un simple prisonnier, un vestige encombrant du passé.

Les murs humides de sa cellule suintaient la misère, et son petit corps, autrefois choyé par le luxe des Tuileries, n'était plus qu'un squelette fiévreux. Il parlait parfois tout seul, murmurant des souvenirs d'une autre vie. Il voyait encore sa mère, radieuse à Versailles, il sentait la main puissante de son père qui le soulevait avec fierté. Mais ces images devenaient floues, effacées par la faim, la maladie et l'oubli.

Le 8 juin 1795, à l'âge de dix ans, il s'éteignit dans l'indifférence générale. Aucun cri, aucune plainte. Juste un silence de mort dans cette prison qui l'avait vu dépérir jour après jour.

Son corps fut jeté dans une fosse commune, son existence gommée comme un détail insignifiant d'une histoire qui avançait sans lui. Pendant des années, des rumeurs persistent : certains prétendaient qu'il s'était échappé, que des royalistes l'avaient sauvé, qu'il vivait quelque part sous une fausse identité. Mais la vérité était plus cruelle : l'ADN du cœur conservé au fil des siècles l'a confirmé, Louis XVII était bien mort dans son cachot, oublié de tous.

Ainsi s'achevait l'histoire de la dynastie qui avait régné sur la France pendant plus de 800 ans. Pas dans la gloire, mais dans la solitude et l'oubli d'un enfant mourant sur une pailleasse. Et Paris, insouciant, poursuivait sa révolution. Des années plus tard, un vieil homme assis à une terrasse de café observe la foule qui passe. Il a vu la Révolution, il a vu le sang couler, il a entendu les cris place de la Révolution. Il soupire et murmure à son voisin :

— *Tout ça pour ça...*

Le voisin, un jeune idéaliste, fronce les sourcils.

— *Comment ça, tout ça pour ça ?*

Le vieil homme trempe un morceau de pain dans son vin et sourit tristement.

— *On a coupé des têtes pour faire place à la liberté. Puis d'autres sont venues les remplacer, tout aussi avides de pouvoir. Voilà ce qui arrive quand le peuple ne compte plus, que*

l'on ne voit que son nombril et son égo.
Il vide son verre d'un trait et fixe le ciel.
— *La seule chose qui change, c'est le nom de
ceux qui nous gouvernent.*
Et Paris, indifférente, continue de bruisser sous
le vent de l'Histoire.

Jules Bergeret :

L'Incendiaire de la Commune.

L'histoire de Jules Bergeret, un homme pris dans les tourments de la guerre civile de 1871, est une aventure de feu, de ferveur révolutionnaire et d'audace folle. Mais au-delà de la révolution, c'est l'histoire d'un homme à la destinée tragique et paradoxale, où chaque flamme allumée semblait être celle de sa propre condamnation. Une histoire à la fois rocambolesque et poignante, portée par un homme décidé à marquer son époque... d'une brûlante empreinte.

L'année 1871, et plus précisément les journées tragiques de la Commune de Paris, sont gravées dans la mémoire collective comme un moment de rupture historique. Mais parmi les personnages qui ont alimenté les flammes de cette insurrection, il y en a un qui, par son audace et son esprit incendiaire, a littéralement mis le feu à l'histoire. Et cet homme, c'est Jules Bergeret.

Jules, un ancien militaire devenu l'un des leaders de la Commune, n'était pas un simple révolutionnaire enragé. Non, il était un homme d'action, un stratège audacieux avec des idées radicales. Lorsqu'il se lança dans l'attaque des Tuileries, le 23 mai 1871, il avait un seul ob-

jectif : briser l'ancien régime en réduisant Paris en cendres, symboliquement et littéralement. Ce n'était pas simplement une révolte : c'était une vengeance. La guerre civile faisait rage, et les Communards, en proie à l'angoisse d'une défaite imminente, étaient prêts à tout. Le gouvernement versaillais, barricadé à Versailles, était vu comme l'ennemi à anéantir, et les flammes comme la seule solution.

Avec trois autres complices, Bergeret avait soigneusement préparé son acte. La nuit tombée, armés de torches et d'un plan précis, ils se dirigèrent vers le Palais des Tuileries. Ce monument, emblématique de l'autorité royale et impériale, avait déjà connu des heures sombres durant la Révolution française, mais jamais à ce point. Le palais, un symbole d'un passé révolu, était sur le point de brûler à nouveau.

Les flammes dévorèrent les somptueux salons et les antiques souvenirs de l'aristocratie. L'atmosphère était étrange, un mélange de folie et de jubilation. Les Communards se tenaient autour du palais en ruines, hurlant des slogans, mais Bergeret, dans son esprit tordu de révolutionnaire, ne comptait pas s'arrêter là. Il avait un projet plus vaste, plus ambitieux : incendier toute la ville, brûler Paris jusqu'à ses os.

Le 24 mai, c'était le grand jour. Le jour où Paris devait être réduit à une mer de feu. Ses compagnons et lui avaient prévu de déclencher des incendies simultanés dans plusieurs quar-

tiers stratégiques de la capitale, et les flammes devaient tout engloutir sur leur passage.

Mais... tout ne se passa pas comme prévu.

Il y a toujours ce petit détail qui gâche les plans les plus parfaits. Ce jour-là, alors que les premières torches étaient allumées et que les flammes commençaient à lécher les immeubles, une chose impensable se produisit : une pluie battante, inattendue, se mit à tomber sur la capitale.

La pluie d'eau qui fit tout échouer. Les feux commencèrent à se réduire, à s'éteindre comme des bougies noyées dans un océan d'eau. Dans le tumulte, un autre incident déstabilisa complètement le plan de Bergeret : l'apparition d'une unité militaire versaillaise prête à écraser les derniers espoirs de rébellion.

Les incendiaires étaient en fuite. Mais le rêve de brûler Paris était désormais compromis, et avec lui, l'espoir de Bergeret de renverser l'ordre établi. Malgré tout, l'échec de cette tentative ne marquait pas la fin de sa révolte.

Bien au contraire, il devenait une sorte de mythe parmi les révolutionnaires. Bergeret n'était pas un homme qui se contentait de défaites : il préparait sa fuite. Et ainsi, après l'effondrement de la Commune et l'inexorable répression versaillaise, il réussit à fuir la capitale, avec des idées encore pleines de braises et une volonté indomptable. Mais la fuite de Jules Bergeret ne signifiait pas la fin de son histoire.

Il s'échappa aux États-Unis, où il finit par se réfugier, loin des ruines de Paris. Là, dans un dénuement total, il entra dans une tout autre vie. Oublié des grands idéaux, il devint veilleur de nuit dans une usine à gaz. Et quelle anecdote de fin ! Bergeret, l'homme qui avait voulu voir Paris brûler, se retrouvait maintenant à veiller sur des flammes dans une usine, à éteindre les incendies de la nuit, gardien des foyers allumés et de la chaleur domestique. Il passait ses nuits à arpenter les allées sombres de l'usine, observant les flammes artificielles dans les réservoirs de gaz. Un drôle de retournement de situation pour cet incendiaire du XIXe siècle, qui avait failli réduire la ville entière à l'état de cendres.

À l'aube de ses vieux jours, Jules Bergeret avait la peau creusée, le regard fatigué, mais dans ses yeux brillait toujours un éclat d'audace. Peut-être avait-il trouvé, là dans l'obscurité des réservoirs de gaz, un peu de rédemption, ou peut-être n'était-ce qu'une ironie du destin : l'homme qui avait failli détruire le cœur de la France en était devenu le dernier gardien des flammes.

Et Paris, elle, poursuivait son histoire, implacable et changeante. Comme la révolution, elle ne cessait jamais de brûler sous la surface, attendant son prochain incendiaire.

La ruse de Joséphine : Le Mariage Secret avant le Sacre.

L'histoire de l'impératrice Joséphine et de son mariage religieux avec Napoléon, juste avant le sacre de ce dernier, est l'un de ces récits où l'audace et la ruse s'entrelacent dans une danse de pouvoir et de passion, avec des détails étonnants qui révèlent la finesse d'esprit de Joséphine. Cette histoire, souvent oubliée dans les manuels d'histoire, mérite d'être racontée sous un angle différent, captivant et mystérieux.

Napoléon Bonaparte, en route vers son couronnement comme empereur, était prêt à tout pour asseoir son pouvoir. La cérémonie à venir au sommet de la cathédrale Notre-Dame de Paris, le 2 décembre 1804, était un événement décisif. Mais derrière le faste de cette journée historique, se cachait une intrigue qui n'avait rien de sacré. Joséphine de Beauharnais, son épouse, ne partageait pas l'euphorie de son mari. Malgré les titres et la gloire, elle portait en elle une inquiétude profonde: elle n'avait pas donné de fils à l'empereur.

En 1804, l'héritier tant attendu n'était toujours pas venu. Et bien que Joséphine fût l'épouse de Napoléon, elle savait pertinemment que son mariage ne durerait pas sans un héritier masculin. L'empereur avait d'ailleurs clairement fait

savoir qu'il n'avait pas l'intention de gouverner sans un successeur. C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre le stratagème de Joséphine. Bien qu'elle fût l'âme charnelle et dévouée du couple impérial, un petit détail risquait de bouleverser la grande cérémonie: leur mariage n'était pas officiellement validé par l'Église. Bien qu'ils se soient mariés civilement en 1796, Napoléon et Joséphine n'avaient pas encore reçu la bénédiction religieuse nécessaire aux yeux de la papauté.

La question du mariage religieux devenait donc une affaire délicate et urgente. Napoléon n'était pas du genre à se soumettre aux règles de l'Église. Pourtant, il savait que le pape Pie VII, qui avait été invité à officier le sacre, n'avait pas encore accepté de couronner un empereur sans que les conditions de l'Église soient respectées. Et c'était là que Joséphine, dans toute sa subtilité, manœuvra avec une astuce brillante.

Tout se passa dans les heures précédant la cérémonie, lorsque Joséphine, inquiète et malheureuse de sa stérilité, prit une décision audacieuse. Après un dîner où la tension était palpable, elle se glissa dans les coulisses du palais, sous un prétexte innocent. Elle se dirigea vers la chambre du pape Pie VII, où il se reposait avant de présider le sacre. Dans cette nuit paisible, Joséphine s'installa devant lui, feignant l'innocence. D'un ton calme mais chargé

d'une émotion palpable, elle lui révéla que, bien qu'elle fût mariée à l'empereur, elle n'était pas unie religieusement à lui.

Le pape, frappé par cette confession inattendue, ne perdit pas une seconde pour saisir l'occasion. Il savait que c'était là une chance inespérée de faire valoir des conditions à l'empereur. Tout en restant d'une politesse glaciale, il répondit :

— *Madame, vous me dites que vous n'êtes pas mariée aux yeux de l'Église ? Il serait donc bien de réparer cette omission avant qu'il ne soit trop tard.*

Joséphine, n'ayant d'autre choix que d'accepter l'idée de se marier religieusement dans les heures qui suivraient, se soumit avec une grâce tranquille, tout en mesurant parfaitement les enjeux. Mais ce qu'elle ignorait, c'était que le pape, bien que conciliant, avait lui aussi ses propres ambitions.

En acceptant cette demande, il exigea des conditions strictes: il conditionna le sacre de Napoléon à ce que ce dernier accepte de reconnaître le pouvoir absolu de l'Église et de n'entrer en guerre contre elle sous aucun prétexte. Pie VII, subtil stratège, savait qu'il tenait là un levier de négociation.

Dans les premières heures du matin, bien avant le lever du soleil, le mariage religieux entre Joséphine et Napoléon fut célébré en grande pompe, mais dans l'intimité. Une simple céré-

monie, mais un acte lourd de conséquences. Napoléon, bien qu'étant un homme d'action, ne se laissa pas troubler par cette obligation religieuse de dernière minute. Il voulait son couronnement à tout prix. Cependant, il comprit rapidement qu'il venait de se lier à l'Église dans des conditions qui le mettaient sous sa surveillance bienveillante, mais non sans limites.

Quelques heures plus tard, sous la coupole de Notre-Dame, alors qu'il s'apprêtait à prendre sa couronne, Napoléon jeta un coup d'œil furtif vers Joséphine. Une lueur d'incertitude traversa son regard. Sa femme était là, radieuse, mais il savait que tout était fragile. Que l'empereur soit couronné n'était qu'une étape. Que Joséphine l'accompagne à ses côtés, cela en restait une autre.

Dès lors, le mariage religieux ne fut qu'une manœuvre habile de Joséphine pour assurer sa position, même si elle savait pertinemment que son sort était désormais scellé. Elle était toujours la femme du premier empereur de France, mais dans les coulisses, elle n'avait pas su donner à ce dernier ce qu'il désirait le plus : un héritier. Elle savait que les jours où elle resterait à ses côtés seraient comptés.

Cette nuit-là, dans l'ombre des grandes cérémonies, Joséphine avait joué son dernier atout avec une habileté dont seul un cœur aussi subtil et rusé qu'elle pouvait faire preuve. Mais tout

cela ne suffira pas à éviter l'inéluctable séparation. À la fin de l'année 1810, Napoléon, désireux de donner un héritier à la France, demanda le divorce. Pourtant, même après leur séparation, Joséphine resta une figure mystérieuse, une femme qui, par son intelligence, son audace et son charisme, avait su conquérir l'empereur... et le manipuler juste assez pour s'assurer de son propre destin. Une impératrice qui, malgré ses failles, sut rester une reine dans l'ombre, aux frontières du pouvoir et de l'amour.

Et c'est ainsi que, derrière la majesté d'un sacre, Joséphine réussit à inverser le cours de l'histoire, prouvant que parfois, c'est la ruse silencieuse d'une femme qui fait vaciller les plus grands empires.

Napoléon III et la

Comtesse de Castiglione.

Le 14 janvier 1856, dans l'éclat scintillant du Palais des Tuileries, un bal grandiose est organisé par Napoléon III, l'empereur au visage souriant, mais à la politique plus complexe qu'il n'y paraît. Plus de 6000 invités venus de tous horizons se pressent dans l'un des événements les plus somptueux de la décennie. Les femmes portent des robes à crinoline, les hommes des frac impeccables, et le Palais, magnifiquement décoré, semble presque trop brillant pour Paris. Mais parmi toute cette magnificence, il y a une figure qui se détache, plus qu'aucune autre : la Comtesse de Castiglione.

Derrière son regard envoûtant et sa beauté renversante, la Comtesse n'est pas seulement une dame de la haute société, mais aussi une espionne italienne envoyée pour espionner l'Empire français.

Étonnamment, elle n'est pas venue ici pour danser, ni pour s'attirer les regards admiratifs des invités. Son objectif est bien plus audacieux : elle doit infiltrer les cercles de pouvoir impériaux et découvrir les secrets militaires de Napoléon III. Mais c'est dans la lumière tamisée du bal qu'elle trouve sa proie, et dans cette

soirée de faste, elle n'a d'autre but que de séduire l'empereur et d'extorquer des informations sensibles. Sa beauté est son arme la plus tranchante. Tout le monde la regarde, mais c'est Napoléon III qui, sous le charme de ses yeux sombres et de sa silhouette parfaite, finit par succomber. En privé, elle se fait passer pour une noble italienne pleine de mystère, mais, en réalité, elle n'est qu'une marionnette des ambitions politiques de son pays natal. L'Italie, alors divisée et en guerre, cherche à prendre une revanche sur la France, qui occupe Rome.

La Comtesse parvient à attirer l'attention de Napoléon III en l'invitant à une escapade privée, une invitation qu'il accepte sans hésitation. Le destin de cette soirée prend un tournant inattendu lorsqu'ils montent ensemble dans une barque, partant pour une petite île au large de Paris. Là, dans l'intimité de la nuit, la Comtesse a un objectif bien précis : elle veut obtenir des informations sur la stratégie de l'Empire français, une mission que son grand oncle, le roi Victor Emmanuel II d'Italie, lui a confiée.

La barque s'éloigne silencieusement, les yeux des invités, inconscients du complot, ne les suivent que brièvement. Le silence qui enveloppe l'île est presque lourd de mystère. C'est ici que l'histoire prend un tour dramatique. La Comtesse tente de séduire Napoléon III d'une

manière plus explicite. Alors qu'ils sont seuls sur cette île, elle cherche à profiter de cette situation intime pour soutirer des informations sur les projets militaires de la France, en particulier concernant l'Italie. Elle veut savoir ce que l'Empire a l'intention de faire face aux ambitions de son pays.

Mais Napoléon III, bien plus astucieux qu'il n'en a l'air, se rend vite compte de la supercherie. Il comprend que cette femme n'est pas simplement une beauté intrigante, mais une espionne envoyée par son oncle, le roi d'Italie. Il réalise qu'il a été piégé, que cette rencontre n'est pas simplement le fruit d'un désir, mais un complot bien orchestré pour déstabiliser la France. Il découvre alors les véritables intentions de la Comtesse et, sans perdre de temps, il décide de couper court à cette entrevue dangereuse.

La Comtesse du haut de ses 19 ans, prise au piège de ses propres manœuvres, essaie de garder son calme. Mais Napoléon III n'est pas dupe. Il retourne brusquement à Paris, laissant derrière lui la Comtesse désemparée, qui, paniquée à l'idée d'être accusée de trahison, prend immédiatement le chemin du retour. L'opération d'espionnage qu'elle avait minutieusement préparée se transforme en un échec retentissant. La Comtesse de Castiglione disparut rapidement de la scène publique après cet incident. Elle comprit que sa couverture était définitive-

ment compromise et que son espionnage ne serait jamais pardonné. Les autorités françaises, de plus en plus méfiantes, l'accusèrent de complot contre l'Empire. Il n'y eut plus jamais d'apparitions publiques de la Comtesse, ni de détails sur ses actions après cet échec.

Elle disparut dans les méandres de l'histoire, et son nom fut effacé des mémoires de ceux qui avaient assisté à ce bal mythique.

L'empereur, quant à lui, sortit triomphant de cette aventure. Il avait déjoué la tentative d'espionnage avec finesse, et l'histoire de la Comtesse de Castiglione devint une légende de cour, une leçon de séduction et de manipulation, mais aussi de vigilance impériale. Napoléon III, en fin stratège, ne laissa pas cette mésaventure entacher sa réputation. La Comtesse de Castiglione, elle, retourna dans l'ombre, son nom à jamais lié à l'un des complots les plus audacieux et les plus futiles de l'histoire de l'Empire.

L'Amour Broulant du Xe siècle : de Marguerite et d'Amaury.

L'année 939, dans un château perché sur les collines verdoyantes du royaume de France, une histoire d'amour naquit dans l'ombre des murs de pierres, entre deux âmes ardentes, prises dans un tourbillon de passion, de pouvoir et de secrets. Marguerite, une noble dame aux yeux émeraude, petite-fille de Charlemagne, et Amaury, un jeune chevalier intrépide, étaient destinés à s'aimer, mais leur amour allait défier la courtoisie et les attentes des puissants de l'époque.

C'était à la cour du roi Charles le Simple que Marguerite fit sa première apparition, en 939, lors d'un banquet royal. Le château, fortifié, résonnait des rires et des conversations des seigneurs et dames qui célébraient la récente victoire sur les Vikings. Entre les tables ornées de vaisselle en argent et les coupes débordantes de vin, un jeune chevalier aux traits marqués et aux yeux pleins de défi se tenait là : Amaury. Il était un seigneur puissant du Maine, venu rendre hommage à Charles le Simple, mais c'était bien plus son esprit audacieux et sa prestance qui firent tourner la tête de Marguerite. Elle, vêtue de soie bleu nuit, les cheveux relevés en une coiffure complexe, n'était pas

une simple spectatrice. Elle était l'héritière d'une lignée royale et une stratège redoutée. Mais ce soir-là, c'était sa beauté irrésistible qui captiva le cœur du chevalier. Il la regarda, sans détour, et dans ce regard se tissa un fil invisible. Elle, de son côté, ne pouvait s'empêcher de ressentir une étrange chaleur, un trouble qu'elle n'avait jamais connu. C'était un coup de foudre, mais dans les cercles aristocratiques du Xe siècle, l'amour n'était jamais simple. Les alliances, les intrigues politiques, les jeux de pouvoir régnaient en maîtres. Mais rien ne pouvait arrêter ce qui allait se passer ensuite. Il fallut un an avant que leur première rencontre se transforme en une escapade secrète. C'était un soir de printemps, la lune était pleine et l'air frais portait la promesse d'une aventure. Amaury, déterminé à conquérir le cœur de la belle Marguerite, réussit à l'inviter à se retirer dans un coin isolé du château, loin des regards indiscrets. C'était là, dans une chambre aux pierres anciennes, au fond du château, qu'ils s'étaient retrouvés pour un dîner privé. Leurs mains s'effleurèrent, et la tension qui montait dans l'air semblait palpable. La conversation, au début formelle, se transforma rapidement en échanges passionnés. Amaury, dont l'esprit était tout autant vif que son épée, se permit de raconter des histoires de chevaliers et de batailles épiques, tout en observant avec attention les éclats de rire de

Marguerite. Elle, fascinée par son charisme brut, se laissa aller à des confidences, admirant son courage et sa fougue.

Mais alors que la nuit avançait, un vent de folie souffla. Marguerite, par défi ou par désir, se leva soudainement, l'invitant à la suivre à l'extérieur du château.

Ils traversèrent des couloirs obscurs, échappant à la surveillance des domestiques et des gardes, jusqu'à ce qu'ils atteignent la terrasse du château, offrant une vue imprenable sur la vallée.

Là, dans l'air frais de la nuit, l'étreinte qui s'annonçait brûlait comme un feu sacré.

Marguerite, audacieuse et pleine de charme, se rapprocha de Amaury, ses lèvres effleurant les siennes dans une douceur incandescente. La passion les emporta. Mais, dans une pirouette digne des plus grandes comédies de cour, un cri perça la nuit. Un domestique, imprudent, les avait suivis en silence.

Les deux amants sursautèrent, et dans une scène de panique hilarante, Amaury et Marguerite se réfugièrent dans un petit hangar à outils non loin, riant de la situation, leur cœur battant à l'unisson. L'ombre du danger n'arriva pas à les séparer. Ce fut dans ce hangar, parmi les outils et les vieilles tentes, qu'ils échangèrent leurs premières promesses secrètes d'amour. Leurs rencontres furtives devinrent plus fréquentes, mais leur amour était loin d'être simple. Les intrigues de la cour, les mariages

arrangés, et surtout les ambitions politiques de la famille de Marguerite, jetèrent un voile d'incertitude sur leur bonheur. Elle, héritière d'un pouvoir ancestral, savait que son union avec Amaury pourrait remettre en cause des alliances stratégiques. Mais Amaury, épris de passion et de détermination, lui offrit un compromis : une vie de puissance partagée, loin des complots de la cour, mais enracinée dans la vérité de leurs sentiments. Les mois passèrent, et leur amour s'intensifia. Un jour, alors qu'un banquet était organisé en l'honneur du roi Charles le Simple, Amaury fit une déclaration enflammée.

Tout en prenant la main de Marguerite sous la table, il prononça des mots pleins de passion : — *Si tu me donnes ton cœur, je serai ton bouclier, ta forteresse, ton feu sacré.*

Marguerite, émue, répondit par un regard profond et sincère. Leur amour allait être un combat, mais il n'y avait que l'amour qui comptait. Mais comme tout amour qui touche les sommets, celui de Marguerite et Amaury ne pouvait pas se maintenir indéfiniment dans l'ombre. Après plusieurs mois de clandestinité, les secrets furent découverts. La famille de Marguerite, déchirée entre la loyauté à la cour et l'amour interdit de sa fille, prit une décision radicale : elle devait épouser un autre noble pour sceller une alliance plus stratégique. Mais l'amour de Amaury pour elle était plus

fort que tout. En désespoir de cause, il l'emporta loin du château, vers les montagnes.

C'est là, dans la vallée d'Angers, que Amaury lui fit une proposition audacieuse:

— *Si tu m'aimes autant que je t'aime, alors fuyons ensemble. Choisissons la liberté, mais sachons que le prix de notre amour sera de tout perdre.*

Le déchirement était immense, et Marguerite se trouva face à un dilemme: continuer à vivre sous le joug des ambitions familiales ou se consacrer entièrement à l'amour de sa vie.

Après de longues nuits à méditer, elle choisit l'amour, et ensemble, ils disparurent dans l'ombre des montagnes. Les rumeurs sur la disparition des amants se propagèrent comme un feu de prairie. Le château se vida de ses habitants, et le royaume, inquiet, fit tout pour les retrouver. Mais Marguerite et Amaury, dans un ultime acte de rébellion, se dirigèrent vers le sud de la France, où ils furent aperçus pour la dernière fois dans un petit village, avant de disparaître à jamais.

Leurs noms s'effacèrent lentement de l'histoire officielle, mais les murmures de leur amour passionné persistèrent, un amour qui, loin des palais et des intrigues de la cour, brûla comme un feu éternel dans les mémoires.

Les Ombres de Blois :

Complot, Passion et Trahison.

L'histoire qui se cache derrière les murs du château de Blois est une saga de complots, de trahisons et de passions brûlantes, un récit qui marie le faste des intrigues de cour avec la fraîcheur des amours interdites. Bien loin des scènes de courtoisie et de rires polis, ce qui se tramait dans l'ombre des appartements royaux était un drame fait de passion pure, de danger imminent et de révélations choquantes.

Tout commença lors d'un bal fastueux organisé en 1486, sous le règne de Louis XII, dans les salons ornés de tapisseries luxueuses et de chandeliers dorés du château de Blois.

La cour était en effervescence, chacun en quête de pouvoir, de richesse, ou simplement de plaisir. Parmi les invités, on comptait des seigneurs, des chevaliers, et des courtisanes venues de toutes les régions du royaume.

Mais dans ce tourbillon de danse et de musique, un couple attirait tous les regards, non pas par leur beauté, mais par l'intensité de leur complicité secrète.

Adeline de Montargis, jeune veuve éplorée de 24 ans, était la figure centrale de la cour. D'une intelligence vive et d'une beauté discrète mais ensorcelante, elle avait su gagner la faveur du

roi. Mais c'était un autre homme, Henri de La Rochefoucauld, le plus charismatique et ambitieux des courtisans, qui occupait une place spéciale dans son cœur. Henri, qui savait exactement comment naviguer dans les eaux troubles des intrigues royales, était également l'amant secret de la reine, Anne de Bretagne, bien que cette liaison fût un secret de Polichinelle.

Les deux amants se retrouvaient dans les couloirs déserts du château, leurs rencontres furtives devenant de plus en plus audacieuses. Cependant, une telle situation ne pouvait durer éternellement sans conséquences. Alors que la tension montait à la cour, un complot se forma dans l'ombre. Henri, avide de pouvoir, savait que la reine ne pourrait jamais accorder toute son attention à son amour interdit sans risquer de tout perdre. Mais il était convaincu que l'union d'Adeline et lui pourrait faire basculer la balance des alliances à la cour.

Cependant, tout ne se passait pas comme prévu. Car Adeline, bien que passionnée, ne voulait pas se laisser manipuler par la soif de pouvoir d'Henri. Elle, en effet, avait ses propres ambitions, et son cœur battait pour un autre. Le marquis de Chauvigny, un noble discret mais stratège, était l'homme qu'elle avait secrètement choisi pour l'épouser. Mais ce mariage, bien qu'une alliance bénéfique, était loin de faire l'unanimité, notamment auprès de la

reine Anne, qui, jalouse, y voyait une menace à son propre pouvoir. Dans ce jeu de dupes, une trahison se préparait. Un soir de fête où le château de Blois résonnait encore des échos des violons, Henri de La Rochefoucauld, désireux de renverser l'équilibre en sa faveur, décida de jouer son dernier atout. Il révéla à la reine Anne, de façon détournée, les projets secrets de mariage entre Adeline et Chauvigny. Mais il en fit plus. En insinuant qu'Adeline avait cherché à utiliser ses relations pour manipuler les événements à son profit, il provoqua la colère de la reine, qui se jura de détruire la jeune veuve. C'est dans la salle de bal, alors que la musique se faisait plus enivrante, qu'Adeline apprit la nouvelle. Son cœur se serra. Henri, qui l'avait envoûtée, était celui qui l'avait trahie. Le pire dans tout cela ? Il l'avait manipulée, jouant avec ses sentiments pour arriver à ses fins. Elle n'était qu'un pion sur son échiquier. Mais Adeline, forte et fière, ne se laissa pas abattre. Elle savait qu'il était trop tard pour fuir. À la place, elle s'engagea dans une aventure audacieuse, défiant les conventions et la loyauté qui semblaient tissées autour de la cour royale. Elle écrivit une lettre secrète, où elle dévoilait ses véritables intentions : son mariage avec le marquis de Chauvigny n'était qu'une façade. Elle en profita pour révéler son propre plan : un mariage secret avec Henri, mais avec une condition. Si Henri voulait vraiment

l'épouser et unir son destin au sien, il devait trahir la reine Anne et abandonner sa maîtresse. Le piège se refermait.

Ce n'était plus seulement une question de pouvoir ou de passions contrariées. La vie de plusieurs courtisans en dépendait, et l'échiquier du château de Blois allait bientôt être renversé.

Henri, pris entre l'envie de conserver la faveur royale et celle de suivre son cœur, savait qu'il risquait tout, y compris sa propre vie, en répondant favorablement à Adeline.

Mais il le fit. Il accepta la proposition de la jeune veuve, et ensemble, ils ourdirent leur évasion. La nuit de leur fuite, alors que les couloirs du château semblaient vides, Henri et Adeline s'enfuirent en toute discrétion, accompagnés de quelques fidèles. Mais dans leur sillage, la rumeur s'était déjà répandue.

La reine Anne, furieuse d'avoir été trompée, envoya ses espions à la poursuite du couple. Ce fut une nuit de course effrénée à travers la forêt de Blois, où Henri et Adeline, l'un rendant l'autre plus audacieux, traversèrent les bois en riant et en se cachant des gardes royaux.

Mais le destin, cruel et capricieux, avait d'autres projets. Alors qu'ils atteignaient la rivière Loire, leur échappatoire, un groupe de soldats les surprit. La capture fut inévitable. Dans un dernier éclat de rébellion, Adeline s'élança dans le fleuve, se croyant capable de

s'en sortir. Henri la suivit, mais une chute brutale sur un rocher mettra fin à leur évasion. Leur amour, aussi passionné et intense qu'il fût, se noya dans les eaux sombres de la Loire. Le château de Blois, quant à lui, ne se remit jamais totalement des effets de ce complot tragique. Les alliances se redéfinirent, les trahisons et les amours secret continuèrent de régner en maître dans les salons où, aujourd'hui encore, on murmure des légendes de ces moments d'audace et de passion qui marquèrent la cour des Valois. Le souvenir de leur amour interdit, de la trahison et du sacrifice, continua de hanter les pierres du château, inscrivant à jamais leurs noms dans l'histoire de la cour.

L'Amour Devorant de la Cour du Roi

Au cœur de la cour du roi Charles IX, au Château de Fontainebleau, l'atmosphère était étouffante, saturée des rumeurs et des secrets. La fin du XVI^e siècle, époque des guerres de religion, marquait le règne d'un monarque fragile, tiraillé entre l'autorité royale et la pression de ses proches. Mais derrière les portes dorées et les salons tapissés de soie, une passion bien plus dévorante et déchirante allait naître, une passion qui bouleversa non seulement le destin de ses protagonistes, mais aussi les fondements mêmes de la cour.

Il était un jeune noble, Edouard de Saint-Jean, un homme d'une beauté brûlante et d'une intelligence rare. D'un tempérament ardent, il avait su gagner l'estime du roi grâce à son courage au combat et à son esprit acéré, mais son cœur, brûlant de désirs interdits, se sentait prisonnier de cette cour où les intrigues et les alliances étaient aussi fluides que les rires et les murmures. Très tôt, il se distingua par son regard insistant, sa présence magnétique, qui faisait naître chez les dames de la cour des palpitations discrètes mais profondes. Parmi ces femmes, il en était une qui captiva toute son attention: Alix de Valois, la sœur cadette du roi.

Belle, mystérieuse et douce, elle semblait échapper à tout, même aux regards furtifs qui se posaient sur elle. Cependant, derrière cette apparente sérénité, un tourment intérieur la dévorait. Alix était promise à un prince étranger, mais son cœur appartenait à un autre... un autre qu'elle n'avait pas le droit d'aimer.

Leurs premiers regards échangés à une réception royale furent comme des éclats de lumière, un éclair foudroyant dans la nuit de Fontainebleau. Edouard, dans le silence du salon, se figea lorsque leurs yeux se rencontrèrent.

Il y lut une souffrance secrète, une brûlure qu'il comprit sans hésiter. Alix, de son côté, se sentit emportée par une vague d'émotions inconnues, une force irrépressible qui la fit chanceler.

Mais il y avait cette distance, cette frontière invisible qu'aucun d'eux ne pouvait franchir.

Elle était la sœur du roi, et lui un simple noble au service de la cour.

Les jours suivants furent marqués par des rencontres furtives, des conversations à voix basse dans les recoins ombragés du château.

Chaque échange renforçait leur désir et leur passion naissante. Mais cet amour naissant, aussi intense qu'il fût, portait en lui sa propre tragédie. L'interdit se faisait plus lourd à chaque moment, l'attirance entre eux plus insupportable, mais les obligations de la cour, les responsabilités envers la monarchie, les alliances politiques et la place qu'Alix occupait

dans l'histoire, empêchaient tout espoir de réunion. La nuit, Alix se retirait dans sa chambre, son esprit tourmenté, ses pensées constamment envahies par le regard d'Edouard, par la chaleur de sa main effleurant la sienne lors d'un bal, par la douce chaleur de ses lèvres effleurant son oreille lors d'une danse... Des moments d'une intimité silencieuse, mais brûlante.

Mais un événement décisif allait précipiter leur destin. Le roi, Charles IX, décida de faire une grande fête pour célébrer une trêve fragile entre catholiques et protestants.

Un bal somptueux fut organisé, et toute la cour fut invitée. Alix, magnifique dans sa robe de soie, ses cheveux soigneusement arrangés en un chignon complexe, se présenta à l'événement, mais son regard trahissait la confusion de son cœur.

Edouard, comme toujours, ne pouvait s'empêcher de la chercher des yeux parmi la foule, et lorsqu'il la trouva, il s'avança sans un mot.

Il tendit la main, une invitation silencieuse, et Alix, sans un mot, la prit. La danse commença. Les violons jouaient un air mélancolique et envoûtant, et dans cette mer de nobles et de courtisans, leurs deux corps s'enlaçaient avec une telle intensité qu'il semblait que tout le reste de la cour s'était estompé autour d'eux.

Chaque mouvement, chaque tour de danse était une promesse silencieuse, chaque souffle parta-

gé un serment de passion et de souffrance à venir. Les mains d'Edouard glissèrent dans le dos d'Alix, frôlant sa peau douce, et elle se sentit chavirer, perdue dans un tourbillon d'émotions incontrôlables.

Mais la folie de cette passion ne pouvait durer éternellement. Les regards de la cour se durcirent, les murmures se firent plus forts.

La jalousie du prince étranger, son fiancé, commença à s'exprimer plus ouvertement.

Et pire encore, le roi Charles IX, voyant l'alchimie évidente entre sa sœur et son noble favori, décida d'intervenir. Le roi savait que cette relation secrète, si elle venait à se dévoiler, risquait de bouleverser les équilibres déjà fragiles de son royaume, mais plus encore, il était poussé par une fierté fratricide.

Un soir, alors que Alix se rendait seule dans ses appartements, Edouard l'attendait dans l'ombre de la porte. Il avait l'intention de lui avouer ses sentiments, de briser les chaînes du devoir et de l'honneur. Mais avant qu'il ne puisse s'exprimer, Alix, le regard brillant de larmes, lui lança un regard déchiré.

— *Nous ne pouvons pas*, murmura-t-elle, *nous ne devons pas*.

Le poids de la cour, des alliances politiques, et des responsabilités la terrifiait. Elle se sentait comme une marionnette, tiraillée entre le désir de son cœur et l'obligation de son nom.

Edouard, le cœur brisé, tenta de l'approcher, de

la retenir, mais elle s'échappa dans la nuit, s'enfuyant loin de lui. La souffrance qu'ils se causaient mutuellement les dévorait. Ils s'écrivaient des lettres, dans lesquelles ils se promettaient de ne jamais se quitter, mais en même temps, chacun savait que ce qui se passait entre eux était voué à l'échec.

Les mois passèrent, et l'on entendait parler de plus en plus de fiançailles politiques, d'union entre Alix et un prince plus puissant, et la cour de Fontainebleau vivait sous l'ombre de cette tragédie. Puis un jour, sans avertissement, Edouard disparut de la cour. Les rumeurs disaient qu'il avait été envoyé à l'étranger pour des affaires de guerre. D'autres murmuraient qu'il avait été exilé après une confrontation violente avec le roi. Alix, rongée par la culpabilité et la douleur, se consacra à ses devoirs, mais son cœur était brisé.

Chaque nuit, elle se souvenait de leurs danses, de leurs promesses silencieuses, et de la brûlure de l'amour qu'ils avaient partagé, un amour qui avait été leur paradis et leur enfer. Mais leur passion, dévorante et déchirante, était une étoile filante qui s'était consumée bien trop vite, emportant tout sur son passage, laissant derrière elle des cendres de regrets. Et ainsi, la cour du roi Charles IX continua de tourner, les intrigues se multipliaient, mais dans les recoins sombres de Fontainebleau, on murmure encore l'histoire d'Alix et Edouard,

un amour impossible, dévorant et tragique,
dont les échos résonneront à jamais dans les
pierres du château.

Dernière nuit d'Agnes la Sage.

Au Château de Montverdun, hiver 1492.

Le vent hurlait à travers les meurtrières du château, soulevant la neige qui s'accrochait aux pierres froides. Dans un cachot humide, une femme enchaînée frissonnait. Ses poignets saignaient sous le frottement du fer, mais elle ne se plaignait pas. Elle savait que la douleur n'était qu'un avant-goût de ce qui l'attendait. Toute sa vie, elle avait soigné. Les fièvres, les douleurs d'enfantement, les blessures des hommes rentrant du combat. Sa réputation s'étendait bien au-delà du village. Même le seigneur du château, Guillaume de Montverdun, avait fait appel à elle lorsque son épouse, au bord de la mort après un accouchement difficile, avait été ramenée à la vie grâce aux remèdes d'Agnès.

Mais aujourd'hui, son savoir ne lui servait plus à rien. Demain, elle brûlerait. Elle ne serait ni la première, ni la dernière. Depuis cette année maudite de 1492, l'Europe s'était enfoncée dans une folie sanglante qui durerait près de trois siècles, coûtant la vie à plus de 100.000 innocents. Les procès se multipliaient. En quelques années, l'Europe deviendrait une immense fournaise. Et pourquoi ?

Souvent, une simple jalousie, une rancune, un mensonge bien placé suffisaient à allumer les

bûchers. Un rival, un mari, une voisine, une sœur... Il suffisait d'un mot, et l'accusation devenait une condamnation.

Pour Agnès, ce mot était venu d'Isabeau. Sa propre sœur.

— *Elle m'a maudite ! avait-elle crié sur la place du marché, tenant son nourrisson mort-né contre sa poitrine glacée. C'est elle ! Elle a soufflé le souffle du Diable sur mon enfant !*

Et le village, qui hier encore cherchait les conseils d'Agnès, l'avait livrée au bailli sans un regard en arrière.

Agnès savait que tout était joué. Nul ne revenait d'un tel procès. Elle avait entendu parler de ce qui s'était passé à Arras, quelques années plus tôt.

Une femme, une simple servante nommée Jehanne de Brigue, avait été accusée de sorcellerie. Son seul crime ? Avoir préparé une infusion à base de plantes pour une femme en couches. Sous la torture, elle avait avoué tout ce que les juges voulaient entendre.

— *J'ai volé la pluie !*

— *J'ai fait tourner le lait des vaches en pierre !*

— *J'ai dansé avec le Diable sous la lune !*

Ils l'avaient brûlée vive. Et ceux qui avaient bu ses infusions avaient été marqués au fer. Agnès frissonna. Elle savait ce qui l'attendait.

À Trèves, en Allemagne, on avait brûlé 368 femmes en six ans.

À Bamberg, en 1627, même les riches bourgeois avaient péri sous la torture.
En Écosse, des enfants de huit ans avaient été accusés de jeter des sorts.
Et ici, dans ce château maudit, c'était son tour.
Elle ne pouvait compter sur personne.
À moins que...

Une silhouette se faufila entre les barreaux de sa cellule.

— *Agnès !*

Elle ouvrit les yeux. Un homme se tenait devant elle, une torche à la main. Jehanne, l'ancien écuyer du seigneur. Un homme de parole, un homme de cœur. Un homme qui, contre toute raison, croyait encore en la justice.

— *Je peux t'aider à fuir.*

Il lui tendit une clé volée.

— *Prends-la ! Le geôlier est ivre. Les gardes sont autour du bûcher. Il y a une porte dérobée sous la chapelle. Si nous partons maintenant...*

Elle hésita.

Puis, lentement, elle prit la clé.

— *Ils croient voir le Diable en moi ? Alors je vais leur donner une bonne raison de me craindre.*

Ils s'élancèrent dans les couloirs sombres du château. Mais en bas, à la porte de la chapelle, une silhouette les attendait. Isabeau. Sa sœur, son sang, son bourreau.

— *Tu ne partiras pas, Agnès.*

Dans sa main, une dague. Dans ses yeux, une

lueur de haine.

— *Tu crois que je vais te laisser revenir me hanter ?*

Le combat fut bref.

Isabeau s'élança. Agnès esquiva. Un cri. Un geste trop vif. Et la lame s'enfonça dans le ventre d'Isabeau.

Un silence.

Puis Isabeau tomba sur les dalles froides, une tache sombre s'étendant sous elle.

Agnès recula, tremblante.

Elle ne l'avait pas voulu.

Mais la justice n'avait jamais été pour les femmes comme elle. Si on la retrouvait ici, on l'accuserait non seulement de sorcellerie, mais de meurtre. Elle devait fuir. Maintenant.

Jehanne lui attrapa la main.

— *Viens !*

Ils s'enfoncèrent dans les tunnels sous la chapelle, courant jusqu'à la lisière des bois.

Derrière eux, dans la cour du château, les flammes du bûcher montaient déjà vers le ciel.

Le matin venu, quand les gardes vinrent chercher Agnès, ils trouvèrent des chaînes vides.

Et dans la chambre d'Isabeau, on découvrit cette dernière, recroquevillée dans son lit, les cheveux blanchis par la peur.

— *Elle est venue... dans mon sommeil... Elle m'a promis qu'elle reviendrait...*

Agnès disparut sans laisser de trace.

Mais les sorcières continuèrent de mourir.

En Allemagne. En France. En Écosse. Jusqu'à ce que, lentement, les flammes des bûchers s'éteignent.

Mais parfois, lors des nuits de grand vent, entre les pierres du vieux château de Montverdun, on entend encore un murmure:

— *Je suis la sage, et je reviendrai pour celles qu'on accuse à tort.*

Le Sortilège du Roi.

Au cœur du XVe siècle, dans un royaume de Bretagne baigné par les ombres des forêts, le roi Louis d'Avranches était un souverain admiré, mais aussi redouté. Il n'était ni cruel ni tyrannique, mais il portait le poids de la couronne avec une distance glaciale. De toutes les choses qui le touchaient, il n'y en avait qu'une qui le perturbait plus que tout : les murmures qui couraient sur Guenièvre, la guérisseuse du bois de Kerloas, cette mystérieuse femme qui semblait défier toute logique.

Les rumeurs ne manquaient pas. Certains disaient qu'elle possédait des pouvoirs surnaturels, qu'elle était capable de manipuler les esprits, d'autres qu'elle savait, par des mots et des gestes, maîtriser les éléments. Mais plus que tout, elle fascinait. Dans l'entrelacs des légendes et des vérités, Guenièvre devint l'incarnation d'une magie noire que beaucoup craignaient, et que d'autres désiraient.

Un soir d'orage, alors que Louis s'aventurait seul à cheval dans les bois, un violent éclair fit dévier son destrier, et le roi tomba dans l'inconscience. Quand il se réveilla, il n'était plus sous la pluie, mais dans une petite chaumière, les murs ornés de plantes médicinales et de fioles étranges. Une femme, d'une beauté sauvage, le contemplait, son regard illuminé d'une

lueur qui semblait percer les ténèbres.

— *Vous êtes en sécurité*, murmura-t-elle. *Le royaume aurait perdu son roi s'il ne m'avait pas trouvée.*

Louis se redressa, confus, son esprit embrumé par la douleur.

— *Qui êtes-vous ?* demanda-t-il d'une voix rauque.

— *Je suis Guenièvre. Et vous, roi Louis, vous êtes entre mes mains.*

Elle lui tendit un verre d'une liqueur aux arômes étranges. Il hésita un instant, avant de boire. Elle sourit, mais il ne vit aucune malice dans ses yeux.

— *Que me voulez-vous ?* demanda-t-il, intrigué.

— *Ce que je veux ?* Répliqua-t-elle. *J'ai ce que je veux déjà. Vous êtes là, sous mon toit, soigné par mes soins. Et peut-être que votre destin se tisse ici, dans ce modeste abri.*

Ce n'était pas le premier roi à avoir croisé la route d'une guérisseuse, mais Louis avait entendu des histoires de sorcières qui séduisaient les puissants pour les asservir.

Mais Guenièvre... elle était différente.

Sa beauté ne semblait pas de ce monde, et son allure, bien que calme, dégageait une force magnétique. Elle lui parlait avec une telle assurance, une telle certitude qu'il se sentit presque pris dans une toile d'araignée invisible. Elle savait comment attiser les flammes du désir, tout

en nourrissant son esprit de fascination.

Louis, tout en cherchant à la démasquer, se sentit irrésistiblement attiré. Il commença à lui rendre visite chaque semaine, prétextant de simples soins, mais à chaque rencontre, le lien devenait plus fort, plus intime. Elle jouait le jeu à la perfection: se laissant appeler "*sorcière*", utilisant des gestes mystérieux, des rituels qui semblaient conférer à ses simples remèdes une aura magique.

Elle lui parla de l'âme des plantes, des esprits qui gouvernaient la nature, et de comment ces forces invisibles pouvaient influencer le monde des hommes.

Louis était captivé, à la fois terrifié et fasciné. Guenièvre savait parfaitement où il la conduisait, lui offrant une illusion d'envoûtement, une séduction où l'on ne savait plus distinguer le réel du surnaturel.

Au fur et à mesure de leurs rencontres, Guenièvre se montra plus audacieuse, manipulant subtilement les codes de la cour.

Lorsqu'elle comprit qu'elle avait une prise totale sur lui, elle s'employa à renforcer cette emprise. Un soir, alors qu'il se présentait à sa porte, un mystérieux « *élixir* » qu'elle lui donna, censé le guérir de ses fatigues, fit naître en lui un désir brûlant et irrésistible.

Elle savait exactement quel poison offrir pour le faire s'abandonner à elle. Il en devint dépendant, de plus en plus avide de sa présence, du

mélange envoûtant de ses plantes et de ses mots. Mais l'amour qu'il ressentait pour elle était teinté de mystère. Il était à la fois fascinant et effrayant, comme si elle détenait une clé qu'il n'osait pas complètement comprendre.

Guenièvre jouait son rôle à la perfection.

Elle se faisait passer pour une sorcière capable de manipuler les forces occultes, mais en réalité, elle était une simple guérisseuse utilisant ses remèdes pour influencer le cœur du roi.

Elle devenait de plus en plus la figure centrale de ses pensées, et sans qu'il le sache, c'était précisément ce qu'elle voulait.

Les rumeurs se mirent à circuler, et bientôt, des voix s'élevèrent contre elle. La cour se mit à murmurer que le roi n'était plus lui-même.

Certains, plus perfides, chuchotaient qu'il était sous l'emprise d'une sorcière. La peur s'infiltra dans le château, et des conseillers s'inquiétèrent de l'influence grandissante de Guenièvre.

Ils lui préparèrent un piège, faisant glisser du poison dans l'un de ses remèdes. Mais l'acte ne visait pas Louis, comme ils l'avaient espéré, mais bien Guenièvre elle-même. Elle savait qu'ils complotaient contre elle, et son plan se mit alors en place.

Alors que le roi la retrouvait un soir, elle lui offrit la dernière potion. Mais au lieu de la boire, elle la vida dans les profondeurs de la forêt, loin des regards. Elle savait que le poison qu'elle avait elle-même préparé tuerait plus

que son corps. Il serait l'instrument de sa propre disparition... dans l'esprit du roi. Elle lui dit adieu, mais d'une manière si douce et distante qu'il ne comprit pas immédiatement qu'elle l'abandonnait pour toujours. Avant de disparaître, elle murmura :

— *Tu m'as vue pour ce que je voulais que tu voies. Mais la magie ne se joue pas avec les hommes.*

Louis, fou de douleur, vécut le reste de ses jours hanté par la disparition de Guenièvre. Après sa mort, les rumeurs continuèrent. Certains disaient qu'elle n'était jamais partie, qu'elle rôdait dans les bois, qu'elle avait encore des fils invisibles à tirer dans les vies de ceux qui l'avaient cru.

Et chaque nuit d'orage, si l'on tendait l'oreille dans la forêt, on entendait parfois un souffle léger, comme un murmure... Une promesse silencieuse de son retour.

— *Je reviendrai, roi Louis, mais dans un autre temps. Là où tu n'as plus de pouvoir.*

Le Mage et le Château des Echos.

Au cœur des montagnes, là où les nuages s'accrochent aux cimes comme des voiles mystérieuses, se dressait le Château d'Astragor.

Construit sur des siècles, ses pierres semblaient murmurées par les vents du passé. On disait que c'était un lieu où la magie se tissait entre les murs, où chaque recoin respirait un mystère aussi vieux que le temps.

Mais au-delà des légendes et des ombres, il y avait un homme, un mage au nom de Faelan, qui s'était installé dans ce château depuis plusieurs années. Faelan n'était pas un mage ordinaire. Il avait l'audace de défier les lois naturelles et une passion brûlante pour l'inconnu, mais ce qui le distinguait des autres magiciens était sa capacité à rire des conséquences de ses actions, souvent aussi imprévisibles que la magie elle-même.

Un soir, alors que les couloirs du château résonnaient de l'écho d'un bal masqué, Faelan, vêtu de son manteau bleu nuit orné de runes anciennes, s'engouffra dans sa chambre secrète, une pièce remplie de livres aux reliures dorées, de fioles brillantes, et d'objets mystérieux qui semblaient pleurer leur propre histoire. Il avait reçu un parchemin d'un étrange magicien du sud, promettant de lui dévoiler un sortilège capable de faire fondre le cœur de

n'importe quelle créature vivante. Ce sort, s'il réussissait, serait la plus grande victoire de sa carrière. Mais Faelan n'était pas du genre à prendre les choses au sérieux. Il rit tout seul en dépliant le parchemin, se demandant quel genre de "sérieuse" bêtise il pourrait bien commettre ce soir-là.

— *Pourquoi pas un sort pour transformer les statues du jardin en danseurs ?* murmura-t-il, un sourire narquois se dessinant sur ses lèvres. Ce qu'il ignora à ce moment-là, c'est que le château était en réalité une entité vivante, un être hanté par des esprits capricieux qui s'amusaient à interférer dans les sorts lancés à l'intérieur de ses murs.

Faelan se concentra, murmura les incantations avec l'assurance d'un homme qui sait que la magie est autant une question de cœur que de formules, et frappa ses mains ensemble, tout en imaginant les créatures figées dans le jardin se mettant à danser. Mais au lieu de voir ses statues s'animer dans une valse effrénée, une explosion de lumière éclata dans la pièce, et, dans un bruit assourdissant, une pluie de confettis de couleur dorée s'abattit sur lui.

— *Qu'est-ce que... ?* lança-t-il, en s'époussetant. Au lieu des créatures dansant joyeusement sous la lune, il se retrouvait avec un nuage de confettis flottant autour de lui, comme un sort de fête improvisée. Il éclata de rire, secouant la tête.

— *Vraiment, Faelan, tu es un génie... s'amusa-t-il, tout en balayant les confettis.*

Cependant, à peine ces mots avaient-ils quitté ses lèvres qu'un frisson glacial parcourut le château. Un murmure s'éleva des murs, et un éclat mystérieux émergea de l'ombre.

Le mage se tourna brusquement, son regard brillant de curiosité. L'air dans la pièce sembla soudainement plus épais, comme si le château lui-même voulait lui faire une petite surprise en retour.

La porte de la chambre secrète s'ouvrit lentement. Un vieux serviteur, hirsute et d'une grande taille, entra, l'air visiblement troublé. Il se pencha vers Faelan.

— *Sire... il y a une situation...* commença-t-il, les mots peinant à sortir.

— *Que se passe-t-il maintenant ?* répondit Faelan, en se redressant avec un air moqueur.

Le serviteur pointa du doigt une fenêtre. Dans le jardin, les statues étaient effectivement en mouvement... mais pas dans une danse joyeuse.

Elles avançaient à grandes enjambées, secouant leurs pierres et se déplaçant avec une sorte de grâce brutale. Il y avait une statue de lion qui semblait particulièrement en colère, courant en tous sens avec des éclats de roc qui tombaient de ses pattes. Une autre, un ange, agitait ses ailes comme un fouet, envoyant des éclats de marbre dans toutes les directions.

— *Eh bien...* Faelan leva les mains dans un geste théâtral. *Je crois qu'elles sont... enthousiastes.*

Il se précipita dehors, ses pas résonnant dans les couloirs vides, les éclats de lumière des confettis se dissipant dans l'air. Il arriva dans le jardin, et là, il fit face à la scène la plus absurde qui soit : des statues qui faisaient des pirouettes, des lions rugissant, et un ange en train de voler autour du puits, tout en envoyant des nuages de poussière dans le vent.

Faelan éclata de rire. C'était une erreur, mais il n'avait jamais rien vu d'aussi divertissant.

Les statues, pourtant figées depuis des siècles, étaient maintenant des créatures vivantes... et fâchées.

— *Bon, d'accord... j'ai peut-être un peu exagéré sur le sort. Mais c'est amusant, non ?* dit-il à mi-voix.

À ce moment-là, une des statues de chevalier, avec sa lance en pierre, se tourna vers lui et, dans un mouvement si théâtral qu'il en aurait presque applaudi, fit un saut périlleux avant de foncer droit sur lui. Faelan, avec son flair pour l'improvisation, bondit en arrière et évita de justesse la lance de la statue, qui s'écrasa dans le sol.

— *Ah, mais vous me prenez vraiment pour un amateur, n'est-ce pas ?* lança-t-il, en se levant avec l'élan d'un magicien prêt à tout. Il ferma les yeux, murmura une incantation et, cette

fois, ce n'étaient pas des confettis qui se matérialisèrent, mais une brume épaisse qui enveloppa les statues dans un voile d'illusion.

Une par une, elles s'immobilisèrent, figées à nouveau dans leur forme de pierre.

En voyant cela, un éclat de fierté illumina les yeux de Faelan. Cependant, son triomphe fut de courte durée. Un grand rire, grave et profond, émergea des pierres du château.

— *Bravo, Faelan. Mais il semble que le château préfère un peu de chaos. Tu crois vraiment pouvoir le dominer ?*

Faelan se tourna brusquement, et là, il aperçut une silhouette masquée, une ombre flottant entre les murs du château.

— *Vraiment, quelqu'un d'autre veut jouer à ce jeu-là ?* demanda-t-il, le sourire malicieux aux lèvres.

C'était un défi, un affrontement qu'il n'avait pas prévu, mais il y avait quelque chose dans cette présence qui l'excitait davantage.

La magie, l'audace, la passion... Faelan savait que, quel que soit le danger, ce château le pousserait toujours un peu plus loin.

Et il n'était pas du genre à reculer.

Alors, dans un éclat de lumière, il se lança dans l'aventure, le cœur battant, prêt à jouer avec les mystères du château et à défier ses propres limites. Parce que dans ce lieu, il n'y avait pas de règles. Et c'était précisément ce qui rendait la magie de Faelan aussi irrésistible.

Alors que Faelan se lançait dans son jeu de magie, tout le château semblait vibrer d'une nouvelle énergie. Le bal masqué, qui avait commencé dans une ambiance élégante et feutrée, avait pris une tournure plutôt inattendue.

Les invités, qui avaient dansé et échangé des paroles en chuchotements intrigants quelques heures auparavant, se retrouvaient désormais dans une situation bien plus surprenante.

Les premières notes du violon, jouées par un orchestre discret, avaient laissé place à des éclats de rire nerveux. Les danseurs, initialement vêtus de somptueux masques dorés et de robes étincelantes, étaient désormais figés, leurs pas erratiques, comme si l'ambiance magique du château les avait envahis. Ils s'étaient arrêtés au milieu de la danse, les yeux écarquillés, perplexes face aux statues animées dans le jardin.

Mais ce n'était pas tout. Lorsqu'une statue de chevalier, dévalant les escaliers du château avec une telle fougue, avait fait irruption dans la salle du bal, elle avait provoqué une telle panique parmi les invités qu'une partie de la fête s'était rapidement transformée en une course effrénée. Les convives, certains sous le coup de la surprise, d'autres en pleine débandade, se précipitaient vers les portes, espérant échapper à ce qui ressemblait de plus en plus à un véritable chaos. La grande porte du château, normalement majestueuse et imposante, s'était

soudainement ouverte dans un grand fracas, laissant entrevoir une partie du jardin, maintenant envahi par des créatures de pierre en déroute. Des serviteurs s'affairaient autour des invités, leur offrant des manteaux et des capes pour se protéger du froid soudain, ou les aidant à fuir au plus vite.

Faelan, l'air de rien, avait observé la scène en spectateur amusé, presque déçu qu'aucun des invités n'ait eu le courage de profiter du spectacle qui se déroulait sous leurs yeux. Il s'avança au milieu de la pièce, levant les bras en l'air comme un maître de cérémonie, appelant à l'ordre :

— *Mesdames et messieurs, je suis désolé pour cette... petite altercation avec nos statues. Mais qui a dit qu'un bal devait toujours se dérouler dans l'ennui de la bienséance ?*

Il n'eût pas le temps de terminer sa phrase, que plusieurs invités, têtes basses et visages déconfits, se précipitèrent hors de la salle, abandonnant leur masque. Leurs robes, pourtant resplendissantes, traînaient au sol comme des spectres des jours passés, tandis que certains, en quête d'une issue plus discrète, se réfugiaient dans les couloirs adjacents.

Cependant, un petit groupe d'invités, visiblement plus audacieux ou tout simplement curieux, restait immobile. Un homme à la stature imposante, habillé d'un masque doré orné de pierres précieuses, s'avança vers Faelan, son

regard empli d'émerveillement.

— *Alors, Faelan, c'était là ton tour de magie ?*
dit-il d'un ton mi-sérieux, mi-amusé. *J'avoue*
que je m'attendais à quelque chose de plus...
subtil.

Faelan éclata de rire, un éclat de lumière dans les yeux.

— *Ah, cher ami, la subtilité est pour les autres*
magiciens. Moi, je préfère l'exubérance. Quoi
de mieux que d'ajouter un peu de folie à cette
soirée ?

Les invités restants, sans se départir de leur étonnement, se rapprochèrent lentement, fascinés par la scène qui se jouait autour d'eux.

L'un d'eux, une jeune femme vêtue d'une robe violette brillante, s'avança avec une curiosité malicieuse.

— *C'est impressionnant. Et ces statues, qu'en*
faites-vous maintenant ? demanda-t-elle, un
sourire en coin.

Faelan, d'un geste théâtral, se tourna vers les statues figées dans le jardin, un sourire aux lèvres.

— *Oh, elles ne sont pas encore prêtes. Mais je*
suppose que quelques révisions et ajustements
magiques, et elles pourront peut-être bien re-
joindre le bal... dans leur propre manière, bien
entendu.

Il haussait les épaules avec une nonchalance déconcertante.

— *Le vrai spectacle est encore à venir, mes*

chers invités.

Les convives, désormais intrigués et prêts à embrasser l'imprévu, commencèrent à discuter de cette tournure inattendue de la soirée. Faellan les observa, satisfait du résultat de son petit "*accident magique*", tout en s'imaginant déjà à la prochaine étape de son jeu. Peut-être aurait-il pu, en effet, concocter une soirée plus calme, mais ce n'était pas dans ses habitudes.

Ainsi, les invités qui étaient restés, à la fois spectateurs et participants de cette aventure magique, découvrirent que, parfois, ce sont les imprévus qui façonnent les plus mémorables des moments. Et bien que la fête ait pris un tour bien étrange, ils repartirent, dansant sous la lumière d'un ciel étoilé, avec un souvenir inoubliable de ce que c'était que d'être un invité dans le château des échos.

La Famille des Ombres et le Château de la Reine Perdue.

Dans un petit village reculé, où les brumes enveloppaient les rues et où les secrets étaient aussi nombreux que les étoiles dans le ciel, vivait la famille des Ombres. Cette lignée de sorciers anciens et puissants était connue pour sa discrétion, mais aussi pour ses pouvoirs redoutables. Aldric, le patriarche, était un sorcier alchimiste qui concoctait des potions d'une rare puissance. Morgane, son épouse, une enchantresse, était une maîtresse des sorts protecteurs et des enchantements d'amour. Leurs enfants, Léon et Éléa, possédaient des dons exceptionnels: Léon pouvait manipuler les ombres, et Éléa avait un lien unique avec les éléments, capable de commander le vent, le feu, l'eau et la terre.

Un soir de pleine lune, un messager mystérieux en manteau noir arriva à leur porte, apportant une lettre scellée. C'était une missive ancienne, d'un château en ruines, caché dans les montagnes. Le message était crypté, mais un sort d'urgence enveloppait les mots, signalant un grand danger. La Reine du Château Perdu, jadis une souveraine puissante, avait disparu, et son esprit errant hantait le royaume, menaçant de plonger le monde magique dans l'obscurité

éternelle. Aldric, après avoir scruté les lettres, comprit que leur destin était lié à celui du château.

— *Il est temps pour nous d'agir.*

Dit-il, les yeux pleins de détermination.

La famille des Ombres se mit en route, traversant des forêts sombres et des vallées oubliées, jusqu'à atteindre le Château Perdu, qui semblait flotter dans l'air, figé dans le temps.

En entrant dans l'enceinte du château, un frisson d'angoisse les envahit. Les pierres étaient froides, couvertes de mousse, et un silence de mort régnait dans les couloirs. Soudain, des bruits de pas résonnèrent dans l'obscurité.

Léon, avec son pouvoir des ombres, lança un sort pour voir à travers les ténèbres, et il aperçut une silhouette qui se glissait entre les murs : une ombre mouvante, qui semblait vivante. Un dragon, immense et aux yeux flamboyants, apparut alors dans la grande salle.

Ce n'était pas un dragon ordinaire. Ses écailles étaient noires comme la nuit, ses crocs d'une taille monstrueuse, et son souffle pouvait brûler toute chose sur son passage. Il rugit furieusement, faisant trembler le sol sous leurs pieds.

— *Osez vous approcher de la Reine, et vous connaîtrez la fureur des Ombres !* gronda-t-il d'une voix rauque. Morgane, avec un calme glacé, se tourna vers le dragon.

— *Nous ne venons pas pour te combattre.*

Dit-elle, sa voix pleine de sagesse.

— *Nous cherchons à libérer la Reine et à restaurer la paix.*

Le dragon éclata de rire, un rire dément.

— *La paix ? La Reine est perdue depuis des siècles. Son esprit est devenu trop sombre, et moi... je suis son protecteur. Si vous voulez la voir, vous devrez me vaincre.*

Mais la famille des Ombres savait qu'il n'était pas leur ennemi. Léon, utilisant son pouvoir, plongea les ombres autour du dragon dans une danse hypnotique, tandis que Éléa, avec un murmure de son incantation, appela une tempête de vent qui fit vaciller la bête. Mais le dragon ne se laissa pas faire facilement, lançant un souffle ardent vers eux.

Cependant, à chaque coup qu'il portait, quelque chose se produisait. Les flammes et les ombres semblaient interagir, formant une sorte de lien étrange entre le dragon et la famille des Ombres. Comme si l'âme du dragon elle-même ressentait la présence de la famille. Le dragon, pris dans un sort de Léon et Éléa, se retrouva figé, et sa colère s'éteignit lentement.

Il roula des yeux, éteignant les flammes qui l'avaient nourri.

— *Pourquoi me montrez-vous cette compassion ? Vous ne me connaissez pas. Je suis le gardien de la malédiction qui a frappé la Reine.*

C'est alors que Aldric, s'avancant d'un pas, posa une main rassurante sur la tête du dragon.

— *Tu n'es pas ce monstre que tu crois être.*

Dit-il calmement.

— *Tu as été corrompu par la malédiction.*

Nous ne venons pas t'affronter, mais t'aider. Si tu veux être libre, si tu veux retrouver ton cœur pur, laisse-nous briser l'envoûtement.

Le dragon, touché par la vérité dans les paroles d'Aldric, laissa tomber ses armes et se laissa apprivoiser. Lentement, ses écailles noires commencèrent à briller d'une lumière dorée, et son regard se radoucit.

— *Peut-être avez-vous raison, sorciers des Ombres.*

Dit-il, sa voix devenue plus douce.

— *Je suis fatigué de cette guerre contre la lumière. Je veux être libre.*

Ils poursuivirent leur chemin dans le château, le dragon maintenant leur allié, les guidant à travers des couloirs secrets. Au cœur du château, ils trouvèrent la Reine, une silhouette éthérée, son esprit prisonnier dans une forme spectrale. Elle les regarda, d'abord effrayée, puis, voyant le dragon à leurs côtés, un éclat de reconnaissance traversa son regard.

- *Le dragon... il a retrouvé sa pureté, murmura-t-elle, sa voix tremblante. Cela signifie... que la malédiction peut être levée.*

La famille des Ombres, unissant leurs forces, prononça le sort ultime. Léon manipula les ombres pour former un bouclier protecteur autour de la Reine, tandis que Éléa appela les

vents et les flammes pour les purifier. Aldric, avec son savoir ancien, lança la dernière incantation, et un éclat aveuglant illumina la salle. Lorsque la lumière se dissipa, la Reine était redevenue humaine, son esprit restauré, et le château s'était transformé en un lieu de paix.

Le dragon, désormais pur, prit son envol dans le ciel étoilé, promettant de veiller sur le royaume avec la Reine.

La famille des Ombres, leur mission accomplie, se tourna vers la sortie.

— *Nous n'avons pas vaincu un ennemi, dit Aldric, nous avons aidé un cœur perdu à retrouver sa lumière.*

Et ainsi, le château, autrefois un lieu de ténèbres, devint un symbole d'espoir et de renaissance. La Reine, accompagnée de son fidèle dragon, régna avec sagesse et bienveillance, tandis que la famille des Ombres, leurs pouvoirs unis par l'amour et la compassion, continua à veiller sur le monde magique.

Les Ombres du Château de la Lune Sanglante.

Il y a de cela plusieurs siècles, dans un recoin oublié du pays, se dressait un château noir comme l'encre, perdu dans les brumes éternelles des montagnes. Ce château, nommé *La Lune Sanglante*, était un endroit que peu osaient approcher. Son histoire était marquée de mystères et de tragédies : des disparitions inexplicables, des rumeurs de malédictions et des cris entendus la nuit, portés par les vents. Le château appartenait à la famille des Vallembreuse, une lignée ancienne et puissante, réputée pour ses alliances secrètes et ses complots sanglants. Le dernier seigneur, Henri de Vallembreuse, un homme à la réputation aussi sombre que les murs de son domaine, avait toujours mené une vie de mystère. Il passait des heures dans la bibliothèque secrète, entouré de grimoires interdits et de livres occultes, ne laissant aucun indice de ce qu'il y faisait. Il était dit qu'il avait un pacte avec les ténèbres, une promesse faite en échange d'un pouvoir éternel.

Les habitants des villages alentours évitaient les terres du château, craignant non seulement les créatures qui rôdaient dans les forêts sombres, mais aussi les légendes qui circu-

laient sur la famille des Vallembreuse.

On murmurait que la seigneurie était imprégnée de magie noire et que les Vallembreuse avaient, depuis des générations, pratiqué des rituels de plus en plus sinistres pour maintenir leur domination sur la région.

Une nuit, alors que la pleine lune s'élevait haut dans le ciel, une silhouette s'avança discrètement à travers la cour du château. C'était une jeune femme, Éléonore, la fille d'un noble voisin des Vallembreuse, envoyée pour enquêter sur une série d'événements étranges qui se produisaient autour du domaine. Elle savait que quelque chose d'inexplicable se passait, quelque chose qui échappait à la compréhension humaine.

En pénétrant dans le château, elle sentit immédiatement une pression dans l'air, une oppression invisible. Les murs étaient glacés, comme si le château lui-même rejetait la lumière du monde extérieur. Le silence était lourd, brisé seulement par les échos des pas d'Éléonore résonnant dans les couloirs désertés. Elle savait que sa mission était risquée, mais l'ombre de la vérité était bien plus dangereuse que l'ombre de la mort.

Au détour d'un couloir, elle aperçut une silhouette. Un serviteur, étrange et mutique, la regarda d'un air vide avant de se tourner brusquement et de disparaître dans l'obscurité. Intriguée, Éléonore suivit le serviteur à travers

les dédales sombres du château, mais à chaque pas qu'elle faisait, une sensation de plus en plus glacée s'emparait d'elle. Comme si le château se refermait autour d'elle, comme si des yeux invisibles la surveillaient.

Elle arriva enfin dans une salle secrète, dissimulée derrière un vieux portrait. Là, des figures familières apparaissaient en images troublantes: des portraits de famille, mais leurs visages étaient marqués par des expressions de douleur et de terreur. Au centre de la pièce, un grand miroir en argent terni reflétait une scène qu'Éléonore n'aurait jamais cru voir : Henri de Vallembreuse, entouré de membres de sa famille, était en train de prononcer une incantation dans une langue oubliée, une langue que seul un ancien livre du grimoire interdit pouvait déchiffrer.

Mais ce qu'Éléonore ne savait pas, c'est que cette scène n'était pas un simple rituel, mais un piège. Henri et ses proches ne cherchaient pas à invoquer la puissance de l'ombre, mais à sceller un pacte éternel avec une entité dont le nom ne pouvait être prononcé à voix haute.

Ce pacte, pensé pour offrir une immortalité au clan des Vallembreuse, impliquait un sacrifice d'une horreur inimaginable : l'âme de l'héritier de la lignée devait être offerte lors de la Lune Sanglante, à chaque centenaire.

Henri de Vallembreuse, dans son désir dévorant d'éternité, avait manipulé les événements,

cherchant à sacrifier sa propre fille, Isabelle, qui venait de passer son vingtième anniversaire. Mais la jeune femme, bien plus intelligente et perspicace qu'il ne l'avait imaginé, avait compris la vérité et s'était échappée, se réfugiant dans les recoins les plus sombres du château.

Éléonore, prise dans ce labyrinthe de secrets et de trahisons, découvrit le complot avant qu'il ne soit trop tard. Elle tenta de prévenir Isabelle, mais la présence malveillante dans les ombres du château la rattrapa, et elle fut elle aussi piégée dans le miroir, une victime de l'invisible force maléfique qui régnait sur le château.

Les membres de la famille Vallembreuse, aveuglés par leur propre soif de pouvoir, n'avaient pas réalisé que chaque sacrifice ne ferait qu'enfoncer le château plus profondément dans les ténèbres. À chaque lune sanglante, la malédiction se renforçait, et le château était de plus en plus peuplé de créatures, de spectres et d'êtres assoiffés de vengeance.

Les habitants du village voisin n'osèrent jamais entrer dans le château, de peur d'être happés dans le piège du complot maléfique, et de devenir à leur tour des ombres vivantes, condamnées à errer sans fin dans les couloirs maudits. Mais ceux qui osèrent tenter d'élucider ce mystère se retrouvaient eux aussi piégés par la malédiction. Le château de la Lune Sanglante, avec ses murs rugueux et son air saturé de ma-

gie noire, restait un lieu de terreur, où la ligne entre le monde des vivants et des morts devenait de plus en plus floue.

Personne n'a jamais retrouvé Éléonore, ni Isabelle. Et même si des aventuriers intrépides tentent encore d'explorer les recoins du château, nul ne sait ce qui attend les imprudents qui, en cherchant la vérité, risquent de perdre leur âme à jamais dans les ombres du Château de la Lune Sanglante.

L'Intrepide dame Akaitsu et le Ronin des Ombres

Au cœur du palais d'Edo, là où les geishas murmuraient des poèmes entre deux accords de shamisen et où les samouraïs préféraient le tranchant des lames à celui des mots, une femme défiait toutes les conventions. Dame Akaitsu, surnommée *la panthère écarlate*, n'était pas une simple courtisane. Elle savait manier l'éventail comme une arme et son regard perçant pouvait faire frissonner même les plus impassibles guerriers du shogunat. Un seul homme, pourtant, osait lui tenir tête : Rensuke le Ronin, un ancien samouraï tombé en disgrâce, dont le sabre avait autrefois servi un daïmio aujourd'hui assassiné. Loin des serments d'honneur, il préférait l'ombre aux allégeances et les défis aux promesses creuses. Leur première rencontre eut lieu dans une maison de thé luxueuse, où les notables d'Edo se délectaient de spectacles raffinés. Rensuke, adossé à un pilier, observait la scène avec un sourire en coin, jusqu'à ce que Akaitsu s'approche et glisse d'une voix suave :

— *Un homme silencieux est souvent plus dangereux qu'un homme bruyant.*

Il haussa un sourcil.

— *Et une femme qui parle en énigmes est*

souvent plus redoutable qu'un homme armé.
Un sourire. Un défi lancé. Cette nuit-là, alors que les lanternes éclairaient encore les ruelles d'Edo, Rensuke disparut. Mais pas avant d'avoir soufflé à l'oreille de Akaitsu :

— *Si vous êtes aussi intrépide que vous le prétendez, trouvez-moi...*

Akaitsu n'était pas une femme qui laissait un défi sans réponse. Elle connaissait Edo mieux que quiconque. Elle suivit sa piste à travers les ruelles sombres, jusqu'à une auberge où les hommes de peu de vertu jouaient leur destin aux dés. Là, Rensuke l'attendait, attablé, son sabre posé négligemment à ses côtés.

— *Je vois que la panthère sait chasser...*
murmura-t-il alors qu'elle s'asseyait en face de lui.

— *Et que le renard aime se faire capturer...*
répondit-elle avec un sourire narquois.

Le saké coula, les regards s'embrasèrent. Mais ce que Rensuke ne savait pas, c'est que Akaitsu avait plus d'un tour dans son kimono.

Au moment où il se pencha pour murmurer un dernier défi, elle fit basculer la table d'un coup de pied, renversant la vaisselle et attirant tous les regards.

— *Un ronin qui se fait berner par une femme... quel spectacle intéressant !* lança-t-elle en s'éclipsant dans la nuit. Il éclata de rire.

— *La partie ne fait que commencer, Dame Akaitsu...*

Cette nuit-là, il la retrouva. Dans un jardin secret du château d'Edo, là où les cerisiers en fleurs témoignaient d'amours interdites et où les murmures de passion étaient portés par le vent. Mais cette fois, ce ne furent ni des mots ni des regards échangés. Rensuke la fit basculer contre un tronc, son souffle brûlant sur sa nuque.

— *Vous aimez jouer avec le feu... Et vous aimez perdre...*

Elle glissa une lame fine contre sa gorge. Il ne broncha pas.

— *Tranchez, alors. Ou embrassez-moi.*

Son sourire était un piège. Sa voix, un poison doux-amer. Akaitsu ferma les yeux une seconde, avant de relâcher sa prise.

Et cette nuit-là, entre ombre et lumière, entre désir et défi, il n'y eut ni vainqueur ni vaincu. Seulement la promesse d'un jeu sans fin. Mais l'amour est un crime au palais du shogun.

Le lendemain, les gardes encerclèrent l'auberge où Rensuke se cachait.

— *Le shogun ne tolère pas que ses geishas s'offrent à des hommes qu'il n'a pas choisis.* Leur romance était une offense. Un scandale. Mais Akaitsu ne reculerait pas.

— *S'il me faut être une captive, alors ce ne sera pas dans une cage dorée, mais dans la seule prison que j'accepte...*

Et dans un ultime acte de défi, elle disparut avec Rensuke cette nuit-là, laissant derrière

eux un palais en émoi et une légende que les conteurs murmurent encore sous les cerisiers en fleurs. Certains disent qu'ils s'enfuirent vers le nord, là où ni shogun ni samouraï ne pouvaient les retrouver. D'autres jurent qu'ils furent capturés et que, dans une dernière étreinte, ils murmurèrent :

— *Ombre ou lumière, nous sommes à jamais libres...*

Et si vous écoutez attentivement, par les nuits de vent, vous entendrez peut-être le murmure d'un rire féminin et le cliquetis d'un sabre errant. La trace d'un amour trop audacieux pour être contenu.

L'Ombre et le Clair de Lune

On ne sait plus très bien si l'histoire s'est vraiment déroulée, ou si elle est née d'un haïku oublié, effacé par la brume du matin.

Mais dans un petit monastère perché aux confins de Nara, au cœur d'une forêt de cèdres et de prières, deux âmes s'effleurèrent un soir, sans jamais vraiment se rencontrer.

Elle s'appelait Sayo, et n'était ni dame de cour, ni noble, ni servante. Juste la fille d'un enlumineur d'écrits sacrés, silencieuse, appliquée, presque invisible aux yeux des moines. Son art consistait à peindre les marges des manuscrits anciens avec de minuscules motifs : libellules, pins tordus, dragons somnolents.

Lui, Akihiro, était un jeune moine envoyé depuis Kyoto, porteur d'un rouleau de calligraphies impériales à restaurer. Sa voix était douce comme une flûte de bambou, et ses gestes d'une précision presque douloureuse. On disait qu'il n'avait jamais touché une femme, ni même levé les yeux vers l'une. Et pourtant, il se produisit quelque chose. Un soir, alors que Sayo allumait une lampe à huile dans l'atelier du sanctuaire, une rafale de vent entra, renversant les pinceaux et faisant voler les feuilles de riz. Akihiro, qui s'était assoupi, se réveilla en sursaut. Leurs regards se croisèrent dans ce chaos. Ce fut un instant, rien qu'un instant.

Mais un instant assez long pour écrire un destin.

Le lendemain, Akihiro la remercia avec un sourire discret. Elle lui répondit d'un simple hochement de tête. Puis il glissa un pli de papier sous un bol de porcelaine.

Un haïku, calligraphié à l'encre d'or :

*« Dans le vent de lune
la branche ne touche jamais
la lumière du fruit. »*

Elle comprit. Il n'y aurait pas de rendez-vous, pas de main dans la nuit, pas d'aveu. Juste cette tension suspendue, comme une corde de koto jamais pincée.

Elle répondit par un dessin à l'encre bleue, posé sur son bureau lorsqu'il revint : une grue au cou replié, perchée sur un arbre sans feuilles.

Rien de plus. Et pourtant tout était dit. Pendant des semaines, ils échangèrent ainsi : poèmes muets, signes minuscules, fragments cachés dans les marges des sutras ou sous les tampons de cire.

Ils se cherchaient dans l'ombre du sacré, au bord du tabou, comme deux âmes jumelles qui savaient qu'elles ne devaient jamais se toucher. Car l'amour, ici, était un crime sans victime, une faute sans pardon.

Un soir d'hiver, Akihiro ne vint pas.

Il avait été rappelé à Kyoto, sans adieu, sans dernier poème.

Mais dans le silence glacé de l'atelier, Sayo

trouva un rouleau qu'il avait laissé, soigneusement caché derrière une statue de Jizô. À l'intérieur, une seule phrase, écrite avec l'encre la plus fine qu'on puisse imaginer : « *Ce que je n'ai jamais dit, c'est là que je suis resté.* »

Sayo ne pleura pas. Elle traça ce soir-là une peinture qu'aucun moine ne comprit jamais : une pleine lune fendue en deux, et en dessous, deux silhouettes marchant dans des directions opposées, mais dont les ombres se rejoignaient. Depuis, on dit que dans ce monastère oublié, chaque fois que la lune est haute et claire, les novices entendent un bruissement léger, comme des pinceaux qu'on lave dans l'eau, et des murmures qui ne cherchent plus à être entendus.

La Fleur et le Sabre

Au bord d'un lac secret, dissimulé par les brumes du Mont Hakone, vivait une femme que l'on disait disparue. Son nom n'était plus prononcé à la cour d'Edo, mais les anciens samouraïs, lorsqu'ils buvaient un dernier verre de saké, murmuraient encore son souvenir : Shiori la Rouge.

Ni geisha, ni concubine, ni guerrière officielle, Shiori était l'élève cachée d'un ancien maître d'armes devenu ermite. On disait qu'elle avait appris à frapper sans bruit, à penser comme l'eau, et à disparaître comme le vent. Elle n'avait juré fidélité à personne, ni au shogun, ni à un homme. Sa lame était libre. Et cela, nul ne le supportait.

Une nuit d'orage, un inconnu apparut sur le pont de bois menant à sa demeure. Il portait une cicatrice qui lui barrait le visage comme un éclair. Daichi, ancien stratège du clan Akechi, aujourd'hui traqué pour trahison.

Il ne demanda ni abri, ni pitié.

Il dit simplement :

— *On m'a parlé d'une fleur capable de tuer un tigre. Est-ce ici qu'elle pousse ?*

Elle répondit sans lever les yeux :

— *Le tigre se couche souvent sous les fleurs. Mais il ne voit jamais leur poison.*

Et elle lui offrit un bol de thé.

Ils vécurent là, des semaines, sans mot de trop. Elle taillait le silence comme une pierre précieuse, il réparait les murs comme on soigne des plaies. Chaque soir, ils s'entraînaient, sabre contre sabre, regard contre regard. L'amour ne vint pas. Il était déjà là.

Mais Edo n'oublie pas ceux qui échappent à ses chaînes.

Un espion du shogun les retrouva. Et une nuit, cinq hommes armés vinrent pour capturer Daichi et réduire Shiori au silence. Ils ne repartirent jamais.

Le lendemain, la neige tomba sur le lac. Shiori enterra les corps dans un cercle parfait et déposa sur chaque tombe un pétale rouge.

— *Chaque blessure que nous infligeons s'imprime dans l'eau du monde*, dit-elle.

— *Aimer sans chaînes, c'est insulter ceux qui les forgent*. répondit Daichi.

Ils savaient qu'ils ne pourraient plus se cacher.

Alors ils décidèrent de frapper les premiers.

Pendant trois jours, ils marchèrent vers Edo.

Elle vêtue d'un kimono d'encre, lui d'une cape usée, comme deux ombres glissant dans la foule. Leur but n'était pas la vengeance, mais la délivrance : sauver un enfant, héritier caché du clan Akechi, que le shogun retenait comme monnaie de chantage.

La nuit de leur infiltration, le ciel lui-même sembla retenir son souffle. Ils atteignirent la chambre de l'enfant. Elle endormie. Innocente.

Mais les gardes les attendaient.
Shiori dégaina sans trembler. Daichi la couvrit.
L'enfant courut.
Ils tombèrent l'un contre l'autre, dos à dos, encerclés.

Alors Shiori murmura :

— *Si nous devons mourir, que ce soit comme nous avons vécu : libres, et debout.*

Et Daichi répondit :

— *Je n'ai jamais eu de demeure... sauf dans ton regard.*

Le combat fut bref. Magnifique. Tragique.
Mais l'enfant survécut.

Depuis, les cerisiers d'Edo fleurissent parfois plus rouges que roses. On dit que sous l'un d'eux, deux lames furent enterrées, croisées, entourées d'un ruban noir.

Et qu'au printemps, une voix murmure dans le vent :

— *Ni geisha, ni épouse. Ni vassal, ni traître.
Juste une fleur. Juste un sabre.*

L'Impératrice Fantôme et l'Assassin aux Éventails.

Dans les corridors feutrés du Palais Impérial de Bianjing, là où l'encens se mêlait aux murmures des courtisanes, un nom était chuchoté avec autant de crainte que de fascination: dame Lian.

Officiellement, elle n'était qu'une concubine de l'Empereur Renzong, une favorite parmi tant d'autres. Officieusement, elle était bien plus que cela. On disait qu'elle connaissait les secrets de tous les hauts dignitaires, qu'elle pouvait renverser un ministre d'un simple mot glissé dans l'oreille impériale.

Certains la surnommaient l'Impératrice Fantôme, car nul ne savait d'où elle venait ni quelles étaient ses véritables intentions.

Mais une ombre rôdait entre les colonnes de jade du palais, une menace invisible que même dame Lian ne pouvait ignorer. Une série d'assassinats inexplicables frappait les plus influents membres de la cour. Les victimes étaient retrouvées sans une égratignure, mais leurs cœurs cessaient mystérieusement de battre.

Un seul indice reliait ces morts étranges : un éventail noir en soie laissé à côté des corps, comme une signature macabre. La rumeur courait : un assassin hantait le palais.

Une nuit, lors d'un banquet offert aux lettrés et aux généraux, dame Lian aperçut un homme à l'attitude bien trop détendue pour être un simple invité. Vêtu d'un hanfu sombre, un éventail en main, il observait la salle avec une nonchalance calculée. Son regard croisa le sien, et un sourire effleura ses lèvres.

— *Il est venu pour moi, pensa-t-elle.*

Elle le savait. Cet homme, Jiàn le danseur d'ombres, était un tueur légendaire, maître dans l'art de tuer sans laisser de trace.

Dame Lian ne trembla pas. Elle se leva, saisit une coupe de vin, et s'approcha de lui, feignant l'indifférence.

— *Un invité aussi silencieux que le vent ne devrait-il pas être craint ? murmura-t-elle en effleurant son éventail du bout des doigts.*

Jiàn sourit et répondit tout aussi doucement :

— *Un vent silencieux est souvent un présage de tempête.*

Elle comprit immédiatement : il n'était pas là pour l'éliminer. Non. Il voulait un jeu, une danse dangereuse.

Les jours suivants, Dame Lian et Jiàn se croisèrent à plusieurs reprises, échangeant des regards entendus, des piques voilées, des énigmes savamment formulées. Elle savait que s'il était dans le palais, c'était parce que quelqu'un l'avait engagé pour faire disparaître l'un des plus puissants hommes de la cour... ou elle-même. Mais qui ? Un soir, elle reçut un

message mystérieux sous sa porte :

— *Si vous voulez connaître le nom de mon commanditaire, venez seule dans le pavillon des pivoinés à minuit.*

Elle y alla. Évidemment. Dans l'ombre des lanternes, Jiàn l'attendait, appuyé contre un pilier, son éventail noir battant lentement l'air.

— *Vous n'avez pas peur d'une embuscade ?* souffla-t-il en s'approchant.

— *Je préfère être l'appât que la proie.*

Il rit doucement.

— *Vous êtes fascinante, dame Lian. Mais savez-vous que la personne qui veut votre mort est plus proche de vous que vous ne le pensez ?*

Et d'un geste rapide, il jeta un petit rouleau de soie à ses pieds. Elle le ramassa et y lut un nom. Son sang se glaça.

C'était celui du Premier Ministre en personne, l'homme qui l'avait introduite auprès de l'Empereur, celui qui lui devait tout.

— *Pourquoi ?* murmura-t-elle, tentant de masquer le frisson qui lui parcourait l'échine.

— *Parce que vous êtes devenue trop puissante.*

Elle releva les yeux vers lui.

— *Et vous ? Pourquoi me révéler son nom alors que vous auriez pu me tuer ?*

Jiàn la fixa un instant, puis s'approcha si près qu'elle sentit son souffle contre sa joue.

— *Parce que je préfère une adversaire digne de moi... plutôt qu'un cadavre.*

Un silence tendu s'étira entre eux, comme une

corde prête à se rompre. Puis, avec une audace insensée, Dame Lian se pencha et effleura ses lèvres des siennes. Un baiser volé. Un défi.

Il éclata de rire.

— *Alors, c'est ainsi que commence notre jeu ?*

Elle sourit en reculant.

— *Oh non, Jiàn... notre jeu a commencé bien avant cette nuit.*

Dès le lendemain, Dame Lian mit son plan en œuvre. Si le Premier Ministre voulait sa tête, elle allait lui offrir un cadeau empoisonné.

Lors du grand conseil impérial, alors que le Premier Ministre buvait son thé, une servante renversa malencontreusement une coupe sur ses manches. Furieux, il se leva précipitamment... et s'effondra, terrassé par une crise soudaine.

Quand les médecins accoururent, il était trop tard. Près de lui, posé délicatement sur la table, un éventail noir en soie lui faisait face.

L'Empereur fut en deuil, mais le palais savait : quelqu'un venait de remporter une partie d'échecs mortelle.

Dame Lian, elle, s'accorda une promenade dans les jardins impériaux cette nuit-là, où elle trouva Jiàn l'attendant sous un saule pleureur.

— *C'est donc vous qui avez fait cela ? demandait-il avec une pointe d'amusement.*

Elle inclina la tête.

— *Je n'ai rien fait. Ce n'est pas mon style.*

Jiàn observa son sourire, puis éclata de rire.

— *Décidément, vous êtes encore plus redoutable que moi.*

— *Alors vous devriez peut-être me craindre...*

Il s'approcha d'elle, lui tendit un nouvel éventail, rouge cette fois-ci.

— *Non. Je devrais peut-être vous suivre.*

Et sous la lueur de la lune, tandis que le vent emportait les rumeurs d'un assassin insaisissable et d'une impératrice de l'ombre, ils disparurent dans la nuit, laissant derrière eux un palais en émoi et une légende immortelle.

Certains disent que Dame Lian et Jiàn se retrouvèrent dans une province lointaine, régnant sur l'ombre et la lumière.

D'autres prétendent qu'ils continuèrent leur duel éternel, tantôt alliés, tantôt ennemis.

Mais tous s'accordent à dire qu'à chaque pleine lune, dans le palais impérial, on retrouve parfois un éventail noir posé sur le trône... Et personne n'ose le toucher.

Le Masque d'Or et l'Enigme de la Concubine Disparue.

Sous le règne de l'Empereur Xuanzong, alors que la cour impériale de Chang'An resplendissait de mille feux, un mystère faisait trembler les couloirs du palais.

Chaque nuit, une musique envoûtante résonnait dans les jardins interdits, une mélodie douce et hypnotique jouée par une main invisible.

Certains murmuraient qu'il s'agissait d'un fantôme, d'autres que c'était l'âme errante d'une concubine disparue. Mais une chose était certaine : quiconque s'aventurait à suivre cette musique... ne revenait jamais.

L'affaire aurait pu être étouffée si, un matin, l'un des plus puissants ministres de la cour n'avait été retrouvé sans vie dans le pavillon des pivoines, son visage figé dans une expression d'horreur absolue. Sur son torse, un masque doré avait été déposé, un masque au sourire énigmatique.

L'Impératrice Wu Rong, première épouse de l'Empereur, savait qu'elle devait agir avant que la rumeur ne s'étende. On l'appelait *L'Ombre du Phénix*, une femme d'une intelligence acérée, capable de manipuler les intrigues du palais comme une virtuose joue du guzheng.

Mais cette fois-ci, elle se heurta à un adversaire

insaisissable.

C'est alors qu'apparut Maître Shen, un enquêteur de la Cour Secrète. Ce dernier était connu pour sa logique implacable et son penchant pour les devinettes. Avec son éventail peint de vers taoïstes et son regard perçant, il se fit une promesse:

— *Si ce fantôme existe, je lui poserai une énigme. S'il ne sait y répondre, alors il n'est qu'un imposteur.*

Maître Shen découvrit rapidement que toutes les victimes avaient un point commun: elles avaient, à un moment ou un autre, humilié une concubine du palais nommée Dame Xiu. Cette dernière, célèbre pour sa beauté et son talent au pipa, avait mystérieusement disparu un an plus tôt... dans des circonstances étranges.

Un soir, Maître Shen décida de tendre un piège. Déguisé en musicien, il se rendit seul dans les jardins interdits et attendit que la mélodie fantôme retentisse. Lorsqu'elle s'éleva enfin, il suivit la mélodie, traversa un pont de pierre et atteignit un pavillon abandonné.

Là, il vit une silhouette drapée de soie blanche, un masque doré dissimulant son visage.

— *Dame Xiu ? chuchota-t-il.*

La silhouette ne répondit pas, mais une brise soudaine fit s'envoler un pan de son voile.

Maître Shen aperçut alors un détail troublant : le masque doré était sculpté... à l'envers, le sourire dirigé vers le bas.

Maître Shen eut juste le temps d'éviter une dague qui siffla à son oreille. Il bondit en arrière, son éventail se déployant avec fluidité.
— *Un assassin qui se cache derrière une légende... c'est ingénieux. Mais vous avez fait une erreur !*

La silhouette s'arrêta net.

— *Le masque. Il n'a pas été laissé sur le ministre par accident. Il était tourné à l'envers. Pourquoi ?*

Un silence tendu s'installa.

— *Parce que ce n'est pas un fantôme qui tue, mais quelqu'un qui veut que nous croyions à un fantôme.*

L'ombre masquée s'immobilisa avant de murmurer :

— *Vous êtes plus malin que je ne le pensais, Maître Shen. Mais êtes-vous assez malin pour deviner qui m'a envoyée ?*

Et sur ces mots, la silhouette lança un parchemin roulé aux pieds de l'enquêteur avant de disparaître dans un nuage de poudre aveuglante. Le message contenait un nom qui fit frissonner Maître Shen : *"Le Prince héritier lui-même."*

Tout se mettait en place. Dame Xiu n'était pas un fantôme... elle était une arme. Une concubine utilisée comme instrument de vengeance. Un an plus tôt, le Prince héritier avait été humilié publiquement par les ministres de la cour, et Dame Xiu, qui l'aimait en secret, avait accepté

d'exécuter leur châtement. Mais l'histoire ne s'arrêta pas là. Maître Shen confia ses découvertes à l'Impératrice Wu Rong, qui, plutôt que de faire exécuter Dame Xiu, eut une idée plus subtile.

Lors d'un banquet impérial, elle laissa discrètement un masque doré dans les appartements du Prince héritier... un avertissement silencieux.

Le message était clair: *"Un assassin qui ne sait pas disparaître finit toujours par devenir une proie."*

Depuis ce jour, la mélodie fantôme cessa de hanter le palais. Mais on raconte qu'à chaque festival des lanternes, un masque doré est aperçu flottant sur la rivière... Et personne n'ose le récupérer.

Les Amants de la Lune Pale.

Dans le faste du palais impérial de Heian, entre les murs de bois laqué et les paravents peints de grues élégantes, la cour vivait au rythme des saisons et des désirs voilés. Sous la lumière vacillante des lampes à huile, les poèmes s'échangeaient comme des baisers, et les regards, plus éloquents que mille discours, déclenchaient des tempêtes sous les robes de soie.

L'histoire que l'on murmure encore dans les couloirs feutrés du palais concerne une femme à la beauté envoûtante, Dame Asaka, et un homme aussi impétueux que séduisant, Fujiwara no Kiyotsune, un noble aussi doué pour la calligraphie que pour les jeux de séduction.

Dame Asaka était dame d'honneur à la cour, attachée à la princesse impériale. Son teint d'ivoire, ses lèvres comme des pétales de camélia et sa voix douce faisaient d'elle une apparition céleste, et nombreux étaient les courtisans qui soupiraient en vain pour obtenir un sourire.

Mais Asaka cachait une passion brûlante sous ses gestes mesurés. Fujiwara no Kiyotsune, lui, était un favori de l'Empereur, un poète et un esthète, connu pour ses vers d'une audace rare et son insolence charmeuse.

On disait qu'aucune femme ne lui résistait.
Lui-même pensait que tout désir, s'il n'était pas assouvi, n'était qu'une moquerie cruelle de la vie. Un soir d'automne, au cœur du Jûgoya, la nuit de la pleine lune de septembre où la cour célébrait la beauté du monde en contemplant son reflet dans l'eau, Kiyotsune osa glisser un poème dans la manche de Dame Asaka :

« Si l'ombre de la lune caresse encore ton épaule, me permettras-tu d'être le vent qui effleure ton kimono ? »

Asaka frissonna. C'était un jeu dangereux. Une dame de cour ne pouvait céder aussi facilement à de telles avances, mais la perspective d'un amour clandestin dans ce monde de contraintes était irrésistible.

Elle répondit le lendemain en laissant tomber devant lui un éventail où elle avait inscrit :

« La soie résiste au vent d'automne, mais qui protège la feuille déjà prête à tomber ? »

C'était une invitation.

Le rendez-vous fut fixé dans un pavillon caché du palais, près d'un bassin de carpes Koï.

Asaka vint, enveloppée d'un kimono d'un bleu nocturne, ses cheveux dénoués pour la première fois en dehors de ses appartements. Kiyotsune l'attendait, le souffle court, exalté par l'interdit. Le premier frisson de leurs lèvres, le premier effleurement de leurs mains déclencha une tempête. Asaka tremblait entre peur et désir. Kiyotsune, lui, était un maître du

jeu, et sa bouche traçait sur sa peau de véritables poèmes invisibles. Mais soudain, un bruit de pas dans le couloir ! Un garde ? Un espion ? Les amants durent se séparer précipitamment. Asaka sauta derrière un paravent, tandis que Kiyotsune attrapa un rouleau de poèmes et feignit d'écrire avec concentration.

Ce n'était que Dame Sei, une vieille gouvernante aux oreilles affûtées. Mais elle flairait toujours l'interdit comme un renard dans la nuit.

— *Vous composez si tard, Seigneur Kiyotsune ?* demanda-t-elle en plissant les yeux.

— *L'inspiration ne connaît pas d'heure,* répondit-il en tapotant son pinceau sur l'encrier. Sei n'était pas dupe. Elle s'approcha du paravent. Asaka retint son souffle.

— *Je crois avoir entendu une voix,* dit Sei, suspicieuse.

— *C'est la brise d'automne qui vous trompe,* dit Kiyotsune en souriant. Mais alors, une mèche de cheveux noirs dépassa du paravent. Sei s'en aperçut et son regard s'illumina d'une malice inquiétante.

— *La brise d'automne a de bien beaux cheveux ce soir...* murmura-t-elle.

Asaka crut sa fin proche. Être surprise en secret avec un homme pouvait la faire chasser de la cour à jamais. Mais Kiyotsune eut un

coup de génie. Il attrapa son pinceau, trempa l'extrémité dans l'encre et s'approcha du paravent. D'un geste vif et maîtrisé, il traça sur le papier un motif floral, recouvrant la mèche de cheveux avec un habile dessin de pivoines.

— *Voyez-vous, Dame Sei, je peins... et voici que ces pivoines ont poussé cette nuit.*

Sei fixa le paravent, puis éclata de rire.

— *Vous êtes un fieffé charmeur, Seigneur Kiyotsune. J'aurai une belle histoire à raconter demain... mais je vais être clément cette fois.*

Elle s'éloigna, laissant derrière elle une odeur de thé amer et un sourire entendu. Les amants se retrouvèrent bien d'autres nuits, défiant les ombres et les rumeurs, écrivant leurs désirs sur des papiers parfumés et brûlant leurs lettres dans des encensoirs d'or. Mais l'histoire ne connut pas une fin heureuse. Un jour, Kiyotsune fut envoyé loin du palais pour une mission impériale. Il laissa derrière lui un dernier poème : « *Je pars comme la brume quitte la vallée, mais souviens-toi : la lune revient toujours.* »

Asaka pleura en silence. Elle sut ce jour-là que l'amour, à la cour, était aussi éphémère que la rosée sur une feuille de lotus. Et pourtant, on dit que, les nuits de pleine lune, si l'on s'attarde près du bassin aux carpes, on peut encore entendre un murmure dans le vent, comme un poème laissé en suspens...

Les Festins de Jorund : Rires, Haches et Légendes Viking.

Dans les brumes froides du nord, là où la mer déchaînée frappe les falaises, se dressait un château imposant, une forteresse au sommet d'une colline. C'était la demeure de Jorund le Vaillant, un chef viking réputé pour sa bravoure sur le champ de bataille et pour son amour inébranlable du vin et des festins.

Mais derrière la gloire et l'armure, se cachait un homme curieux et parfois un peu maladroit.

Un soir d'hiver, alors que la neige tombait en lourds flocons, le château se préparait à accueillir des invités de marque : les frères Håkon et Rurik, deux autres chefs viking célèbres dans toute la Scandinavie. La rumeur disait qu'ils apportaient une richesse inouïe, et Jorund, bien que déjà propriétaire de plusieurs terres, voyait là une occasion de renforcer sa fortune. Mais, au fond de lui, il savait que la véritable raison de cette invitation était tout autre: il adorait les histoires et, surtout, les rires de ses compagnons.

Les préparatifs étaient en cours. Au cœur du château, le hall résonnait de la clameur des serviteurs, qui s'agitaient pour préparer un festin digne des dieux. Le grand feu crépitait dans la cheminée, éclairant les visages hâlés des guer-

riers et des paysans, tous unis par l'esprit de la fête. Mais Jorund, toujours un peu distrait, ne s'intéressait guère aux détails matériels.

Ce qui l'intéressait, c'était la grande cuve de hydromel, et les histoires que ses invités lui raconteraient.

Le moment arriva enfin. Les frères Håkon et Rurik entrèrent dans la salle, vêtus de lourdes fourrures et portant des casques ornés de cornes. Ils avaient l'air imposants, mais l'un d'eux, Rurik, avait un regard un peu plus doux que celui de son frère. Alors que Håkon s'avavançait fièrement, tirant derrière lui une énorme charrue de trésors, Rurik, lui, trébucha sur le tapis du hall, manquant de peu de renverser la cuve de vin. Une éclatante explosion de rires secoua la pièce.

— *Bienvenu dans le royaume de l'infortune, mon cher frère.*

Lança Jorund avec un sourire espiègle, tout en levant son verre de hydromel.

— *Si tu veux, je peux te donner des cours de marche sur tapis. C'est un art que j'ai maîtrisé au fil des ans !*

Rurik rougit mais éclata de rire, s'approchant de la grande table où les victuailles s'empilaient en montagnes. Mais ce qui devait être un dîner somptueux se transforma rapidement en une série d'incidents comiques.

D'abord, Jorund, qui avait trop bu, renversa la marmite de sanglier rôti. Puis, une dispute

éclata entre les invités à propos de la meilleure manière de préparer le poisson salé, chaque guerrier clamant avoir sa propre méthode secrète. Håkon, d'un geste théâtral, se leva, déclarant que la meilleure recette était celle de son grand-père, mais à peine eut-il tourné le dos que l'un des jeunes hommes tenta de glisser discrètement un énorme morceau de pain dans sa poche.

La soirée se poursuivit dans une joyeuse confusion. Alors que Jorund, le cœur léger, se lançait dans une grande tirade sur les batailles mythiques, un jeune garçon, visiblement un peu trop excité par les histoires de batailles, monta sur la table, manquant de peu de renverser un plat de poissons marinés.

— *Tu veux en savoir plus sur les vraies batailles ?* dit Jorund avec un clin d'œil. *Viens donc affronter Rurik au lancer de hâche !*

Rurik, qui n'était pourtant pas un amateur de tels défis, se leva, tout en riant. Le défi fut lancé, et en un clin d'œil, des haches furent jetées à toute vitesse dans des cibles imprécises.

À un moment donné, une hache manqua sa cible et se ficha dans le plafond, avant de tomber avec un grand fracas sur la table de banquet. Les éclats de rires envahirent de nouveau la salle, et même le jeune garçon monta sur la table en dansant, criant qu'il avait "*tué un dragon*" (en réalité, une simple chaise renversée). Tout en riant et en buvant, Jorund se sentait

plus vivant que jamais. Mais au-delà de l'humour et de l'exubérance de cette soirée, une étrange alchimie s'était opérée entre lui, ses invités et ses hommes. Une passion commune brûlait dans le cœur de chacun : l'amour de la vie, des récits, et des petites mésaventures qui, au fond, faisaient les plus grandes histoires. Alors que la soirée avançait, Rurik, toujours aussi joyeux malgré son léger embarras, se tourna vers Jorund et lui lança :

— *Eh bien, toi, l'ami, tu as bien plus d'histoires à raconter que moi ! Mais sache une chose : le vrai trésor n'est pas dans l'or, mais dans les rires partagés.*

Jorund, touché par cette sagesse inattendue, leva son verre une dernière fois, et les trois hommes, entourés de leurs guerriers et de leurs amis, jurèrent de se revoir.

Et ainsi, dans ce château bruyant et plein de rires, des légendes furent nées, non pas dans les batailles épiques, mais dans les moments simples de camaraderie et de joie, où chacun apportait sa propre touche d'audace et de passion à la grande histoire viking.

Et c'est ainsi que Jorund, le Vaillant, devint aussi célèbre pour ses festins et ses histoires cocasses que pour ses exploits militaires, prouvant que parfois, le plus grand des trésors, c'est celui qu'on garde dans son cœur.

Festins de Cernunnos: Rires,

Druides et Légendes Celtiques.

Dans les forêts profondes du pays des Celtes, là où les arbres se dressaient comme des géants silencieux et où la brume caressait la terre, il existait un château, non pas fait de pierres froides, mais de bois sculptés et de pierres sacrées. C'était un lieu mystique, le domaine d'un seigneur celte nommé Eremon, un homme à la réputation aussi vaste que la forêt elle-même. Il était réputé pour sa bravoure dans les batailles et sa sagesse dans les conseils, mais il était tout aussi célèbre pour ses festins mémorables, où la joie et les histoires de son peuple se mêlaient comme la brume dans l'aube.

Un soir d'automne, lorsque les feuilles rousses et dorées dansaient au rythme du vent, Eremon préparait une grande fête. Les invités étaient des druides, des guerriers, des bardeux et des chefs venus de tout le royaume. Les rumeurs couraient qu'il avait une relique ancienne, un artefact dont les pouvoirs étaient dits immenses, et il comptait bien en profiter pour affirmer sa position face à ses rivaux.

Dans la grande salle du château, l'atmosphère était électrique. Les serviteurs, vêtus de peaux de bêtes et les bras chargés de plateaux de gibier, déambulaient entre les lourdes tables en

bois. Les braises du grand feu scintillaient dans l'âtre, diffusant une lumière tamisée sur les visages joyeux et les sourires malicieux des invités. Eremon, le sourire aux lèvres, savait que cette soirée serait une épreuve de force... mais aussi de rires.

— *Ce soir*, annonça Eremon d'une voix forte en levant son gobelet en bois sculpté, *nous célébrerons non seulement nos exploits, mais aussi la magie du monde. Que les dieux nous regardent et que les fées bénissent ce festin !*

Les invités applaudirent, et les conversations éclatèrent. Mais au fond de la pièce, un druide, le plus âgé et le plus mystérieux d'entre tous, Tenric, avait une petite inquiétude. On disait que Eremon avait caché la relique dans un coffre scellé, et le druide en savait plus qu'il ne le laissait paraître. Pourtant, ce soir-là, Tenric n'eut pas le temps de méditer davantage sur ce mystère.

Alors que la fête battait son plein, un événement inattendu se produisit. Le fils du forgeron, un jeune homme du nom de Brann, bien plus grand que ses 16 ans, se leva, tout excité. Un peu trop excité, à dire vrai.

— *J'ai une idée !* cria-t-il, en renversant une coupe de vin. *Pourquoi ne pas organiser une course de charrettes à travers les bois, avec des torches allumées ? Qui est prêt à défier la vitesse de mes chevaux ?*

Les rires fusèrent dans la salle, mais Eremon,

jamais avare d'audace, se leva à son tour.

— *Tu veux défier mes chevaux, jeune Brann ? Eh bien, préparons donc la course ! Mais sache que ma charrue est aussi rapide qu'une flèche !*

Un autre invité, un barde nommé Odran, se leva alors. Il avait une réputation de conteur et savait capter l'attention de tous par ses paroles envoûtantes.

— *Et pourquoi ne pas inclure un défi pour celui qui racontera l'histoire la plus drôle tout en courant avec sa charrette ?* proposa-t-il avec un sourire malicieux. *Celui qui rira le dernier sera le vainqueur !*

Le pari était lancé, et la salle éclata de rire. À l'extérieur, les chevaux étaient préparés, et la grande course débuta sous les applaudissements. Mais la course, comme on pouvait s'y attendre, ne se déroula pas comme prévu.

Brann, qui pensait avoir les meilleurs chevaux, se retrouva avec sa charrette embourbée dans un fossé dès les premières secondes. Eremon, quant à lui, fit une course parfaite, mais en voulant saluer les spectateurs, il perdit son équilibre et se retrouva projeté dans un buisson de ronces. Les rires étaient si forts que les oiseaux du coin s'envolèrent dans un tourbillon. Tenric, observant tout cela depuis l'ombre du château, secoua la tête en souriant, tout en murmurant des paroles à peine audibles :

— *La magie des hommes n'est pas dans la*

force, mais dans les rires.

Cependant, alors que les deux champions se relevaient, une silhouette furtive se glissa dans l'ombre de la grande porte. Un autre druide, plus jeune et plus ambitieux, avait vu l'occasion de s'emparer de la relique que Eremon avait soigneusement gardée sous clé. Il se glissa silencieusement vers le coffre mystérieux, mais un bruit de pas derrière lui le fit sursauter.

— *Que fais-tu là, Taran ?* demanda Eremon d'un ton calme mais menaçant, sa main fermement posée sur la poignée de son épée.

— *Je... je voulais juste voir la relique, seigneur,* répondit Taran, visiblement pris en flagrant délit.

— *Si tu veux voir la relique,* dit Eremon, *alors, il te faudra d'abord prouver ta valeur dans un défi, car seul un cœur pur peut voir ce qui est caché à l'intérieur.*

Taran, pris de court, accepta le défi. Mais ce que ni Eremon ni Taran ne savaient, c'est que les vrais pouvoirs de la relique étaient de ceux qui ne pouvaient être compris qu'au cœur d'un véritable festin, de ceux qui se forment dans la chaleur du rire, des batailles de charrettes, et des compétitions farfelues. Le défi fut lancé : raconter une histoire plus drôle et plus audacieuse que celle des autres, tout en se tenant sur un pied, sous les yeux de tous. Taran, dans son empressement, perdit son équilibre et tomba dans un énorme plat de soupe aux champi-

gnons, provoquant encore une explosion de rires. Les heures passèrent, et les rires continuèrent de remplir la salle.

Au final, la relique ne fut jamais réellement découverte. Elle n'était ni un simple artefact ni une magie puissante. Le vrai trésor, tout comme les légendes celtiques, était dans la convivialité, dans l'esprit de la fête, et dans les moments simples de la vie, où la magie opère d'une manière bien plus subtile et joyeuse.

Et c'est ainsi que Eremon, le seigneur du château et maître des festins, fut autant admiré pour ses exploits militaires que pour son habileté à créer des légendes où la joie et les rires régnaient en maîtres, prouvant que la véritable magie se trouve dans les cœurs des hommes, et dans leurs éclats de rire partagés.

Le Comte Dracula et la Vengeance des Ombres.

Dans les sombres montagnes de la Transylvanie, là où les nuages lourds ne se levaient jamais complètement et où le vent hurlait comme des voix perdues, se trouvait le château du comte Dracula. Un endroit sinistre, fait de pierres anciennes et de légendes impitoyables. Il n'était pas seulement un noble, un seigneur de guerre ou un homme de pouvoir ; Dracula était devenu un monstre, l'incarnation même de la vengeance après un acte impardonnable. Son âme, noire comme les ténèbres de la nuit, n'était plus que l'ombre de l'homme qu'il avait été autrefois. Il était devenu le tyran des ombres, le bourreau des innocents. L'histoire de sa déchéance commence un soir d'automne, alors que la brume se levait comme un manteau funèbre sur les terres arides qu'il régnait. Dracula, un homme autrefois respecté et aimé de ses sujets, avait connu une tragédie inimaginable : l'assassinat de son épouse bien-aimée, Élisabeth. Une tragédie qu'il ne put jamais pardonner. Elle avait été trahie par celui qu'il considérait comme son plus proche conseiller, un homme qu'il appelait autrefois "*ami*" et qui, poussé par la cupidité et l'envie de pouvoir, l'avait trahi. Il avait orchestré le

meurtre de sa femme dans une sombre nuit, la laissant sans vie, un poignard de fer planté dans le cœur.

Lorsqu'il découvrit le crime, la rage dévora le comte comme un incendie incontrôlable.

Mais au lieu de se laisser engloutir par la douleur, il sentit un étrange soulagement, une soif de pouvoir plus grande encore. C'était la haine pure qui l'envahissait désormais, et ce n'était plus une vengeance ordinaire. Dracula ne cherchait pas simplement à tuer; il voulait tout anéantir, effacer l'existence même de ceux qui l'avaient trahi et de ceux qui l'avaient aidé.

Il fit rassembler ses hommes, ceux qui lui étaient loyaux, et ils se mirent en marche.

Mais cette fois, c'était différent. Il n'irait pas simplement dans une bataille traditionnelle.

Non, cette fois, c'était une purge.

Une dévastation totale. Ils marchèrent, unis dans la terreur, à travers les villages, allumant des feux, brûlant tout sur leur passage, anéantissant toute vie. Les habitants des villages voisins n'avaient même pas le temps de fuir.

Les hurlements des innocents se mêlaient aux flammes dévorantes. Les hommes, les femmes, les enfants... Aucun ne fut épargné. Les cris résonnaient à travers les vallées, se perdant dans le vent glacial. Dracula, à la tête de son armée, n'avait qu'un seul but : la destruction totale. Chaque village réduit en cendres. Chaque bourgade frappée par la terreur.

Les flammes dansaient sous le ciel lugubre, un éclair de lumière dans la noirceur de la nuit, éclairant les visages défigurés par la peur.

Dracula, fou de rage et d'une colère insatiable, se tenait sur une colline, observant son œuvre de destruction. Ses yeux brillaient d'une lueur malsaine, comme s'il tirait une satisfaction morbide de la souffrance qu'il infligeait.

Il savait que la vengeance ne le rendrait jamais heureux, mais il avait la certitude d'une chose : tant que la douleur et la terreur régneraient dans son royaume, il pourrait enfin ressentir la puissance qu'il avait perdue avec la mort de son amour. Au cœur de cette folie, un événement s'est produit, un moment qui deviendrait une légende pour les siècles à venir. Alors qu'il se rendait dans un dernier village, une silhouette solitaire se dressait dans la rue dévastée. Un vieil homme, aveugle et solitaire, s'était réfugié dans les ruines de sa maison brûlée. Dracula, l'âme noire, s'approcha de lui, son pied écrasant les cendres sous ses bottes, et dit d'une voix glaciale :

— *Pourquoi ne fuyez-vous pas, vieillard ? Pourquoi restez-vous ici, à regarder la fin du monde ?*

Le vieil homme, dans une sagesse inattendue, répondit d'une voix faible mais ferme :

— *Parce que vous êtes déjà mort, comte Dracula. Vous ne savez plus ce que signifie vivre. Vous êtes une âme perdue, piégée dans la ven-*

geance.

À ces mots, un frisson traversa l'échine du comte. Un instant d'humanité sembla briller dans ses yeux, comme une étincelle vacillante. Mais il la balaya rapidement, ne pouvant supporter de montrer la moindre faiblesse. Il leva sa main, et d'un geste sec, ordonna à ses hommes de brûler la dernière ruine, de tuer tous les témoins. Le vieil homme mourut dans les flammes, mais son dernier regard empli de sagesse resta gravé dans l'esprit de Dracula.

La fureur du comte se poursuivit encore pendant des mois. Il détruisit des villages entiers, brûlant des fermes, des champs et des récoltes. Des rivières rouges de sang parcouraient les vallées, et la terre tremblait sous le passage de ses troupes. Les cris des innocents résonnaient dans l'air comme un écho, et des générations entières oublièrent l'espoir de voir la lumière du jour. Dracula, cependant, ne se satisfaisait plus des simples massacres.

Il en vint à chercher des moyens plus sombres et plus surnaturels pour nourrir sa soif de vengeance. Il se tourna vers des rituels interdits, invoquant des puissances anciennes et maléfiques pour renforcer son pouvoir.

Ses troupes devinrent des créatures déformées, aussi mortes que vivantes, des ombres animées par son désir de détruire. Mais à chaque village qu'il brûlait, à chaque vie qu'il prenait, il se rendait de plus en plus compte que rien ne

pourrait remplir le vide laissé par la mort de son épouse. Son royaume devint un terrain de désolation. Même les oiseaux refusaient de chanter au matin, et la terre ne donnait plus de fruits. Le château de Dracula, une fois majestueux, n'était plus qu'un monument à la terreur, une forteresse où l'écho des lamentations résonnait éternellement.

Chaque nuit, Dracula se tenait sur ses hautes tours, observant la région dévastée, écoutant les murmures des âmes perdues. Mais au fond de son cœur, même l'immortelle vengeance ne pouvait plus le combler.

La légende de Dracula perdura à travers les âges, mais l'histoire qu'on raconte souvent n'est que l'ombre de la vérité : le comte Dracula n'était pas qu'un simple tyran.

C'était un homme qui avait cherché la vengeance avec une telle ferveur qu'il avait fini par perdre tout ce qu'il était. La terreur qu'il semait n'était que l'ombre de la douleur qu'il portait en lui, un homme devenu le monstre qu'il avait juré de combattre.

Et ainsi, dans les collines isolées de la Transylvanie, où les vents charriaient les échos des souffrances passées, le nom de Dracula resta gravé dans la pierre, un avertissement pour ceux qui oseraient un jour se laisser emporter par la haine. Une légende terrifiante, faite de feu et de sang, d'amour perdu et de destruction sans fin.

Le Vieux Baron et le Serpent des Neiges.

Dans les montagnes qui entourent le Lac Léman, là où les cimes des Alpes se dressent avec fierté, il existe une ancienne légende qui parle d'un baron autrefois puissant, qui régnait sur un château isolé, au sommet d'une colline. Ce baron, nommé Gaspard de Montelac, était un homme redouté et respecté, mais son cœur, bien que brave, était rempli de fierté et de cupidité.

Il avait un trésor d'une immense valeur, dissimulé dans les profondeurs de son château, que personne n'avait jamais vu. Seul le baron savait où il se trouvait. Mais ce n'était pas de l'or ou des pierres précieuses qu'il protégeait, non, ce trésor était bien plus étrange : une mystérieuse relique ancienne, une statue de serpent sculptée dans une pierre noire, d'une taille imposante, que le baron avait récupérée lors d'un de ses nombreux voyages en Orient.

Les habitants des villages alentours avaient souvent entendu parler de cette relique, mais personne n'osait en approcher. Ils disaient que le serpent sculpté était lié à une ancienne malédiction et qu'il apportait malheur à quiconque osait le regarder dans les yeux. Mais le baron, aveuglé par sa soif de pouvoir, n'y croyait pas.

Pour lui, la relique était simplement une curiosité, un objet rare qui conférait à son château une aura de mystère et de grandeur.

Un hiver, une neige d'une pureté éclatante recouvrit la vallée, et les vents glacés soufflèrent plus fort que jamais. C'était l'époque de l'année où personne ne s'aventurait hors des sentiers battus. Mais un soir, alors que la tempête faisait rage, un étrange visiteur se présenta devant les portes du château de Montelac. Un vieil homme frêle, le visage marqué par les années, aux yeux clairs comme la glace. Il se présenta sous le nom de Lysandre, un ermite venu des montagnes, et implora le baron de l'héberger pour la nuit.

Le baron, qui n'avait pas l'habitude de recevoir des invités si modestes, hésita, mais sa curiosité l'emporta. Il accepta et le fit entrer. Au fil de la soirée, Lysandre raconta des histoires étranges de serpents légendaires, de trésors cachés et de créatures surnaturelles, tout en jetant des regards furtifs vers la statue du serpent, qui trônait dans la salle principale du château. Il semblait fasciné, presque hypnotisé, par l'aura noire qui émanait de la statue.

À minuit, alors que la neige battait les fenêtres, Lysandre se leva brusquement et, d'une voix rauque, dit au baron :

— *La malédiction que vous abritez dans votre château est plus réelle que vous ne le croyez, Gaspard. La créature que vous avez volée aux*

anciens peuples ne dort jamais. Elle attend patiemment que quelqu'un la réveille.

Le baron, légèrement agacé, lui rétorqua :

— Il n'y a pas de malédiction, vieux fou. Je suis plus sage que vous ne le pensez.

Mais Lysandre, sans attendre de réponse, se tourna vers la statue et murmura des mots dans une langue ancienne, oubliée depuis des siècles. À cet instant, la pierre noire de la statue sembla frémir. La lumière vacilla, et un vent glacial souffla à travers la pièce. Le baron, pris de panique, se leva précipitamment pour crier à ses serviteurs, mais il était trop tard.

La statue s'éveilla, ses yeux rouges brillèrent d'une lueur maléfique, et le serpent de pierre se transforma en une créature vivante, une gigantesque bête aux écailles noires comme la nuit, aux yeux incandescents et à la gueule béante prête à engloutir.

Un serpent des neiges, né des ténèbres et du froid éternel. Il dévora tout sur son passage, avalant les murs, les meubles, les âmes des hommes du château. Et dans la salle, seul Lysandre se tenait calme, observant la scène. Le baron, terrifié, s'enfuit hors du château et monta jusqu'au sommet de la montagne, où il s'effondra, épuisé par la fuite.

Au matin, lorsque la tempête s'était enfin calmée, il n'y avait plus de trace de son château, ni de la créature qui l'avait dévoré. Les villageois retrouvèrent son corps gelé dans la neige,

le regard figé dans l'horreur, mais sans aucun signe de lutte. Depuis ce jour, l'on raconte que les montagnes autour du Lac Léman sont hantées par les échos des souffrances du baron et des malheurs qu'il a causés en cherchant à maîtriser ce qu'il ne comprenait pas.

La statue du serpent n'a jamais été retrouvée, mais certains disent qu'elle erre encore, tapie dans la neige éternelle, attendant celui qui, à nouveau, osera chercher son pouvoir.

La Légende de la Rose d'Argent

Dans un royaume lointain, un château majestueux perché sur une colline, entouré de vastes forêts et de montagnes enneigées. Ce château appartenait au roi Aldric et à sa reine Eléonore, souverains d'un royaume prospère mais sombrement marqué par un secret ancien.

Le roi et la reine, bien que puissants et respectés, portaient en eux un fardeau lourd: un vieux sortilège jeté sur leur lignée il y a des siècles, qui condamnait leur descendance à une vie de tristesse et de malheur. À chaque génération, un enfant naissait, mais il ne vivait jamais plus que quelques années. Le royaume était plongé dans le deuil perpétuel.

Malgré leurs efforts pour lever la malédiction, les sorciers, les guérisseurs et les mages du royaume avaient échoué. La malédiction semblait indestructible. Le roi Aldric, désarmé et fatigué, renonça à l'espoir de briser ce sort, et la reine Eléonore, malgré son amour pour son mari, sombra dans la tristesse.

Un jour d'hiver, alors que la neige recouvrait le royaume d'un manteau glacé, un vieux voyageur arriva au château. Il était vêtu d'une cape sombre et de gants de cuir usés, portant un bâton gravé de symboles anciens. Le vieil homme se rendit directement au château, et après avoir été reçu par le roi et la reine, il leur proposa un

marché:

— *Je sais ce que vous cherchez, monseigneur et majesté. Vous désirez briser la malédiction qui frappe votre lignée. J'ai connaissance de la Rose d'Argent, une fleur rare qui, selon les légendes, peut rompre toute malédiction, mais à un prix. Si vous acceptez de suivre mes instructions, la malédiction sera levée.*

Intrigués et désespérés, le roi et la reine écoutèrent attentivement. Le vieil homme leur expliqua que la Rose d'Argent, qui n'écloît qu'une fois tous les cent ans, se trouvait au sommet d'une montagne cachée dans la forêt interdite. La fleur ne s'épanouissait que sous la lumière de la lune bleue, une nuit magique où les astres semblaient s'aligner.

Cependant, il avertit le couple royal que le prix à payer pour cueillir la Rose d'Argent serait lourd, et que seuls ceux qui cherchaient la vérité et la rédemption étaient dignes de la posséder. Après avoir réfléchi, et malgré les risques, le roi et la reine décidèrent de partir en quête de la fleur, avec la promesse que, si elle devait sauver leur royaume, ils payeraient le prix sans hésitation.

Le voyage fut long et périlleux. Ils traversèrent des forêts sombres et des montagnes escarpées, affrontant le vent glacial et les créatures sauvages. Chaque nuit, la reine se demandait si la quête en valait la peine, mais le roi la rassurait, lui rappelant leur devoir envers leur royaume et

leur peuple. Après de nombreuses semaines, ils arrivèrent enfin au pied de la montagne, où la Rose d'Argent fleurissait, baignée par la lueur éclatante de la lune bleue.

Mais alors qu'ils s'approchèrent pour cueillir la fleur, un personnage mystérieux apparut devant eux. C'était le vieil homme, mais son visage s'était transformé en celui d'un être étrange, presque surnaturel. Il leur adressa un sourire énigmatique.

— *Vous avez trouvé ce que vous cherchiez, mais sachez que la malédiction n'est pas aussi facile à lever. La Rose d'Argent n'accorde ses pouvoirs qu'à ceux qui acceptent d'embrasser leur destin, sans crainte ni doute.*

Le roi Aldric, sans hésiter, s'avança pour cueillir la rose, mais au moment où ses doigts effleurèrent la fleur, le vieil homme se métamorphosa en un monstre fait de brume noire. Ses yeux brillaient d'une lueur maléfique.

— *La malédiction ne se brise pas si facilement, roi Aldric !* dit-il d'une voix grondante. *Tu penses pouvoir manipuler les pouvoirs de la nature, mais en vérité, tu es esclave de ton propre orgueil. Pour que la malédiction soit levée, vous devrez tous deux faire un sacrifice.*

La reine Eléonore, furieuse et terrifiée à la fois, prit la Rose d'Argent et la pressa contre son cœur. Au moment où elle toucha la fleur, une lumière éclatante émana d'elle, aveuglant tout autour. Le monstre hurla et se dissipa, empor-

tant avec lui la malédiction qui pesait sur leur lignée.

Au matin, lorsque la lumière du jour illumina la scène, le royaume était calme, paisible.

Le château avait retrouvé sa beauté, et les nuages sombres qui planaient sur lui s'étaient dissipés. La malédiction était brisée. Le roi et la reine, désormais libérés, retournèrent au château, où ils furent accueillis par leur peuple.

Mais la Rose d'Argent avait disparu, ne laissant derrière elle que le souvenir d'une épreuve difficile.

On raconte qu'un jour, lors de nuits de pleine lune, la lueur argentée d'une rose apparaît de temps en temps dans les jardins du château, comme un signe que le pouvoir de la Rose d'Argent continue de protéger le royaume.

Mais les sages du royaume avertissent que ce pouvoir ne doit jamais être recherché à des fins égoïstes, car il est lié à des sacrifices que seul un cœur pur peut accepter.

La Fugue des Ombres de Versailles.

C'était une nuit d'été en 1805, et Napoléon, l'Empereur conquérant, organisait une grande réception à Versailles pour célébrer ses victoires. Dans les salons dorés, la noblesse s'adonnait aux festivités, tandis que l'ombre de la guerre s'étendait sur l'Europe. Mais ce soir-là, une présence étrange et mystérieuse rôdait dans les couloirs du château.

L'archiviste du château, Julien de Beaumont, était un homme ordinaire, un peu en retrait, mais dont l'esprit était aussi aiguisé qu'une lame. Il avait souvent fouillé les archives poussiéreuses de Versailles, et récemment, un document ancien avait attiré son attention.

Ce texte énigmatique parlait d'un phénomène rare: *"la fugue des ombres"*. Une fois par siècle, les ombres des anciens monarques de Versailles s'échappaient de leurs portraits, et avec elles, un grand secret caché dans les murs du château. Selon la légende, celui qui les suivait pourrait accéder à un pouvoir insoupçonné, mais à un prix terrible.

Julien, avide de vérité, décida de percer ce mystère, même si la peur le rongea. Il se glissa dans les couloirs déserts du palais, loin des festivités. Les bougies vacillaient, jetant des

ombres déformées sur les murs. À mesure qu'il avançait, l'air devenait de plus en plus lourd, comme si le château lui-même retenait son souffle. C'est alors qu'il aperçut, dans un recoin sombre, une silhouette. Elle était floue au début, mais se matérialisa rapidement : une silhouette royale, pâle, flottante, comme une apparition. Une ombre vivante, celle de Louis XIV, déambulait à travers le corridor, son visage déformé par une expression tourmentée. Julien hésita, mais un pouvoir mystérieux semblait l'attirer vers elle. Il la suivit, silencieux, alors que d'autres ombres, portant les traits des anciens rois, se joignaient à la procession. Les ombres se dirigeaient toutes vers une pièce spécifique : la Salle des Glaces.

Arrivé dans la salle, Julien aperçut une scène étrange. Au centre de la pièce, Napoléon Bonaparte se tenait là, mais pas dans son état actuel. Il était entouré de figures royales fantomatiques, et son regard était fixé sur un tableau ancien qui ornait le mur. Un tableau représentant une scène qui ne semblait pas appartenir à la réalité.

— *Bienvenue, Julien de Beaumont*, dit une voix grave, résonnant comme un écho du passé. *Tu as trouvé ce que tu cherchais.*

Julien, ébranlé, se tourna vers Napoléon.

— *Qu'est-ce que c'est ? Que se passe-t-il ici ?* Napoléon, ou ce qui semblait être lui, sourit d'un air presque moqueur.

— *Les ombres de Versailles ne cherchent pas la lumière, elles cherchent... la vérité. Un pouvoir oublié, un pacte ancien. Tu t'es aventuré trop loin, Julien. Et maintenant, tu dois choisir.* Julien recula, son cœur battant la chamade.

— *Choisir quoi ?*

Napoléon désigna le tableau.

- *Ce tableau, un fragment d'une époque révolue. C'est un miroir des âmes des rois. Chacun de ces portraits n'est pas qu'une simple image, il est le reflet de leurs désirs, de leurs faiblesses. Et maintenant, l'un d'entre eux cherche à sortir de ce tableau, pour reprendre le contrôle de Versailles.*

Une ombre se détacha du tableau, prenant la forme de l'un des rois les plus cruels de l'histoire, Charles VI, dont la folie était bien connue.

— *Tu as bien entendu, murmura une voix glacée. Je veux ce château. Et je ne le partagerai pas.*

Les ombres royales s'agitaient autour de lui, créant un tourbillon de lumière et d'obscurité.

— *Pour briser ce cycle, tu dois faire un choix : soit tu meurs dans les ténèbres, soit tu libères la vraie puissance de Versailles,* continua la voix de Charles VI, maintenant plus forte, plus menaçante. Julien, tremblant, chercha une issue.

— *Mais que dois-je faire pour libérer Versailles ?*

Napoléon se tourna vers lui, un regard sombre dans les yeux.

— *Tu crois que ce château peut être sauvé ? Tout ce qui s'y trouve a été construit sur des secrets et des mensonges. L'Empire... ma grandeur... tout cela est une illusion. Si tu veux sauver ce lieu, tu dois être prêt à affronter ce qu'il y a de plus sombre en toi.*

Julien, pris au piège, sentit le poids du choix qui pesait sur lui. Soudain, un éclat de lumière jaillit du tableau. Il était trop tard pour reculer. La silhouette de Charles VI s'élança vers lui, et, dans un ultime effort, Julien ferma les yeux, cherchant à se concentrer sur ce qu'il savait de l'histoire de Versailles. Il se rappela alors un passage du vieux document qu'il avait trouvé dans les archives: *"Seule une âme pure, prête à sacrifier son désir de pouvoir, pourra briser l'emprise des ombres."*

Julien, malgré la peur, fit un dernier geste courageux. Il se tourna vers l'ombre de Napoléon et dit d'une voix forte :

— *Je choisis de renoncer à tout pouvoir. Je choisis de libérer les âmes piégées ici.*

À cet instant précis, une onde de choc traversa la salle. Les ombres se figèrent. Napoléon, furieux, tenta de s'approcher, mais une lumière éblouissante éclata de la toile. Charles VI hurla de rage tandis que le tableau se désintégrait sous l'impact, laissant un vide glacé où se tenait auparavant la scène royale.

Julien tomba à genoux, épuisé, alors que la lumière se dissipait lentement. Lorsque ses yeux s'ouvrirent, il constata que le château était... changé. Il n'était plus qu'un lieu figé dans le temps, dénué de la grandeur qu'il avait connue. Les ombres avaient disparu, mais avec elles, toute l'histoire et la magnificence de Versailles semblaient s'être évaporées. Et, dans un murmure, une voix lointaine s'éleva, semblant provenir des profondeurs du palais :

— *Le sacrifice a été fait, mais le prix est plus élevé que tu ne l'imaginais. Versailles n'est plus ce qu'il était. Et toi, Julien de Beaumont, tu n'échapperas pas aux conséquences.*

Julien resta là, seul dans une cour silencieuse, à regarder le ciel étoilé. Il avait libéré Versailles des ombres, mais à quel prix ? Le pouvoir et la grandeur du passé étaient désormais irrévocables, et un lourd secret planait sur ses épaules.

Le Mystère de la Comète de Versailles.

Au cœur de l'ancienne cour de Louis XIV, en 1678, Versailles brillait de mille feux. Les dorures des salons scintillaient sous les chandeliers, et les jardins, impeccablement taillés, semblaient une mer de verdure figée dans le temps. C'était une époque où les rumeurs, les complots et les intrigues étaient aussi fréquents que les bals et les festins. Pourtant, une nuit de printemps, un événement inattendu bouleversa le cours des choses.

La cour était rassemblée autour du Roi Soleil pour célébrer une fête grandiose. Le roi, dans toute sa splendeur, avait organisé un bal costumé dans la Galerie des Glaces. La noblesse était vêtue de tenues éclatantes, et les dames dansaient avec une grâce qui semblait défier la réalité. Tout allait pour le mieux, jusqu'à ce qu'un étranger apparaisse à l'orée du bal. Cet inconnu, un jeune homme aux yeux aussi brillants que des étoiles, portait une longue robe de velours bleu nuit, ornée de petites étoiles argentées. Son nom était Léo de Lumen, un «*astrologue*» dont la réputation était aussi mystérieuse que son apparence. Il n'était pas invité, mais il pénétra dans la salle avec une telle prestance que personne n'osa l'arrêter.

Ses cheveux argentés brillaient sous les chandelles, et un parfum étrange, celui des cieux eux-mêmes, se répandait autour de lui.

Le comble de la soirée arriva lorsque Léo de Lumen s'avança vers Louis XIV, s'inclina avec une grâce presque surnaturelle et lui annonça, sans crier gare:

— *Majesté, une comète va traverser le ciel ce soir, et elle apportera un grand bouleversement à votre royaume, mais seulement si vous suivez le chemin que je vous indiquerai.*

La cour, piquée par la curiosité et l'inquiétude, écouta attentivement. Louis XIV, toujours avide de grandeur et de mystère, demanda à l'astrologue de lui révéler ce qu'il en savait.

Léo de Lumen expliqua que la comète, une rareté qui n'apparaissait qu'une fois tous les deux siècles, allait passer au-dessus de Versailles dans quelques heures. Selon lui, cette comète était porteuse d'une grande énergie mystique, capable de changer le destin de celui qui saurait l'apprivoiser. Mais, ajouta-t-il.

— *La comète ne répond qu'à ceux qui osent affronter la vérité cachée dans leur cœur.*

Intrigué, Louis XIV, par son amour de la grandeur, ordonna que la cour entière se rende dans les jardins pour observer ce phénomène. Mais avant cela, Léo de Lumen leur proposa un défi. Il donna à chaque noble un petit cristal en forme de comète, qu'ils devaient porter sur leur cœur pendant l'apparition de l'astre.

Ceux dont le cristal brillerait de manière éclatante après la traversée du ciel, auraient droit à un vœu exaucé par la comète.

La cour se rendit donc aux jardins, et la nuit s'installa, les chandelles étant éteintes pour laisser place à l'éclat de la lune et des étoiles. Lorsque la comète apparut enfin dans le ciel, elle traçait une ligne de lumière éclatante, changeant de couleurs à chaque instant, du bleu au vert, puis au violet. Les nobles observaient, leurs cristaux plaqués contre leurs poitrines, dans l'espoir que la magie se manifesterait. Cependant, un événement des plus surprenants se produisit. À peine la comète s'élança-t-elle dans les cieux qu'un éclat particulier illumina le cristal de Léo de Lumen. Il se tourna alors vers Louis XIV et lui dit :

— *Votre majesté, la comète n'est pas un simple phénomène céleste. Elle est le reflet de vos propres désirs cachés. Vous seul pouvez décider si vous souhaitez l'utiliser pour votre grandeur ou si vous êtes prêt à sacrifier une partie de votre pouvoir pour la vérité.*

Intrigué, Louis XIV s'approcha de lui.

— *Et que dois-je faire pour prouver ma sagesse ?* demanda-t-il, bien que son regard brillait d'ambition. Léo de Lumen répondit calmement :

— *Vous devez renoncer à l'un de vos plus précieux trésors. La vérité ne se trouve pas dans l'or ni dans les bijoux, mais dans la noblesse*

de cœur. Seule une telle offrande éveillera la véritable magie de la comète.

Soudainement, un éclat de lumière enveloppa Léo, et il se transforma en une silhouette majestueuse, ses vêtements se fondant dans les étoiles.

— *Le royaume de Versailles se trouve à la croisée des chemins, déclara-t-il d'une voix qui résonnait comme un écho des temps anciens.*

La grandeur, oui, mais la sagesse du cœur est plus précieuse encore.

Louis XIV, frappé par la gravité des paroles de l'astrologue et bien que réticent à abandonner sa puissance, sentit que quelque chose en lui avait changé. Les cristaux brillèrent tous d'une lumière intense, mais aucun d'eux ne surpassa celui de Léo, qui, à cet instant précis, disparut dans un éclat d'étoiles filantes, laissant derrière lui un sillage mystique. Depuis ce jour, personne ne sut exactement ce qu'il advint de Léo de Lumen, mais chaque nuit, lorsque la comète refait son apparition, les courtisans racontent que ses étoiles argentées brillent dans le ciel, rappelant à chacun que la véritable lumière réside dans le cœur des rois et des reines.

Et la cour de Versailles, bien que toujours assoiffée de grandeur et de magnificence, garda en elle, pour les siècles à venir, le souvenir de cette rencontre étrange et fascinante qui avait effleuré la frontière entre le monde des hommes et celui des étoiles.

Dedicace.

À tous les rêveurs et aventuriers, petits et grands, qui trouvent dans les mots une échapatoire et une source d'inspiration.

À tous ceux qui m'ont partagé leurs anecdotes de vie...

Et à vous, chers lecteurs, qui tournez ces pages avec curiosité et enthousiasme. Puisse chaque mot vous emporter et chaque histoire vous enchanter.

Table des matières : Tome 9

<i>Le Secret des Joyaux de Versailles</i>	11
<i>Une Romance à Versailles</i>	15
<i>Les Secrets de Versailles</i>	19
<i>Une Épopée Mystérieuse</i>	22
<i>Les Jardins Secrets de Versailles</i>	26
<i>Le Crépuscule des Étoiles à Versailles</i>	30
<i>Les Échos de Versailles</i>	33
<i>Les Reflets de la Splendeur</i>	38
<i>Le Refuge de Marie-Antoinette</i>	42
<i>Les Mystères de Versailles:</i>	
<i>Le Dernier Règne de Louis XIV</i>	46
<i>Les Ombres d'un Amour Royal</i>	51
<i>Les Premiers Pas de Louis Le Vau</i>	54
<i>La Découverte dans les Greniers de Versailles</i>	58
<i>Le Miroir d'Éternité</i>	62
<i>Le Poids du Secret de Louis XIII</i>	66
<i>Les Secrets de la Reine</i>	70
<i>La Lumière d'Amboise</i>	74
<i>Mystères des Boucles d'Oreilles de Catherine de Médicis</i>	79
<i>Les Ombres de Chambord :</i>	
<i>Le Dernier Secret de Léonard</i>	82
<i>La Splendeur des Habits : Un Trône Tissé de Fil d'Or</i>	87

<i>Les Flammes du Lubéron : L'Ombre de</i>	
<i>François Ier et le Massacre des</i>	
<i>Protestants.....</i>	<i>91</i>
<i>Le Massacre de Saint-Barthélémy.....</i>	<i>96</i>
<i>Les Frasques de Louis XV.....</i>	<i>101</i>
<i>Le Roi des Festins et des Modes.....</i>	<i>106</i>
<i>Le Pendentif Enchanté.....</i>	<i>111</i>
<i>Madame de Maintenon :</i>	
<i>De la prison au trône de l'ombre.....</i>	<i>116</i>
<i>Le Bracelet Énigmatique.....</i>	<i>120</i>
<i>La Fontaine d'Or.....</i>	<i>123</i>
<i>Le Pavillon de Chasse.....</i>	<i>127</i>
<i>La Beauté de Chambord.....</i>	<i>131</i>
<i>Le Défi Gourmand.....</i>	<i>135</i>
<i>La Naissance des Trois Mousquetaires.....</i>	<i>138</i>
<i>La Rose de Glace.....</i>	<i>141</i>
<i>Le Miroir Maudit de Versailles.....</i>	<i>146</i>
<i>Le Drapeau Égaré de Louis IX.....</i>	<i>149</i>
<i>La Farce Royale de Louis VII.....</i>	<i>154</i>
<i>Le Festin de Vaux-le-Vicomte.....</i>	<i>159</i>
<i>Le Mystère des Écus d'Émeraude.....</i>	<i>164</i>
<i>François Boucher, l'Audacieux.....</i>	<i>169</i>
<i>La Légende du Marquis Éclipsé.....</i>	<i>174</i>
<i>Le Banquet de Richard Cœur de Lion :</i>	
<i>La Reine des Tartes.....</i>	<i>179</i>

<i>Marie-Antoinette et Fersen :</i>	
<i>L'Amour Codé d'une Reine.....</i>	<i>183</i>
<i>La Fin de la Monarchie Française.....</i>	<i>192</i>
<i>Jules Bergeret:</i>	
<i>L'Incendiaire de la Commune.....</i>	<i>198</i>
<i>Le Dernier Tour de Ruse de Joséphine :</i>	
<i>Le Mariage Secret avant le Sacre.....</i>	<i>202</i>
<i>Napoléon III et la Comtesse de</i>	
<i>Castiglione.....</i>	<i>207</i>
<i>L'Amour Brûlant du Xe Siècle :</i>	
<i>L'Histoire de Marguerite et d'Amaury.....</i>	<i>211</i>
<i>Les Ombres de Blois :</i>	
<i>Complot, Passion et Trahison.....</i>	<i>216</i>
<i>L'Amour Dévorant de la Cour du Roi</i>	<i>221</i>
<i>La Dernière Nuit d'Agnès la Sage.....</i>	<i>227</i>
<i>Le Sortilège du Roi.....</i>	<i>232</i>
<i>Le Mage et le Château des Échos.....</i>	<i>237</i>
<i>La Famille des Ombres</i>	
<i>et le Château de la Reine Perdue.....</i>	<i>246</i>
<i>Les Ombres du Château</i>	
<i>de la Lune Sanglante.....</i>	<i>251</i>
<i>L'Intrépide Dame Akaitsu</i>	
<i>et le Ronin des Ombres.....</i>	<i>256</i>
<i>L'Ombre et le Clair de Lune.....</i>	<i>260</i>
<i>La Fleur et le Sabre.....</i>	<i>263</i>
<i>L'Impératrice Fantôme</i>	

<i>et l'Assassin aux Éventails.....</i>	<i>266</i>
<i>Le Masque d'Or et</i>	
<i>l'Énigme de la Concubine Disparue.....</i>	<i>271</i>
<i>Les Amants de la Lune Pâle.....</i>	<i>275</i>
<i>Les Festins de Jorund :</i>	
<i>Rires, Haches et Légendes Viking.....</i>	<i>279</i>
<i>Les Festins de Cernunnos: Rires, Druides</i>	
<i>et Légendes Celtiques.....</i>	<i>283</i>
<i>Le Comte Dracula</i>	
<i>et la Vengeance des Ombres.....</i>	<i>288</i>
<i>Le Vieux Baron</i>	
<i>et le Serpent des Neiges.....</i>	<i>293</i>
<i>La Légende de la Rose d'Argent.....</i>	<i>297</i>
<i>La Fugue des Ombres de Versailles.....</i>	<i>301</i>
<i>Le Mystère de la Comète de Versailles..</i>	<i>306</i>

Dans la même collection.

Tome 1 Secret de Boudoir

Tome 2 Secret de Boudoir

Tome 3 Secret de Boudoir

Tome 5 Secret de Boudoir

Tome 6 Secret de Boudoir

Tome 7 Secret de Boudoir

Tome 8 Secret de Boudoir

Tome 9 Secret de Boudoir

Tome 10 Secret de Boudoir

Tome 1 Flânerie Parisienne

Tome 2 Flânerie Parisienne

Culottée – Angie & Salma

Culottée – Angie & Salma Autour du Monde

Culotté – Les Friponneries de Mister Love

Salma Blackwood - L'Ombre du Pouvoir

Léonard et les mystères du Périgord

Fragments de nuits

©Edition Biton Paul

paul@fildencre.com

ISBN 978-2-487868-12-0

Dépôt légal 3ème trimestre 2024 - 1 ère
publication.

All rights reserved. Tous droits réservés pour
tous pays. Le Code de la propriété
intellectuelle interdit les copies ou
reproductions destinées à une utilisation
collective. Toute représentation ou toute
reproduction intégrale ou partielle faite par
quelque procédé que ce soit, sans le
consentement de l'auteur ou de ses ayants
cause est illicite et constitue une contrefaçon,
aux termes des articles L.335-2 et suivants du
Code de la propriété intellectuelle.
RCS : 383391604 - APE 9003B.